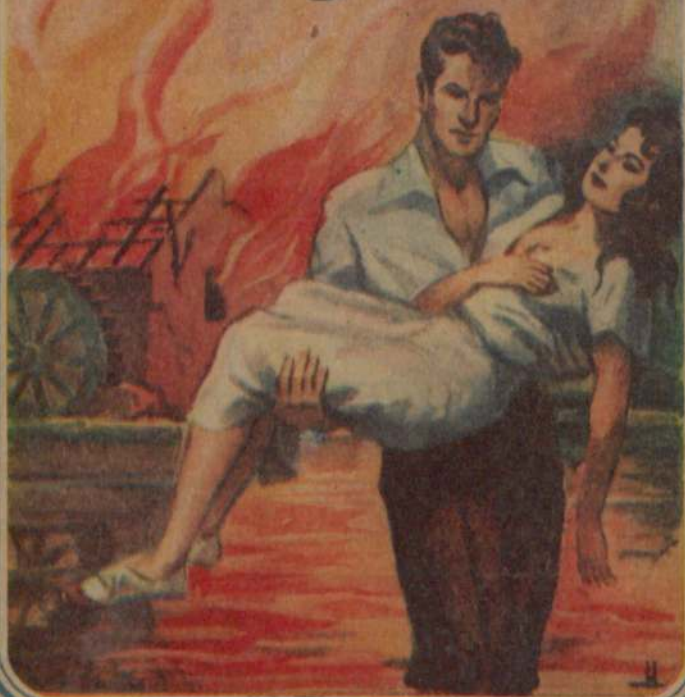


MAURICE DE MOULINS

*Le Moulin
de mes Rêves*



COLLECTION FAMA

EDITIONS MARCEL DAUBIN - PARIS

LA MODE NATIONALE

FONDÉE EN 1885

*publie chaque saison des albums de mode
donnant les dernières nouveautés en patrons classiques :*

FAVORIS MINERVE

en patrons grande couture :

TOUTE LA MODE

Viennent de paraître les albums

OUVRAGES DE DAMES :

Broderies et Lettres pour draps, taies, linge de maison

LES TRICOTS FAVORIS :

Modèles d'hiver pour dames et hommes

LINGERIE :

Toute la lingerie pour dames, hommes, enfants

LES TRICOTS FAVORIS :

La layette

*Retenez tous ces albums chez votre libraire habituel
ou demandez-les aux*

ÉDITIONS MARCEL DAUBIN

94, RUE D'ALÉSIA, PARIS XIV* (Métro Alésia)

C 90753

LE MOULIN
DE MES RÊVES

MAURICE DE MOULINS

LE MOULIN DE MES RÊVES

ROMAN



LES ÉDITIONS MARCEL DAUBIN
S. E. P. I. A., 94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LE MOULIN DE MES RÊVES

CHAPITRE PREMIER

LE PRÉTENDANT IMPORTUN

— Ma petite Jacqueline, nous avons à te parler !

Papa vient de m'adresser ces mots d'un ton sentencieux ; un peu en arrière, Maman qui tricote auprès de la fenêtre, appuie d'un léger hochement de tête. Et, tout de suite, dans notre salon parisien, témoin de tant de réunions ou de fêtes familiales, je sens qu'il se passe quelque chose de singulier... L'attitude de mon père a quelque chose de guindé et de solennel qu'il n'emprunte qu'aux circonstances tout à fait exceptionnelles. D'ordinaire, en effet, il est de caractère plutôt enjoué, j'aime ses bons éclats de rire si francs, ses amusantes plaisanteries et la finesse de ses propos... Mais cette fois il semble figé, comme s'il assistait à quelque cérémonie officielle...

D'un geste je dépose ma toque sur le fauteuil le plus proche, d'un revers de ma main gantée, je ramène en arrière les mèches folles qui folâtraient sur mon front. Je reviens du Bois, venant de faire du *fooling* avec mes amies Germaine et Marise. Dans la glace qui me fait face, je vois se refléter mon image...

D'habitude, je m'attarde complaisamment devant ce second moi-même ; pourquoi le dissimuler, je suis coquette, et j'estime que ce n'est pas là un défaut, mais une qualité... D'ailleurs, sans être positivement une beauté, je ne suis pas laide, j'ai le nez légèrement retroussé, ce qui me donne, certains du moins l'assurent, un petit air espiègle et frondeur, j'ai le teint mat, les cheveux d'un noir de jais et des yeux couleur de noisette. Il paraît que l'on m'accorde un certain goût et que je m'habille à ravir, mais, cela, c'est Tante Marie qui l'affirme, et Tante Marie, ma marraine, a toujours eu pour moi des trésors d'indulgence !

Passons !... je crois que je m'attarde un peu trop sur ma petite personne. Venons au fait... Les regards de mes parents convergent vers moi et me fixent avec une expression singulière...

— Mon Dieu, hasardai-je, un malheur serait-il arrivé dans la famille !

— Rassure-toi, Jacqueline. Il n'est pas question de malheur... Nous avons à te parler, ta mère et moi, et la question est d'importance. Il s'agit en effet de ton avenir !...

Mon avenir !... Papa vient de s'exprimer en appuyant particulièrement sur ce mot, sa voix tremble un tantinet et je m'aperçois tout de suite qu'il est ému, la petite lueur ironique que je surprends d'ordinaire dans ses prunelles est éteinte, quant à Maman, elle attend auprès de sa fenêtre, par dessus ses lunettes, ses bons yeux s'attardent sur moi. Elle aussi ne semble pas dans son assiette...

Je me sens toujours un peu interloquée, et je me décide enfin à déclarer :

— Mon avenir !... Je n'ai pas encore vingt ans !... Jusqu'ici je n'ai pas eu à réfléchir souvent... Et j'ai bien le temps...

— Ecoute, ma petite Jacqueline, tu sais combien grande s'affirme notre affection pour toi... Tu es notre fille unique... Nous avons perdu ton frère Paul à treize ans et nous avons reporté sur toi toute la tendresse que nous éprouvions pour lui... Pour nous deux, notre avenir, c'est ton bonheur, c'est le souci que nous avons de te savoir heureuse...

— Mais je suis heureuse, papa, je t'assure !... Du fond du cœur je vous suis infiniment reconnaissante à tous les deux de la tendresse vigilante dont vous n'avez cessé de m'entourer... Quand je vois certaines de mes amies abandonnées à elles-mêmes depuis leur plus tendre enfance, je ne puis m'empêcher de me dire que je suis une privilégiée !... Je vous aime bien, moi, et je suis prête à vous le prouver !...

D'un geste spontané, je me jette au cou de papa

et je plaque sur ses joues soigneusement rasées deux baisers sonores, et comme maman semble bien émue, elle aussi, je vais à elle, puis sans façon, je m'assois sur ses genoux, et je l'embrasse comme du bon pain, si bien que la pauvre femme s'empresse de réagir et de protester :

— Que tu es enfant, Jacqueline !... Attention !... Tu me froisses !... Et tes gants !... Tu les gardes encore !... Te crois-tu donc en visite chez toi ?

— Assez de gamineries, ma chérie... Nous avons à te parler sérieusement je te le répète !...

Encore !... Papa, un instant troublé par mes effusions, redevient guindé et grave... Je quitte les genoux de maman et lui ramasse son tricot que j'ai fait tomber dans mon élan, puis je pose mes gants qui semblent offusquer si fort petite mère...

— Je t'écoute, papa... Parle !...

— Assieds-toi là, nous serons infiniment mieux pour discuter !

L'entretien menace de se prolonger, mais cette fois ma curiosité devient telle que je m'installe machinalement dans la bergère Louis XVI que papa vient de me désigner... Maman abandonne la fenêtre et s'installe auprès de moi... Cela commence à faire tout à fait conseil de famille.

Papa prend son binocle, souffle sur les verres, d'un geste qui lui est familier, il les essuie avec sa pochette. Pendant quelques instants il se recueille absolument comme s'il cherchait à peser les paroles à moi destinées avant de les prononcer. J'attends, immobile et silencieuse. On entendrait voler une mouche si l'autobus ne passait dans l'avenue et si sa trépidation désagréable ne faisait trembler les vitres ...

— En vérité, Jacqueline, nous eussions préféré, ta mère et moi, attendre plus longtemps encore avant de te parler ainsi... Nous voudrions te garder auprès de nous toujours, mais il ne faut pas être égoïstes, ton intérêt doit prendre le pas sur notre affection...

— Permettez !... Il n'est absolument pas question

de mon départ ! J'ai quitté la pension, et je me trouve très bien là, dans notre coquet appartement de l'avenue de Wagram...

Puis, brusquement, je passe à un autre sujet, en présence des précautions que prend papa pour me parler, une idée m'est venue :

— Tu n'es pas ruiné, par hasard !...

Mon interlocuteur ne peut s'empêcher de sourire à ces paroles :

— Rassure-toi, Jacqueline... Il n'est pas question de ruine. Ma situation demeure toujours bien assise !

Papa est en effet un avocat des plus cotés et sa clientèle est nombreuse... On le considère comme une des gloires du barreau parisien, et j'avoue que j'en éprouve une légitime fierté. C'est quelque chose que d'être la fille de Maître Darfeuil ! Mais mon voisin, après une légère hésitation, précise :

— Il s'agit de ton mariage, Jacqueline !...

— De mon mariage !...

La foudre serait tombée au milieu du salon que je ne me sentirais certainement pas aussi surprise... Je m'attendais certes à apprendre une nouvelle sensationnelle, mais celle-là restait à cent lieues de mon esprit, pourtant je me reprends bien vite :

— Mais objectai-je, je n'éprouve aucune envie de me marier !...

— J'imagine tout de même que tu ne veux pas rester vieille fille ? intervient alors maman, qui s'est penchée vers moi... Il faut être sérieuse, le temps des amusements est passé...

— Mon Dieu non, je ne veux pas rester vieille fille, mais je ne crois pas encore avoir coiffé Sainte Catherine !... J'ai vingt ans... Donnez-moi un peu le temps de souffler !...

L'étonnement me rend injuste ; un peu amère je déclare :

— A moins que vous n'ayez l'intention de vous débarrasser de moi !...

— Jacqueline !...

Une double exclamation de reproche accueille ces

propos, et je souris consciente d'être allée un peu trop loin...

— Sois pondérée, petite, coupe papa d'un ton réprobateur... Nous ne désirons que ton bonheur...

— Et vous croyez que l'on trouve toujours le bonheur dans le mariage ? Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?...

Emportée par mon sujet, je cite des exemples, certains nous touchent d'assez près... Combien d'existences ont été manquées par un trop funeste emballement... Papa étant avocat e sait beaucoup plus que moi à ce sujet !... De combien de divorces n'a-t-il pas été témoin ou l'arbitre... Incompatibilité d'humeur, disputes continuelles, relâchement des liens d'affection et tant d'autres choses encore...

— J'ai fait mon droit, petit père, je suis assez calée là-dessus, moi aussi !... Et je parle en parfaite connaissance de cause !...

Papa échange avec maman un coup d'œil navré...

— Tu as eu une éducation religieuse, aussi, Jacqueline, objecta maman, tu as donc appris également d'autres principes !...

— Pardon, ces idées que je viens de vous soumettre au sujet du mariage ne semblent pas le moins du monde en contradiction avec mes principes religieux, je suis bonne catholique, toutefois cela n'empêche pas de penser que le mariage n'est pas un sujet qui se traite à la légère !

— Qui te parle de traiter ce sujet à la légère !... Tu t'emballes comme une soupe au lait !... Attends au moins que je te mette au courant de la situation. Certes, je conçois ta surprise... La nôtre fut grande également, je t'assure quand fut abordée cette question, nous ne pensions, ta mère et moi, à nous séparer de toi, et c'est le cœur serré que nous avons engagé un entretien que nous estimons pourtant indispensable !...

Papa a raison, je m'emporte un peu trop, par bonheur j'ai l'avantage de me reprendre très vite... Je suis très franche, trop franche et je dis tout de

suite ce que je pense, mais, après, je me laisse assez facilement raisonner. Et c'est pourquoi, bien tranquille, je laisse papa exposer cette situation et la question qui a entraîné cette discussion pour le moins imprévue...

— Ce matin même, au Palais, j'ai rencontré mon collègue Courtières... Tu connais Courtières ?

J'approuve d'un signe de tête. Qui ne connaît Courtières, d'aucuns considèrent même cet avocat de talent comme un futur bâtonnier. Pour le moment il fait une incursion dans le domaine de la littérature et donne à une Université très connue une série de conférences sur les Grands Avocats de l'Histoire. J'ai lu certains de ses articles dans une revue littéraire, ils ne sont certainement pas du premier venu, mais j'avoue que j'étais loin de penser que Maître Courtières viendrait un jour jouer un rôle dans mon existence et provoquerait cette réunion familiale empreinte de gravité, d'émotion autant que de surprise...

— Courtières m'a demandée en mariage ?

Ces mots que je hasarde font sourire papa :

— Mais non, petite sotte ! Courtières est marié... Il a trois enfants, deux filles et un garçon, René... Ce René est actuellement secrétaire de la Conférence des jeunes avocats. C'est un garçon de vingt-six ans, au talent très sûr !... Et c'est lui qui caresse l'espoir de devenir ton mari. Courtières m'a longuement parlé à ce sujet ce matin, dans la Salle des Pas perdus !... Il a voulu me sonder avant de faire la démarche officielle avec son fils !... Car nos relations amicales sont étroites et nous ne voudrions à aucun prix qu'un refus de ta part entraîne le moindre refroidissement de notre amitié...

— Je comprends... Mais ce qui m'étonne le plus dans tout cela, c'est que je ne connais pas ce René Courtières !

— Il te connaît bien lui ! A plusieurs reprises, il t'a rencontrée à des soirées ou à des conférences littéraires... Mais il n'est pas précisément hardi,

tandis que tant de ses camarades adorent se mettre en avant, René Courtières demeure généralement à l'écart, et c'est dommage, car il est rempli de qualités... C'est un garçon d'avenir, un homme de devoir, et je suis bien convaincu qu'il a toutes les qualités requises pour rendre une femme heureuse !...

Papa est un excellent avocat, il plaide chaudement la cause de René Courtières, pourtant, si avantageuses et si pleines de promesses que paraissent ses paroles, j'hésite à me laisser convaincre... Mettez-vous un peu à ma place... Une heure auparavant, vous êtes une jeune fille éprise d'indépendance, fort satisfaite de son sort et ne pensant pas un instant à changer sa vie, et l'on vient vous annoncer tout de go qu'un Monsieur que vous ne connaissez pas rêve de faire de vous la compagne de toute son existence... Il y a évidemment de quoi vous rendre perplexe !...

— J'avoue que j'envisagerais avec faveur une telle union, surenchérit papa... Ta mère est absolument de mon avis !...

Voilà qui n'est pas fait pour m'étonner... Maman adore papa, c'est son grand homme, son dieu ; toujours aux petits soins pour lui, elle demeure toujours dans son sillage. Entre eux, je n'ai jamais constaté le moindre désaccord. Aux heures difficiles et aux périodes cruelles de la vie, il se sont toujours appuyés l'un sur l'autre ; je trouve cela très beau, c'est ce qui contribua d'ailleurs à entretenir toujours chez moi cette affection solide pour ce couple qui n'a pas toujours connu que le seul bonheur et les bienfaits de la fortune ! Combien de ménages pourraient prendre exemple sur eux à l'heure actuelle ! Si tous les Français étaient semblables à Maître Maurice Darfeuil ou à sa femme Marthe, il y aurait certainement un sérieux progrès dans les mœurs.

Papa reprend l'énumération des avantages que me procurerait ce mariage. Tout d'abord, avantages matériels... J'ai trois cent mille francs de dot, René Courtières possède de son côté une belle situa-

tion et une intéressante fortune. Notre avenir semble donc solidement assuré d'autant plus que le jeune avocat n'est point un gaspilleur, il a le sens pratique...

Pourtant, tandis que papa poursuit une plaidoirie qui lui tient beaucoup plus à cœur que toutes les autres, je fais la moue. Je n'ai pourtant pas l'esprit de contradiction ; cependant, chose bizarre, plus mon interlocuteur me vante les mérites de René Courtières, plus je me sens envahie par une irrésistible méfiance... Maman qui m'observe constamment peut lire les effets des propos paternels sur mon visage qui se tend et s'assombrit de plus en plus... Et quand papa a terminé son exorde et épuisé toutes les raisons qui pourraient m'inciter à me faire dire « oui », je reste quelques instants sans mot dire. Et je hoche lentement la tête...

Maman et papa échangent un coup d'œil inquiet... Maître Darfeuil se rend parfaitement compte que « ça n'a pas marché » et qu'il n'a point réussi à me convaincre...

— Alors, que penses-tu de tout cela, et quelle est ta réponse ?...

Papa ne peut rester plus longtemps dans l'incertitude, il se penche vers moi, me prend la main et la serre avec effus on... Alors j'attends encore quelques instants, il m'en coûte si fort de causer une désillusion à cet homme qui m'aime si fort et à qui je voudrais tant faire plaisir, pourtant une force irrésistible m'anime :

— C'est non, père !... Je ne puis accepter !...

La protestat on ne se fait pas attendre.

— Mais pourquoi !... Je connais René Courtières, je suis sûr qu'il te rendra heureuse !... C'est tout à fait le mari qu'il te faut !...

Et comme maman insiste avec force, je précise :

— Tout cela est très bien et je ne doute pas un seul instant que ce René Courtières soit un garçon à qui est réservé le plus bel avenir, néanmoins, il est un point de la question, un détail qui à mon avis de-

meure capital, un détail que vous avez négligé d'envisager...

Papa fronce les sourcils... Il cherche en vain ce qu'il aurait pu oublier au cours de notre entretien, mais je l'interromps bien vite.

— Je n'aime pas René Courtières, fais-je simplement...

— Mon Dieu, ne peut s'empêcher de s'exclamer maman... Notre fille en aime un autre !... Elle nous a caché...

— Tranquillise-toi, maman chérie... Je n'ai pas de roman caché, je n'aime personne... Je suis libre, libre comme l'air !... Et c'est cette liberté que j'apprécie avant tout !...

— Mais alors, puisque tu es libre...

— Je suis libre aussi d'aimer et de me marier à ma guise... Vous ne me contestez pas ce droit, j'imagine ?...

— Jamais de la vie !... Nous ne pèserons pas dans ta décision et nous désirons avant tout ton bonheur !..

— Dans ces conditions, si vous voulez me faire un grand plaisir, vous répondrez à Maître Courtières que j'ai toujours le plus profond souci de mon indépendance, que je ne songe pas encore à me marier... Si par hasard, un jour, j'aime quelqu'un, si j'ai l'impression de rencontrer l'homme de ma vie, alors, bien franchement, je viendrai à vous... Sans égard pour la situation de fortune, n'écoutant d'autre voix que celle du cœur, je vous dirai : « Parents chéris, j'ai l'intention de me marier, je veux fonder un foyer !... Voici le nom de celui que j'aime et avec qui je désire partager toutes les joies et toutes les peines de la vie ! Voici celui qui sera le père de mes enfants !... »

Ce n'était point là le raisonnement d'une écervelée. Mes parents comprennent qu'ils ne parviendront pas à me convaincre. Je parle d'ailleurs d'un ton très net qui ne saurait laisser subsister la moindre équivoque... Et j'éprouve un petit serrement de cœur, comme cela se produit, assez rare-

ment, j'avoue, aux époques les plus importantes de ma vie...

— C'est bien, fait alors papa en se levant... Je dirai à Courtières...

— Mais surtout, ne sois pas fâché contre moi !...

Je me suis dressée, moi aussi, et j'entoure de mes bras le cou de l'excellent homme. Maman approche à son tour, et nous voilà tous les trois réunis comme dans les grandes circonstances...

— Vous m'aimez bien quand même ?...

— Si nous t'aimons, petite ingrate !...

— Au fond cela vaut peut-être mieux, surenchérit Papa...

Chez mes parents, l'égoïsme reprend le dessus... René Courtières, leur prétendant imprévu ne sera pas mon mari, mais ils me garderont encore auprès d'eux, et notre chère vie familiale reprendra son cours...

Mais cette scène d'émotion prend bientôt fin, je désigne la fenêtre demeurée légèrement entr'ouverte et par laquelle entrent à flots les rayons du soleil d'été...

— Quel temps merveilleux, m'exclamai-je... Encore quinze jours, et nous partons en vacances !...

— Il serait plus exact de préciser que tu pars toute seule, cette année !

— C'est vrai !... Je vais m'installer au Moulin de mes Rêves ?...

— Folle idée que tu as là !... Tu seras privée de tout confortable !

— Qu'importe, j'adore ce site ravissant et solitaire... Depuis longtemps je caressais ce projet... Et pendant quelques semaines j'oublierai les préoccupations lassantes de la capitale !...

Nous faisons allusion à un vieux moulin que nous possédons dans le département de la Creuse... C'est une véritableasure croulante, depuis longtemps abandonnée, mais dont le pittoresque décor m'a toujours émerveillée. Et, cette année, il a été entendu, mes parents devant faire une cure à Vichy, que j'irai

m'installer dans le vieux moulin, et que j'y vivrai là comme Robinson dans son île.

Combien ces projets d'indépendance et de solitude contrastent avec ceux que mes parents m'avaient conseillés tout à l'heure... Le moment de surprise passé, je respire, avide d'air pur et d'imprévu... La réaction s'opère chez moi. J'éclate de rire...

— Allons, la vie est belle !

Papa et maman ne répondent pas et se contentent de sourire. Au fond, ils se sentent un peu vexés de leur échec, papa surtout, habitué qu'il se trouve à triompher avec ses brillantes plaidoiries. Mais ils se consolent bien vite, j'en suis sûre, d'autant plus qu'ils me savent satisfaite ; quant à ce M. René Courtières, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, il se consolera certainement avec une autre. Puisqu'un si bel avenir lui est réservé, il trouvera, n'en doutons pas, chaussure à son pied. Et c'est sur cette réflexion optimiste que je quitte le salon le cœur léger, soucieuse d'avoir échappé à un grand danger et d'avoir sauvegardé ma si chère indépendance... Emma, la femme de chambre venant ensuite annoncer que le déjeuner est prêt, nous passons tous dans la salle à manger, oublieux de la discussion qui devait décider de mon avenir, et qui par bonheur, n'a rien résolu du tout !

CHAPITRE II

VACANCES

Ouf !... Ça fait plaisir de se trouver chez soi !...

Mon « chez-moi » actuellement, c'est mon moulin, « Le Moulin de mes Rêves ». Un peu vétuste, cette demeure et fortement entamée par les ans et par les intempéries !... Des tuiles nombreuses manquent au toit recouvert par de larges plaques de mousse... Des hirondelles ont niché dans les communs et des trous béent dans la façade. La cour est envahie par l'herbe, et si la roue est encore à peu près intacte

sur le bief, les deux pièces où logeaient jadis les meuniers sont envahies par une humidité glaciale...

Qu'importe, j'aime ce site niché au fond des gorges de la Voueize, loin de tout centre habité, protégé par ses rochers curieusement sculptés et par ses bois touffus... Combien souvent, au cours des précédentes vacances, étions-nous venus en excursion dans ce coin perdu... Que de parties de pêche au cours desquelles nous taquions avec un bonheur souvent inégal, le goujon, l'ablette et la truite !... Un beau jour, au cours d'un pique-nique, j'avais pensé qu'il serait amusant de vivre là, toute seule, j'avais fait part de cette idée à mes parents qui l'avaient trouvée absurde, tout simplement...

— Comment ferais-tu pour te réapprovisionner ? Et puis le sentier qui conduit là n'est même pas carrossable ! Sans compter que tu serais exposée sans défense à une agression... Qui pourrait te porter secours ?...

Ces objections n'ont pas réussi à me dissuader, plus que jamais le projet a pris corps dans mon esprit... Pendant l'hiver, tandis que la bise aigre soufflait et nous piquait le visage sur nos avenues et nos boulevards de Paris, j'ai souvent pensé au « Moulin de mes Rêves » !... Certes en cette période de bise et de frimas, il ne devait guère être habitable, mais j'évoquais le souffle généreux du printemps, le soleil d'été, je songeais à la délicieuse fraîcheur de la vallée resserrée comme une gorge. Et je comparais l'insupportable tumulte de la ville au paisible silence de la campagne, le grondement assourdissant des autos au murmure cristallin de la petite rivière s'écoulant calme et tranquille au milieu des rochers...

C'est cette persévérance dans les idées qui m'a permis de réaliser mon projet. A toutes les objections de mes parents qui eussent préféré que je les accompagne à Vichy, j'ai trouvé une réponse. Peu me chaut de les accompagner au Casino, et aux sources de la Grande Grille et de l'Hôpital... Plus tard, si le malheur veut que j'hérite de l'insuffisance hépatique

de mon père, il sera temps de goûter les joies si diverses de la Reine des stations thermales... Pour l'instant abandonnons ce second Paris avec ses foules de baigneurs et ses habitués des sources, foin des toilettes de soirées des grands galas et des thés mondains. Vive l'indépendance et vive la Solitude !...

Depuis trois heures déjà, je suis à mon moulin. J'y suis venue avec un grand gaillard qui m'a aidée à emporter mes valises et qui s'est empressé de repartir nanti d'un bon pourboire... Maintenant, je suis chez moi, un peu dépaylée comme il sied !...

Certes, le premier contact avec la réalité a été, j'en conviens, infiniment moins agréable que je ne l'avais espéré tout d'abord, quand après le départ de mon porteur je me suis retrouvée seule au seuil de cette porte que je venais d'ouvrir non sans quelque difficulté, j'ai frissonné en sentant la fraîcheur... Pendant quelques instants, j'ai pensé à mes parents, confortablement installés dans leur palace avec toutes leurs aises, puis, peu à peu, je me suis habituée... Ouvrant toutes grandes les fenêtres closes depuis les vacances précédentes, j'ai laissé entrer cet ami qu'est le soleil... Les murs couverts de salpêtre et saturés d'humidité, ont senti aussitôt sa caresse...

Dans les deux pièces, j'aurai tout juste le nécessaire, un lit à peine acceptable, des chaises boiteuses pour la plupart, une table et quelques vagues ustensiles qui me permettent, avec le fourneau à peu près intact, de faire ma cuisine. À moi le soin de m'approvisionner en combustibles, ce sera chose aisée, le bois ne manque pas aux alentours...

Surmontant la lassitude du voyage et les longues heures passées en chemin de fer, je fais le tour du propriétaire... Je puis dire sans hésiter propriétaire, car le « Moulin de mes Rêves » me fut légué par un vieil oncle quand j'étais encore toute petite... Il se compose, avec la maison d'habitation, de communs, écurie, grange, remise, et d'un pou-

lailler naguère occupé par une bande de poules caquetantes, maintenant envahi par l'herbe... Plus loin, le long de la rivière, c'est le jardin, puis l'ouche où se dressent encore quelques vieux pommiers... Immédiatement au bord de l'eau c'est une suite de vieux chênes et d'ormes centenaires qui ont toujours fait ma joie et à l'ombre desquels j'aimais tant me reposer quand j'étais enfant et que nous venions là faire des excursions ou des parties de pêche...

Le décor de la demeure est presque misérable, mais combien tout ce qui l'entoure fait oublier les blessures et les lézardes causées aux bâtiments un tantinet trop croulants !... Une vieille écluse franchit la rivière ; au delà, entre deux rives verdoyantes, c'est une large étendue d'eau chatoyante, des nénuphars s'étalent, tranquilles, parfois un petit point vert et mouvant se dessine et les fait légèrement vaciller... Une grenouille s'aventure à la surface de cette eau calme et étonnamment limpide où passent souvent des formes noires et allongées ! Oh, « Moulin de mes Rêves »... paradis idéal des pêcheurs et des braconniers !...

Il fait très chaud, et pourtant le voisinage de l'eau imprègne l'atmosphère d'une agréable fraîcheur... Je respire à pleins poumons cet air vivifiant, je hume avec délice cette senteur pénétrante de mousse et de foin coupé... Et bientôt je vais m'asseoir à l'ombre d'un vieil ormeau, sur la petite plage couverte de pierres plates et de sable fin qui sépare le bief du vieux moulin de la rivière paisible...

Qu'il fait bon rester étendue sur l'herbe !... Au dessus de ma tête les feuilles frissonnent légèrement, laissant chichement pénétrer quelques rayons de soleil qui font se dessiner des ronds lumineux sur le sable... En face de moi, le versant boisé redescend presque à pic jusqu'à la Voueize, de jeunes chênes trempent leurs basses branches dans le courant qui frange leurs feuilles d'une blanche écume...

Certes, il faudra songer au repas, mais pour l'ins-

tant je surmonte aisément les quelques crampes d'estomac qui m'assaillent... Il fait si bon de se sentir étendue sur l'herbe !... Comme on se laisse bercer par le murmure calme de la rivière qui continue de couler...

Autour de moi, le silence qui avait accueilli mon apparition est troublé de cris différents... Des geais se poursuivent d'arbre en arbre en poussant de petits cris perçants... Un peu plus loin, mes yeux mi-clos surprennent le vol azuré d'un mart n-pêcheur... Le bruit d'un plongeon dans mon voisinage presque immédiat m'annonce qu'une loutre est là à l'affût... Des hirondelles dessinent de capricieux zigzags dans le ciel bleu, j'en vois parfois qui, dans leur vol, viennent effleurer la surface de la rivière, d'autres emportent dans leurs becs des brins d'herbe avec lesquels elles construiront leurs nids...

Mes regards errent à la surface de l'eau voisine, des carpes se promènent tranquillement et aussi des brochets... Je les vois qui passent furtivement entre les nénuphars, j'aperçois également les libellules qui voltigent de feuille en fleur...

Peu à peu le décor environnant s'estompe, ma folle imagination se remet à vagabonder. Un furtif sourire plisse mes lèvres quand je pense qu'en ce moment même, au lieu de reposer paresseusement sur l'herbe de l'ouche au bord de l'eau, je pourrais être en voyage de nocces !...

En voyage de nocces !... J'évoque toute une succession de palaces, des randonnées incessantes en auto auprès de la mer bleue, une agitation frénétique dans des centres fréquentés par une foule mondaine... Je pense aux toilettes du soir, aux soupirs que pousserait mon mari en cherchant l'inévitable bouton de col échoué quelque part dans la chambre, je réfléchis à toute cette agitation fébrile et factice, aussi importune que celle de Paris !...

Combien j'ai eu raison de me dérober !... Certes, ce fut un peu pénible au début, j'aurais tant voulu

faire plaisir à maman et à papa, mais vraiment c'eût été payer bien cher cette satisfaction qu'enchaîner à jamais ma liberté ! Aujourd'hui, je recueille les avantages de mon attitude et de mon souci d'indépendance. Libre, je suis libre comme l'air et non point enchaînée à un Monsieur, certes bien intentionné, mais à qui je serais récemment contrainte de consentir des concessions ! Plus que jamais, vive le « Moulin de mes Rêves » !...

Le soleil tombe pourtant peu à peu derrière la colline boisée, et brusquement, je m'arrache à la léthargie... Vite ! il va falloir préparer mon souper !... En peu de temps, secouant l'agréable engourdissement qui s'est emparé de moi, je reprends le chemin de la maison... Sans cesse, au-dessus de ma tête, les hirondelles continuent de voler en poussant de petits cris perçants... Dans les herbes hautes qui recouvrent en grande partie le potager abandonné, je vois déguerpir au plus vite un petit lapin, tout étonné de rencontrer là une intruse !

Il faut traverser la grange pour aller du jardin dans la cour du moulin et me revoilà de nouveau devant la porte toute grande ouverte de mon domicile... Mon ami le soleil a fait se dissiper quelque peu l'humidité pénétrante de l'atmosphère, je n'ai plus de frisson en pénétrant à l'intérieur de mon rustique domicile...

— Un peu de nettoyage, d'abord !...

La poussière s'est amoncelée partout ; rapidement j'essuie ou époussette les meubles qui me sont de première utilité... Sur la table débarrassée de son épaisse couche grise, je place la valise dans laquelle j'ai entassé mes provisions... Ce soir, pour parer au plus pressé, je me contenterai d'un bon sandwich, d'un morceau de fromage et de gâteaux achetés au cours de mon récent arrêt à Montluçon...

Mon dîner est vite achevé ; sur le pas de la porte, assise sur la marche je ne me lasse pas de contempler le ciel qui s'empourpre aux rayons crépusculaires... Des nuées de martinets passent et repassent en criant

dans l'air. Une grosse chauve-souris, solitaire, s'aventure et tournoie au-dessus de la cour...

Je suis isolée dans ce coin perdu, pourtant je n'éprouve pas un seul instant un sentiment de solitude ou de monotonie... Il me semble que ces oiseaux, que ces animaux qui sont désormais mes compagnons d'existence ont toujours été mes amis !... et je pense à certaines de mes compagnes de Paris, occupées à ce moment à « mondanser » dans quelque station en vogue !... Combien je préfère mon sort au leur !... Et papa qui, minutieusement, mesure le contenu de son verre de Grande Grille, et maman aux petits soins pour lui !... Parents chéris !... Je suis près de vous malgré tout et ma pensée vogue souvent vers ce Vichy mondain et terriblement fréquenté par la clientèle « *nec plus ultra* » !...

Une brume légère monte au-dessus de la Voueize, dans le soir partent les chants des grenouilles. Immobile sur le seuil, je vois s'allumer les premières étoiles, je sens sur mon visage la fraîche caresse de la brise.

Mais il faut, une fois de plus, rompre le charme ! Je me lève, puis, presque à tâtons, car les ténèbres sournoises ont envahi ma nouvelle demeure, je cherche de quoi m'éclairer...

La lumière sera chiche... Le Moulin de mes Rêves ne connaît point en effet l'existence de la Fée Électricité. Ma foi, à la guerre comme à la guerre, peste soit du confort et vive l'imprévu !... J'ai apporté avec moi un paquet de bougies, j'avise un vieux chandelier demeuré depuis des années sur la cheminée, je le prends et j'assujettis de mon mieux une bougie. Je m'éclairerai comme au bon vieux temps de nos arrière grand-mères ! Deux minutes plus tard une légère flamme éclaire vaguement mon refuge, elle sera suffisante pour me permettre de m'organiser pour la nuit...

En peu de temps, je prépare ma couche... Il y a des draps dans la vieille armoire qui se trouve dans la seconde pièce, je les prends, il sont bien troués

en plusieurs endroits... Bah !... Inutile de se montrer difficile, cet inconfort conserve du moins pour moi l'attrait de l'imprévu et de l'improvisé... Après avoir soigneusement fermé la porte et laissé la fenêtre entr'ouverte, je me déshabille et je m'étends sur ma couche...

Il serait inexact de dire que je dormis bien cette nuit-là... Combien de fois me suis-je retournée sur mon lit !... Le contact trop rude des draps de coton me provoque des démangeaisons par tout le corps, j'ai trop chaud ou trop frais ! Certes ce n'est pas là l'aimable confort dont je jouissais, hier encore, dans notre luxueux appartement de l'avenue de Wagram !

De plus, à peine ai-je soufflé la bougie, que des bruits insolites ont peuplé le « Moulin de mes Rêves » !... Je ne suis pas la seule occupante, des bandes de rats parcourent en trotinant le grenier qui se trouve au-dessus de ma tête... Ils ne trouvent pas grand'chose à glaner, certes, mais ils sont habitués à rôder là comme chez eux...

Je ne suis pas peureuse, bien mieux, je n'éprouve aucune répugnance à voir des rats et même des araignées, toutefois je domine mal une impression de malaise, pour la première fois, je songe que la solitude présente quelques inconvénients !... Mais la pensée que mes parents ou mes amis pourraient se gausser de moi s'ils connaissaient cet état d'esprit me rend bien vite plus courageuse... Mon refuge se peuple de craquements, de bruits divers. Il va falloir s'habituer, mais ce n'est pas avant deux heures du matin que j'arrive à fermer l'œil et à m'abandonner dans les bras de Morphée.

Coucou !... Coucou !...

C'est l'appel du coucou qui me réveille... Encore tout engourdie, je me redresse... Je viens de rêver à un tas de choses abracadabrantes. Un peu lasse de n'avoir pas suffisamment dormi, je me redresse sur mon séant. Le contact rude des draps me rappelle à la réalité, et aussi la présence de punaises qui sont

venues faire une incursion sur ma couche pendant mon sommeil !...

Deuxième désillusion !... J'avoue que l'existence de ces sales insectes me procure un certain dégoût, toutefois je prends mon parti de l'aventure... Les rayons du soleil pénètrent à flots dans ma demeure... Paresseuse que je suis ! il est au moins huit heures du matin !...

— Huit heures dix !...

Mes craintes se réalisent. Je viens en effet de consulter mon bracelet-montre ! Quand je pense que j'avais décidé d'être matinale au cours de mon existence campagnarde !... Vite, debout, incorrigible dormeuse !... En pyjama je saute sur le carreau froid, et tout de suite un petit cri m'échappe. Le contact glacé du sol et de mes pieds nus me surprend. Mais je ris de ma surprise, je chausse mes pantoufles et je m'empresse de sortir afin de procéder au bord de l'eau à ma toilette.

Je vais prendre un bon bain... Il n'y a rien de tel pour vous réveiller tout à fait !... J'emporte sous mon bras le caleçon nécessaire, et, trois minutes plus tard, me voilà en train de faire une pleine eau auprès des nénuphars.

L'onde est fraîche, qu'importe ! avec quel plaisir j'évolue dans cette eau tranquille, à plusieurs reprises, je plonge ; car je suis bonne nageuse... Jadis j'ai fait mes preuves à Deauville et à Dinard ! Le *crawl* n'a point de secret pour moi. Et je m'en donne à cœur-joie, faisant rejaillir autour de moi l'eau avec délices. Parfois, éblouie par le soleil trop aveuglant, je suis contrainte de me diriger à tâtons, les yeux fermés mais je conserve toujours l'impression d'une complète liberté... Tout ce monde qui m'entoure est désormais mon royaume !... Des pies jacassent au bord de l'eau, mes amies les hirondelles me survolent sans trêve, certaines vont effleurer l'eau à peu de distance devant moi ; en fond de décor, le « Moulin de mes Rêves » mire sa façade croulante à la surface de l'onde...

A plusieurs reprises, je m'attarde à faire la planche, ma main se tend et s'amuse à faire tanguer les nénuphars... Et je m'approche peu à peu en flottant de l'écluse, quand tout à coup, un bruit insolite me fait relever la tête...

Est-ce une illusion ? Il m'a semblé surprendre une silhouette suspecte derrière un groupe de noisetiers bordant la rive...

Maintenant, finie la baignade !... Mon masque, béat tout à l'heure, s'assombrit. Un pli soucieux ride mon front... à l'alanguissante torpeur qui m'avait envahie naguère, succède une crainte subite...

Pendant quelques instants, je m'arrête, le buste hors de l'eau, regardant avec insistance vers l'endroit où s'est produit le glissement importun. J'ai beau écarquiller les yeux, je n'aperçois rien, pas la moindre ombre. Le silence règne de nouveau sur le décor environnant, et j'ai beau prêter l'oreille, je ne remarque rien d'anormal. Le murmure de la Voueize se poursuit régulier et monotone...

Pourtant j'ai beau chercher à me raisonner, l'inquiétude persiste, la belle sérénité qui m'accaparait depuis le début de mon bain, fait place à l'appréhension... Incapable de poursuivre plus longtemps mes ébats dans l'eau, je remonte le long de l'écluse, puis je m'empresse d'aller m'habiller à l'intérieur même du moulin...

M'habiller !... Il serait plus exact de dire me déguiser, car, dans une de mes valises, j'ai emporté avec moi un costume ayant appartenu naguère à papa, un vieux vêtement de chasse tout maculé et conservant à de nombreux endroits des déchirures causées par les roncées...

Pourquoi choisir un tel accoutrement, me direz-vous ? Si vous connaissiez la configuration de la région où se trouve le « Moulin de mes Rêves », vous me comprendriez tout de suite... Il serait imprudent de se promener là en bas de soie et vêtue à la dernière mode !... Ce costume masculin, si disgracieux qu'il soit, me permettra une plus grande

liberté de mouvements. Avec lui et avec les guêtres de cuir fauve qui protégeront mes jambes, je pourrai grimper le long des rochers, escalader les côtes abruptes, et aussi me rire des morsures des serpents, car, j'avais omis de préciser ce détail que je connais pourtant depuis ma plus tendre enfance, les gorges de la Voueize, jadis appréciées par George Sand, sont peuplées de v. pères aux mois de la saison chaude ; il convient donc de se préserver contre les atteintes de ces animaux dangereux.

Gauchement, j'achève de m'habiller, et quand je viens me planter devant la glace que j'ai installée contre le mur de ma chambre je ne puis m'empêcher de rire... Combien ces effets me grossissent et me donnent une apparence un peu balourde !... C'est pis encore quand j'assure sur ma tête le vieux chapeau de feutre aux bords élimés. Mon Dieu, j'ai plutôt les apparences d'un jeune vagabond que celles d'une jeune fille en vacances !... Mais passons !... Il faut songer au petit déjeuner du matin ! J'ai encore du café tout préparé et tout sucré dans ma thermos... Cette fois, je n'en aurai pas pour longtemps...

Un peu tiède le café !... Mais à l'avenir, tout ira certainement de mieux en mieux ! Il suffit de s'acclimater... D'ici une heure ou deux, je reviendrai et je préparerai sur le fourneau mon déjeuner. Les provisions apportées de Paris constitueront le menu, j'ai encore des vivres pour une dizaine de jours. A défaut de pain je me contenterai de biscottes. Mieux vaut s'arranger ainsi que de reprendre contact avec le dehors et s'exposer à retrouver des importuns !

CHAPITRE III

LE PÊCHEUR MALADROIT

Me voici prête pour la promenade matinale ! première excursion exécutée à travers mon nouveau domaine. Toutefois, avant de m'aventurer au delà

du Moulin et de suivre la berge de la Voueize, je prends la précaution de fermer à double tour la porte. Bien que l'impression de malaise éprouvée tout à l'heure au cours de mes évolutions dans l'eau se soit entièrement dissipée, il importe de se montrer prudent... Qui sait ? un vagabond pourrait rôder et chercher à s'introduire dans la demeure afin de s'adjuger les provisions et de dévaliser les bagages...

J'ai pris une canne, d'un pas délibéré, j'abandonne la cour et je m'aventure sur le sentier... C'est un petit chemin large d'un mètre, tout au plus, le sol en est raboteux et parsemé de pierres qui s'encastrant, coupantes... Il convient de regarder souvent devant soi pour éviter de faire un faux-pas !

Sur ma gauche, la vallée descend en pente raide, les rochers se dressent là nombreux, parsemés de genêts et de genévriers ou de bruyères, sol inculte s'il en fut et que jamais ne remua la charrue, mais combien farouche et combien impressionnant au regard... Des légions de lézards se chauffent paresseux au soleil et s'empressent de déguerpir dès qu'ils surprennent le bruit de mes pas...

Les brouillards légers qui s'attardaient, le matin, sur la rivière, se sont rapidement dissipés... Le soleil chauffe... Je pense aux vipères qui fréquentent ces parages... C'est pour elles le temps idéal, elles feront comme les lézards et descendront le long des pentes. Plus que jamais il convient de se tenir sur le qui-vive...

Je parcours pourtant plusieurs centaines de mètres sans apercevoir rien d'anormal. Sur ma gauche, ce sont toujours les hauteurs rocheuses qui surgissent des petits bois et des terres à bruyères. Le soleil chauffe implacablement les flancs rudes et crevassés qui se parent de teintes grisâtres ou mauves. Sur ma droite, c'est l'enchantement de la rivière, de vieux ormes moussus, plusieurs fois centenaires entrecroisent leurs racines noueuses sur le sentier, ça et là les ronces et les noisetiers ont gagné sur la voie jadis fréquentée par les passants et par les meuniers de mon moulin... Des zones de mousse s'étalent, et

tout autour l'air est imprégné d'une appétissante odeur de champignons... La Voueize coule, chantante et claire, offrant à mes regards charmés des tableaux sans cesse renouvelés.

Bientôt, entre les arbres, une ruine apparaît à mes yeux... Et brusquement je m'arrête... Cette ruine, je la connais depuis bien des années, c'est le Château de Barbe-Bleue !... Que de légendes ont couru à son sujet ! Ne disait-on point qu'elle était, il y a bien des siècles, le rendez-vous des sorcières ou des Egyptiennes qui se rendaient au Sabbat ? D'autres insinuaient qu'un seigneur brutal et sans scrupules faisait peser de là sa tyrannie sur toute la région... Rien de tout cela n'était vrai sans doute, et ces légendes étaient dues aux seules imaginations des habitants de la région, mais qu'importe, ces pans de mur conservaient leur aspect de poésie, aux trois quarts ensevelis sous les arbustes et sous les ronces, ils se dressaient tel un vieux burg à un coude de la rivière. Et chaque fois que je passais auprès d'eux, je ne manquais jamais de les considérer avec un certain plaisir...

Le vieux château n'a pas bougé, il fait toujours aussi romantique ; sur ses pentes, envahies par les buissons et par les ronces, les pêcheurs ont frayé des sentes, au bord même de la berge de petites étendues sablonneuses, encombrées parfois de racines, permettent de passer de part et d'autre de la rivière...

Je reprends mon avance, mais à une allure considérablement ralentie. Le paysage environnant accapare sans cesse mes regards... Mes amis les geais et les pies sont nombreux dans ce coin-là, on les entend sans trêve s'appeler et se répondre... A la surface de l'eau calme, j'aperçois des carpes et des brochets, qui, presque immobiles, attendent, à la surface...

Intriguée je me penche, je vois toute une file de poissons blancs qui piquent en flèche, et qui effarouchés sans doute par un léger glissement que je viens de produire en m'aventurant sur la pente, s'em-

pressent d'aller se dissimuler sous les grosses pierres...

— Allons bon !...

Surprise, je tressaute... Tout près de moi, une voix d'homme vient de prononcer ces deux mots...

Les noisetiers et les jeunes chênes sont si nombreux sur la berge, que je ne me suis pas doutée de la présence d'un pêcheur à moins de cinq pas de l'endroit où je me suis aventurée... Je me retourne aussitôt et j'aperçois une main qui tire désespérément sur un fil, tandis qu'à quatre mètres environ au-dessus de ma tête, un hameçon s'est accroché dans les branches d'un vieux chêne...

— Maladroit que je suis !...

Mon voisin, que je ne discerne pas encore, se répand en reproches, maudissant sa maladresse, peu habitué sans doute à pêcher, il tire sur son fil avec tant de force, que je ne puis me retenir de hasarder :

— Pas si fort, vous allez la casser !...

Et sans attendre la réponse :

— Laissez-moi faire !... Je vais vous aider !...

Cet épisode imprévu me déconcerte bien un peu... J'étais si heureuse de me savoir en pleine solitude, et voilà que la présence de ce pêcheur intempestif vient rompre le charme... Il était là, assis sur une grosse pierre, dissimulé par les branches des noisetiers qui se dressaient de chaque côté de lui... Lentement, il se relève, et je vois d'abord une tête coiffée d'une casquette claire, puis un visage tout rasé, enfin j'aperçois une sorte de tunique de chasse, toute neuve...

Mon voisin est jeune, il n'a certainement pas dépassé la trentaine, ce n'est point à proprement parler un joli garçon, mais son masque est agréable, une fine moustache orne sa lèvre... Son teint frais n'a pas le hâle des gars du pays... Sans doute est-ce là un touriste, un citadin venu pour pêcher dans la région...

Je m'arrête de réfléchir, les regards de mon compagnon viennent en effet de s'arrêter sur moi. L'expres-

sion de surprise qui se dessine alors sur sa physionomie s'affirme si forte, que je ne puis retenir un sourire !

Mais je me rappelle ma tenue... Evidemment, je ne m'attendais pas à une telle rencontre, et mon inconnu doit certainement se demander pourquoi je me suis accoutrée de la sorte !...

— Attendez, laissez-moi faire !... Et surtout, ne brusquez pas !...

Le pêcheur maladroit s'immobilise, il est tout équipé, une « bignache » remplie de fougères et de pain de chènevis est déposée sur la mousse après de lui, mais c'est en vain qu'on pourrait chercher à voir un seul poisson au fond du panier...

— Ça paraissait mordre, alors, j'ai voulu tirer, expliquait l'inconnu d'une voix un peu piteuse...

— Et naturellement, vous avez envoyé votre hameçon dans les branches ! C'est classique !...

Et comme mon interlocuteur fait piteuse mine, je m'empresse de le réconforter de mon mieux :

— Rassurez-vous, c'est un accident assez banal qui arrive à bien des gens... Surtout au début, et cela ne les empêche pas de devenir dans la suite des pêcheurs fort avertis !...

Tout en prononçant ces mots, je me hausse sur la pointe des pieds, la branche est haute, trois fois j'essaie de tirer à moi mais le fil s'est enroulé et à chaque nouvelle pression j'éprouve une résistance...

— C'est encore plus embrouillé que je ne pensais, murmurai-je alors. Si je pouvais me hisser jusqu'à cette basse branche...

— Si vous voulez, je vais vous aider !...

Mon voisin s'est approché de moi, ses mouvements paraissent gauches et empruntés, cette attitude suffit à écarter de moi toute méfiance, il me tend la main, je la prends, puis esquissant un rapide rétablissement, je me hisse le long du tronc rugueux du chêne...

Jadis j'ai remporté à plusieurs reprises le prix de gymnastique quand j'étais au Lycée. Cette pratique de la culture physique va de nouveau m'être d'une

grande utilité. Bientôt ma main réussit à happer la branche en question, un nouvel effort, et ma seconde main s'agrippe... Cette fois, nous approchons... oh, hisse !... Dans un dernier élan, je m'installe à califourchon sur la grosse branche au bout de laquelle fil et hameçon se balancent comme s'ils voulaient narguer mes atteintes...

— Alors, interroge mon voisin qui n'a pas osé grimper et qui reste, immobile au pied de l'arbre...

— Un peu de patience... Je crois que nous y arriverons !...

Pendant quelques instants je m'arrête et je mesure des yeux la distance qui me sépare encore du fil embrouillé... Il y a bien au moins deux mètres encore, mais avec un peu de précaution on réussira peut-être...

— Attention, conseille alors mon compagnon de rencontre ; la branche pourrait casser, vous feriez mieux de redescendre !...

— Redescendre !... Jamais !...

La perspective d'un échec me fait protester. En présence de cet inconnu, je sens que mon amour-propre est en cause. Coûte que coûte, je réussirai dans ma tentative...

Pourtant la tâche paraît assez délicate. L'endroit où je me suis installée tient ferme, mais la branche se rapetisse de plus en plus et pour atteindre mon but il faudra beaucoup d'adresse et de patience...

— Je vous assure, vous ne pourrez pas, c'est très dangereux !...

— Dangereux !... Vous allez voir !...

Au fond, je suis très heureuse de pouvoir donner à ce maladroit une petite leçon... Je vois qu'il ne me quitte plus des yeux, je lis même une certaine anxiété sur son visage tendu. Raison de plus pour aller jusqu'au bout !... Et, délibérément, abandonnant la fourche constituée par la branche basse du chêne, je m'avance un peu plus loin...

A deux reprises, je m'arrête, un léger craquement

se produit quand je me penche afin de saisir le fil enroulé ...

— Vous feriez sagement de revenir en arrière !...

— Décidément, c'est bien mal me connaître !... Je veux réussir, et je réussirai... D'ailleurs, je vous serais reconnaissante de vous taire, vos constantes objections m'embarrassent au lieu de m'encourager !... Ces propos, prononcés d'une voix sèche empêchent mon interlocuteur de reprendre ses exclamations effarouchées, toutefois je lis dans ses yeux agrandis la crainte d'une catastrophe...

Mais je dois bientôt cesser de considérer mon compagnon de rencontre, l'équilibre devient plus instable... Tout à l'heure, je me sentais solidement campée, mais, cette fois, je commence à mesurer le risque de ma position. La plus élémentaire prudence me commanderait de rétrograder, mais la présence de l'inconnu me rend audacieuse, je veux réussir coûte que coûte...

Au-dessous de moi, coule la Voueize, miroitante sous la joyeuse caresse des rayons du soleil... En fond de décor, de l'autre côté de la rivière, le château de Barbe-Bleue profile sa ruine sur le ciel pur, mais j'ai, cette fois, autre chose à faire que d'admirer les beautés de la nature !... Moi, si fermement décidée tout à l'heure, j'éprouve un éblouissement, le reflet du soleil sur l'eau m'aveugle...

— Prenez garde !... Vous allez tomber !...

Je n'ai pas le temps de répondre, un craquement sinistre vient de se produire au-dessous de moi... La branche cède sous mon poids, Crac ! elle se brise, et me voilà entraînée irrésistiblement...

Plouf !... A demi inconsciente, je sens le contact froid de l'eau ; pendant quelques instants, je me débats, essayant de lutter contre le flot qui m'entraîne mais les vêtements d'emprunt dont je me suis vêtue me gênent, m'embarrassent, entravent sérieusement mes mouvements...

— Attention !... Ma ligne !... Prenez ma ligne !...

Vaguement j'aperçois la silhouette du pêcheur ma-

ladroit qui se penche et qui essaie de me repêcher... Il tient sa ligne par l'extrémité et il s'efforce de me rattrapper... J'agite la main, et je vais saisir le bambou au passage, quand, tout à coup, une brusque secousse par moi imprimée lui fait perdre l'équilibre... Et Plouf !... A son tour il s'effondre la tête la première dans la Voueze !...

Par bonheur, il n'y a pas beaucoup d'eau à cet endroit, le courant me pousse contre un rocher auquel je me cramponne, et quelques instants après, quand mon infortuné sauveteur passe à ma portée, emporté à son tour par le flot, j'étends la main et je suis assez habile pour le saisir au collet...

— Ne vous agitez pas comme cela !... Vous allez me faire lâcher !.....

Mon compagnon ne sait certainement pas nager, il se démène comme un beau diable, tourne sur lui-même, agite les bras, di paraît, reparaît ; à plusieurs reprises il m'entraîne avec lui et les choses risquent de tourner très mal.

Par bonheur un acacia est abattu en travers de la rivière, à une vingtaine de mètres du lieu où s'est produit l'accident, je viens me heurter contre lui :

— Vite !... Retenez-vous !...

Cette recommandation s'affirme inutile, mon voisin en effet, animé par l'instinct de la conversation, s'est accroché à cet obstacle providentiel, en peu de temps j'imité son exemple et nous voilà tous les deux cramponnés à l'arbre. Etant la plus rapprochée de la berge, je m'efforce de vaincre le courant, toujours très fort à cet endroit, et de reprendre pied, si je n'étais aussi embarrassée par mes vêtements trop amples, ce serait chose relativement aisée, mais, hélas, le costume de chasse me semble lourd comme du plomb, il gêne ou ralentit considérablement mes mouvements...

Enfin je parviens à prendre la branche d'un noisetier qui penche à ma portée. Cette fois, je suis sauvée, un rapide rétablissement, et me voilà sur la rive ; toute dégouttante d'eau, je me retourne, puis sans

même prendre le temps de me secouer, à demi-aveuglée par l'eau et par mes cheveux qui se plaquent contre mon front. je me retourne et tends une main secourable à mon compagnon qui s'efforce à son tour de rejoindre la terre ferme...

— Attention !... Prenez ma main !...

L'interpellé obéit... Dieu qu'il est lourd !... Dans un dernier effort, je l'attire à moi, puis il s'effondre à ma gauche, dans l'herbe, en poussant un soupir de soulagement...

— Ouf !... Ça n'est pas trop tôt !...

Moi aussi, je soupire, n'étant pas habituée à jouer un tel rôle de terre-neuve... Maintenant que je sais mon compagnon hors de danger, je songe à me secouer un peu, l'eau dégouline de partout, je sens que je suis trempée jusqu'aux os.

— C'est encore heureux qu'il fasse chaud ! hasard si je enfin... Dans quelques heures, il n'y paraîtra plus...

— Je suis navré, positivement navré...

C'est tout ce que mon voisin trouve à dire après s'être secoué à son tour tant bien que mal... Il me regarde maintenant, et son attitude s'affirme si lamentable, si piteuse que je ne puis retenir un éclat de rire...

— Evidemment, balbutie mon pêcheur, je suis ridicule !...

— Pas plus que moi certainement ! rétorqua je...

— Je suis responsable de ce stupide accident ! Jamais je ne me consolerais...

— Consolez-vous ! Il est encore des malheurs plus grands !

Je commence à prendre gaiement mon parti de l'aventure. Au fond le désespoir de mon voisin me touche. Je lui en voulais tout à l'heure de sa maladresse, maintenant mon irritation s'est beaucoup atténuée...

— Vous avez encore beaucoup à faire pour apprendre à pêcher, reprends-je. Pour ma part il me semble que je serais plus attentive...

— S'il n'y avait pas ces maudites branches !...

Le maladroit tend le poing aux grands chênes et aux hêtres qui s'alignent sur la berge... Certes ce sont des obstacles de taille, mais je n'ai plus le temps de parler pêche et de m'attarder plus longtemps auprès de ce compagnon de hasard... Je me secoue encore une dernière fois, puis je déclare :

— Meilleure chance, Monsieur !... Et adieu...

— Comment ? vous partez déjà ?...

Les regards éplorés du pêcheur se posent alors sur moi, on dirait véritablement que je lui suis devenue indispensable, tant ce départ semble lui causer de souci...

— Vous ne supposez tout de même pas que je vais rester comme cela ! Et vous aussi... Dans une telle tenue...

— C'est vrai, je vais me changer à l'hôtel !... Car je suis descendu à l'hôtel Bodeau, vous connaissez, à Chambon ?

— Oui, je connais... Adieu !...

L'entretien en reste là, je n'ai même pas pris le temps de demander le nom de l'apprenti pêcheur. Après tout, que m'importe ! Il s'agit certainement là d'un touriste descendu à l'hôtel de la petite ville la plus proche. Je suis venue ici pour me reposer, pour jouir de la complète solitude et non point pour lier connaissance avec le premier maladroit venu, d'autant plus qu'il m'a fait gâter complètement ma promenade, le maladroit en question... Je sens mes vêtements tout trempés qui collent contre mon corps, mes chaussures sont pleines d'eau et cela rend la marche d'autant plus insupportable...

L'inconnu balbutie encore quelques mots que je ne puis comprendre ; déjà, lestement, j'ai rejoint le sentier et je m'y engage d'un pas rapide. Dans l'état où je me trouve à la suite de ce bain forcé, je redoute de me trouver en présence d'autres promeneurs qui ne manqueraient certainement point de se gausser de moi et de s'étonner de ma tenue lamentable.

En quelques instants, les arbres et les broussail-

les m'ont dissimulé le pêcheur qui demeure toujours tout pantois sur la berge... Mon ami le soleil me réchauffe un peu, et je prends soin de rester toujours au contact de ses bienfaisants rayons tout en continuant de rejoindre mon domicile. Quelle chance que nous soyons au seuil de l'été !... J'eusse certainement contracté une fâcheuse pneumonie !...

Je me hâte, et à plusieurs reprises je bute contre les pierres qui encombrent le chemin : cette course m'est d'ailleurs salutaire, je sens que je me réchauffe un peu, mais mes vêtements me pèsent et m'entraînent de plus en plus, je suis impatiente de m'en libérer...

Enfin j'aperçois le toit de mon moulin entre les arbres. Une exclamation de joie m'échappe. Tout va pour le mieux : je n'aurai rencontré sur mon chemin aucun fâcheux ; seul mon obligé et connu et maladroit aura été le témoin de ma déplorable aventure ! Encore trois minutes de marche accélérée, et me voilà dans ma cour... Je porte la main à ma poche, la clef est là... Je la prends, puis m'arrêtant sur le seuil de la porte, je l'introduis dans la serrure. Un tour rapide, un léger grincement. L'huis s'écarte sous ma poussée et me voilà de nouveau à l'intérieur...

Chez moi ! Je suis chez moi ! Merci mon Dieu !... Maintenant je me sens sauvée !...

CHAPITRE IV

LE MOULIN HANTÉ

Cette aventure me rend prudente, désormais, et, pendant un certain temps au moins, je resterai dans le voisinage immédiat du moulin. J'ai d'ailleurs toute une organisation à faire, un nettoyage consciencieux et un sérieux examen des serrures et des verrous.

Je m'empresse de quitter mon déguisement tout trempé et de reprendre ma robe... J'éprouve en quittant ma défroque une impression de soulagement et de bien-être intenses. Et, tout autour de moi, je retrouve ma chère solitude, si fâcheusement troublée par l'épisode de tout à l'heure...

Et maintenant, Jacqueline, au travail!... Tu vas t'occuper du fourneau afin de préparer ton déjeuner... Tu as des œufs dans un petit panier, une bonne omelette avec le jambon que tu as acheté hier à Montluçon, un déjeuner complété par quelques-unes des provisions que tu as pris la précaution d'emporter avec toi en attendant de subsister par tes propres moyens sur ton domaine, et voilà de quoi t'occuper pendant quelques heures au moins et te faire oublier la récente mésaventure...

Tout d'abord, occupons-nous du bois. Il ne manque pas tout autour, de rapides investigations me permettent d'en rapporter toute une brassée. Un minutieux nettoyage du tuyau libère le fourneau de la suie qui l'encrassait mais, hélas, toute absorbée à cette besogne, je n'ai pas réfléchi à ses conséquences. Pendant un moment, un véritable nuage noir envahit ma demeure, et me voilà réduite à l'état de ramoneur... Ma robe est toute noircie. Il est heureux que j'en ai apporté une de rechange...

Qu'importe, je vais m'acquitter de mon rôle de cuisinière. A Paris, j'ai suivi des cours de cuisine, et j'ai fréquemment tenu la queue de la poêle. Papa a souvent déclaré que je n'avais point ma pareille pour préparer des petits plats fins qu'il apprécie tout particulièrement : l'omelette au *bacon* par exemple ! Le jambon que j'emporte avec moi remplacera le *bacon* et me procurera l'occasion de me distinguer, mais cette fois, pour ma satisfaction personnelle...

Pour préparer le déjeuner, il faut entretenir un feu. Consciencieusement j'entasse le bois mort à l'intérieur du fourneau, mais patatras ? A peine ai-je allumé qu'une fumée épaisse s'échappe des ronds du

fourneau et se répand en voile opaque à l'intérieur de ma demeure...

— Décidément, je joue de malheur !...

Moi qui croyais être aussi heureuse et aussi ingénieuse que Robinson dans son île, je commence à éprouver quelques désagréments. Le fourneau tire mal... Sans doute est-ce parce qu'il n'a pas fonctionné depuis longtemps et qu'il se trouve imprégné par l'humidité, toujours est-il que mes efforts ne parviennent qu'à grossir les nuages de fumée... Le séjour devient impossible à l'intérieur de mon moulin !...

Suffoquée, le visage et les vêtements noircis, je sors dans la cour, accablée sous le poids du destin... Mes beaux espoirs de la veille et mes projets d'heureux séjour s'évanouissent en fumée, c'est le cas de le dire ! Pourtant, il va falloir manger. Dois-je me résigner à prendre un repas froid ? Une telle perspective m'enchanté assez peu, et par bonheur une idée me vient :

— Pourquoi ne ferais-je pas un feu dans l'ouche !...

Abandonnons pour un temps la pièce envahie par la fumée, je serai peut-être plus heureuse là-bas. Trois minutes plus tard, accroupie à l'ombre des grands chênes, j'édifie un foyer avec quelques grosses pierres et j'entasse quelques branches, et des feuilles sèches, je m'amuse comme une gosse, étendue à plat-ventre, à souffler sur la flamme qui fait pétiller le bois sec. Un filet de fumée monte vers le ciel... Victoire ! j'aurai mon feu et je pourrai faire cuire mon déjeuner ! Allons chercher la poêle, les provisions et les ustensiles nécessaires !

Le déménagement s'accomplit rapidement. Le succès que je viens de remporter m'encourage et me fait oublier les récentes déconvenues. Est-ce parce que le plongeon imprévu et mes émotions m'ont aiguisé sérieusement l'appétit et me rendent moins difficile ? Je trouve délicieuse l'omelette que je confectionne avec mon jambon... Assise à l'ombre, dans l'herbe, je puis de nouveau jouir de la nature et de la solitude.

Tandis que je mange du pain, du fromage, puis de la confiture, je prépare mon café... La bouilloire se met à chanter peu à peu, une odeur appétissante se répand dans l'atmosphère... La vie est belle et j'apprécie de nouveau la tranquillité de mon gîte !

Toutefois je ne me sens pas aussi tranquille que lors de ma venue. Je crains l'arrivée de pêcheurs ou d'importuns, et je passe deux heures de mon après-midi à confectionner des pancartes sur lesquelles je grave soigneusement avec un tisonnier rougi au feu :

Propriété privée. Pêche interdite.

Clouer ces écriteaux bien en vue afin d'éloigner les fâcheux, me prend encore un bon bout de temps, et bientôt arrive le moment de songer au dîner. Il sera plus frugal que le déjeuner, je me contenterai cette fois de mon reste de jambon, de pain et de fromage et de quelques biscuits, tout cela arrosé d'un petit vin d'Anjou dont j'ai apporté avec moi trois bouteilles...

Je pense pourtant que je suis en train de vivre sur mes réserves, il faudra m'employer à renouveler les vivres. Comment, à moins de me rendre à Chambon et de reprendre contact avec la « civilisation » ?

A ce moment, j'aperçois les carpes et les brochets qui nagent lentement auprès des nénuphars... Je m'approche plus encore de la rive et je considère les poissons avec des regards d'envie... Mon Dieu ! si je pouvais en capturer un... Mais hélas, si je suis plus adroite à pêcher à la ligne que mon éphémère compagnon de rencontre, je ne sais rien des ruses et de l'habileté nécessaires pour capturer quelques grosses pièces !...

En attendant, si j'essayais de prendre une friture ? J'ai des lignes laissées les vacances précédentes dans la grange de mon moulin, le fumier de la cour me permettra de découvrir les vers indispensables pour appâter. Essayons toujours !...

Protégée par mes écriteaux, et bien persuadée que personne ne viendra me déranger au bord de

l'eau, jem'installe. Désormais plus de pensées sombres, plus d'inquiétudes... Mon attention se concentre sur le petit bouchon écarlate qui flotte au fil de l'eau...

Enfin, ça mord... Je prend un goujon, puis un deuxième, puis une ablette ! Décidément, la vie est belle ! Encouragée par ce début, je persévère... Quand le soir tombe, je puis compter vingt-trois captures à mon actif, de quoi faire une bonne petite friture suffisante pour moi seule. Et c'est la joie au cœur que je rallume mon feu en plein air et que je prépare le dîner. Jamais je n'ai trouvé friture aussi délicieuse !... L'allégresse m'envahit une fois de plus. Il suffisait évidemment de s'adapter !

La nuit tombée, je retrouve mon lit avec délices. J'ai laissé la fenêtre entr'ouverte comme la veille, mais la porte demeure toujours solidement fermée.

Est-ce la lassitude ? Je m'accommode beaucoup mieux des draps, je ne me soucie même plus des punaises... Pendant quelques minutes mon imagination vagabonde encore sans trêve... J'évoque l'épisode de la double baignade, la mine déconflite de mon compagnon de rencontre... Qui peut-il bien être, ce jeune homme ? En dépit de son attitude empruntée, il semblait assez distingué, bien mis, bien élevé... Il est vrai que nous nous sommes vus dans une circonstance tout à fait exceptionnelle, comme qui dirait en coup de vent !

Mais à quoi bon m'inquiéter de ce Monsieur... En ce moment, il a rejoint la chambre confortable de son hôtel. Songeons plutôt à l'alerte du matin, au bruit insolite que j'ai surpris pendant que je me baignais. Un frisson me parcourt l'épiderme... Je pense à la possibilité de la présence de quelque malfaiteur dans le voisinage... En y réfléchissant bien, je suis tout à fait sans défense, je n'ai même pas pris la précaution d'emporter le moindre revolver, le moindre fusil de chasse !

Après tout, je suis bien sotte de me préoccuper... S'il s'était agi d'un rôdeur, j'aurais certainement rencontré l'individu au cours de la journée. Or, je

n'ai trouvé que mon pêcheur maladroit... Et puis quel vol important espérerait-on commettre dans cette vieille mesure ?

L'engourdissement qui me gagne, me fait écarter ces appréhensions... Et rapidement j'oublie tout cela... Je sombre dans le sommeil...

Un bruit insolite me réveille... Surprise, je me dresse sur mon séant. Il fait noir comme poivre... Par la fenêtre pénètre seulement un mince rayon de lune qui vient découper un rectangle pâle sur le carrelage...

Pendant quelques instants, je m'immobilise, hale-tante, le corps et le visage moites de sueur. Mon cœur bat à coups précipités. Je me sens en proie à un violent malaise d'autant plus que mes récentes inquiétudes reparaissent décuplées...

Tout semble calme pourtant j'en viens à me demander si je n'ai point été victime de quelque malencontreuse hallucination quand un nouveau sursaut m'agite... Un bruit se produit au-dessus de moi. Cette fois, je n'ai pas rêvé !... Il se passe quelque chose d'anormal dans le grenier !

Tout d'abord, j'imagine que ce sont les rats, habituels commensaux de mon vieux moulin, mais les claquements se précisent, se succèdent, pour s'arrêter à intervalles irréguliers. Plus de doute, quelqu'un marche et se déplace au-dessus de moi.

Cette fois, l'inquiétude devient chez moi de l'an-goisie, je sens une sueur froide inonder mon visage, mon sang se glace dans mes veines, mon imagination débridée ébauche les perspectives les plus diverses...

Des minutes s'écoulent, interminables. Le glissement reprend. Il n'y a plus de doute, je ne suis plus seule dans le moulin, quelqu'un est là qui va et vient... Instinctivement, je saute à bas de ma couche, puis marchant pieds nus sur le carrelage glacé, je vais fermer hermétiquement la fenêtre et m'assurer que la porte demeure solidement barricadée...

Là-haut, les mêmes bruits se renouvellent accompagnés d'un fracas singulier, absolument comme si l'on traînait des chaînes. Par une ironie singulière le souvenir d'une chanson qui fut naguère célèbre me revient à l'esprit :

— *C'est un vieux château du Moyen-Age !*

Avec un fantôme à chaque étage ! »

Un fantôme !... Est-ce que par hasard, le « Moulin de mes rêves » serait hanté. Certes, je ne suis pas superstitieuse, et il m'est arrivé souvent de hausser dédaigneusement les épaules quand des amies plus craintives racontaient à ce sujet des histoires à dormir debout !... Pourtant en ce moment les pires hypothèses se succèdent dans mon esprit. L'état de crainte, d'anxiété même dans laquelle je demeure plongée depuis ce réveil en sursaut porte à ma bravoure un coup sérieux... Et ces récits que j'e taxais naguère de fantaisistes, me reviennent à la mémoire avec une telle netteté que j'en ai positivement la chair de poule...

Le fracas reprend. Le mystérieux intrus traîne quelque chose sur le plancher du grenier. Et plus je prête l'oreille, plus il me semble qu'il s'agit là d'une chaîne qu'on traîne de long en large...

Depuis mon arrivée, je n'ai pas pensé à visiter le grenier. J'ai voulu parer au plus pressé. Maintenant, je regrette ma négligence. Qu'y a-t-il exactement au-dessus de moi ?

Le pas reprend, cette fois, il est plus lourd, plus pesant. On dirait qu'il se dirige vers l'escalier faisant communiquer le grenier avec le moulin proprement dit où se trouvent les meules et où jadis on transformait le blé en blanche farine... Les courroies sont restées là, un peu usées ou raccommodées...

Dans la nuit, au dehors, une chouette hulule, augmentant encore l'impression lugubre et sinistre qui m'envahit tout entière. Ce clair de lune pâle et impressionnant crée une atmosphère d'épouvante...

Ma main passe tremblante sur la table, comme si elle cherchait une arme quelconque pour me défendre.

dre contre le danger que je sens pressant... Le fantôme continue d'évoluer... Il descend les marches grinçantes du vieil escalier traînant derrière lui ses chaînes... Dans la cour, la chouette qui est venue se percher sur un vieux châtaignier, renouvelle ses appels angoi sants...

Jamais la solitude ne m'a tant pesé !... Qui me reconnaîtrait à cet instant, moi, l'audacieuse, l'amie de l'imprévu !... Mes parents qui dorment à poings fermés dans la chambre de leur palace, ne s'imaginent pas l'état d'esprit dans lequel je me débats. Et combien de mes amies riraient si elles connaissaient ma détresse !

Je m'approche du rayon de lune qui seul éclaire l'intérieur de mon logis plongé dans les ténèbres, un furtif coup d'œil à mon bracelet-montre m'apprend qu'il est une heure du matin !... Et le fantôme nocturne va toujours à l'intérieur du moulin, vient, revient encore... Immobile, glacée par le froid que je sens gagner le long des jambes et qui atteint mon corps tout tremblant, je tends l'oreille... A tout instant je m'attends à ce que ma porte soit heurtée rudement.

Rien de tel ne se produit pourtant... Le bruit de chaînes traînées se renouvelle encore, bientôt suivi d'un grincement, comme si l'on venait d'ouvrir la petite porte basse qui donne sur la passerelle enjambant le bief, un claquement sourd retentit, puis, plus rien !...

Le silence a de nouveau repris possession de mon domaine, pourtant j'hésite encore avant de rompre avec mon immobilité. J'appréhende toujours le pire, et il faut que je sois secouée par un sonore éternuement pour me soustraire à cette atmosphère d'expectative angoisée... Je me sens glacée et j'ai grand besoin de me réchauffer, indécise, je m'en retourne vers mon lit, je m'y étends, puis je m'enfouis dans mes draps...

J'ai grand'peine à recouvrer mon équilibre de naguère, tout d'abord je n'arrive pas à réchauffer

mes pieds glacés, et puis mon cerveau travaille, ces maudites histoires de fantômes que je croyais depuis longtemps oubliées se représentent perfidement à mon esprit... Pourtant, je n'entends plus rien. Le fantôme, si fantôme il y a, a quitté mon moulin, seule la chouette s'obstine encore. J'ai envie d'interpeller le maudit oiseau de nuit, de le faire enfuir... Mais tout cela décèlerait ma présence, et je n'éprouve aucunement le besoin d'apprendre au rôdeur voisin que je suis là à sa complète merci ! ...

Deux heures !... Trois heures !... Quatre heures !... Le temps passe, les minutes s'égrènent, mais je me sens toujours si effrayée que je ne puis fermer l'œil. A tout moment j'ai l'impression que le bruit va se renouveler... Mais le silence persi te...

Les premières lueurs de l'aube font lentement se dissiper les ténèbres. Combien je me félicite de ce retour de l'aurore aux doigts de rose ! Je n'attends même pas qu'il fasse jour, et je saute à bas de mon lit. Cette fin de la nuit m'a rendue beaucoup plus courageuse. Dans la demi-obscurité qui règne encore, je cherche, et je découvre bientôt une hachette, alors je pousse un soupir de soulagement. Je cherchais une arme, en voilà une !

Assurant solidement le manche de l'outil dans ma main droite après m'être habillée à la hâte, je sors dans la cour et je me dirige vers la porte du moulin... Ce n'est pas sans hésiter quelque peu, la peur d'une agression atténuée quelque peu mon courage, pourtant je m'enhardis, j'ouvre. La porte grince sur ses gonds... Une ombre furtive file entre mes jambes et me fait pousser un petit cri d'effroi... Mais je ris bien vite de ma frayeur... C'est un rat qui vient de déboucher là, effrayé par mon intrusion...

— Oui sait ? C'est peut-être cette bête qui me fit passer une nuit blanche !...

J'écarte pourtant une telle hypothèse... C'était bien un bruit de pas et non point un trottement que je surpris au cours de la nuit, quelqu'un marchait... Dominant la lassitude qui s'empare encore

de moi, je m'aventure dans le moulin, rien ne paraît changé autour des deux meules, les courroies se tendent toujours au-dessus de ma tête, me forçant à me baisser sérieusement...

L'escalier du grenier est là, un escalier qui ressemble plutôt à une grande échelle plate bordée d'une rampe. La main crispée sur ma hachette, je commence à gravir les premières marches, le bois crie sous mon poids et ravive mon angoisse... La trappe est là qui permet de déboucher dans le grenier, silencieuse, retenant mon souffle, prête à me défendre courageusement dans le cas toujours possible d'une agression, je m'aventure en avant...

Le grenier est vide et je n'aperçois pas âme qui vive. Par la lucarne qui laisse pénétrer les premières lueurs du jour, je constate que ce refuge demeure ce qu'il a toujours été pour nous quand nous venions aux précédentes vacances, un dépôt d'instruments de pêche, de pliants, de lignes et de filets... Un épervier tout troué pend à une grosse poutre, des boîtes en métal et de vieilles bignaches s'alignent sous le chanlat...

En vain mes regards se promènent tout autour cherchant ces fameuses chaînes dont le bruit m'affola tant !... Je ne remarque rien de semblable. Et le calme s'affirme si profond que j'en viens à me demander si le visiteur nocturne n'était point un fantôme...

Il serait vain de continuer mon inspection. Le moulin est désert ! Et plus je réfléchis, moins je devine les raisons qui auraient pu inciter un malfaiteur à s'introduire dans le grenier et à y évoluer pendant un certain temps... En proie aux seules conjectures, je vais me retirer, quand, soudain, mes yeux s'arrêtent à une lanterne accrochée à un clou...

C'est singulier, cette lanterne m'est inconnue. Elle ne nous appartenait pas, certainement !... Intriguée, je m'avance et je constate qu'une bougie à demi consumée se trouve encore à l'intérieur. Point n'est besoin d'être experte pour se rendre compte que la bougie a été allumée il y a peu de temps encore.

Sur le plancher, des gouttes de cire se dessinent...

— Ainsi donc, je n'ai pas rêvé!...

Le doute ne paraît plus permis... Quelqu'un est venu qui a allumé tout récemment cette bougie, et ce quelqu'un ne saurait être évidemment que le visiteur inquiétant et mystérieux dont j'ai si parfaitement entendu le bruit des pas!

Pendant quelques instants, je conserve la lanterne dans la main, je la tourne et je la retourne... Sur ses parois, je ne distingue aucune tache de rouille. On a dû l'apporter là depuis peu de temps, et l'humidité du moulin ne l'a pas encore entamée...

— Décidément, cela devient de plus en plus invraisemblable!

Lentement, je redescends après avoir remis la lanterne en place, les raisons de la présence du rôdeur à mon moulin plus que jamais m'échappent. Pourtant, je ne saurais m'attarder plus longtemps à éclaircir cette énigme. La vie doit reprendre, il me faut songer à m'organiser...

Mais, hélas, le charme est rompu. Je n'éprouve plus la même ardeur qui m'animait tout entière à mon arrivée au vieux moulin. L'atmosphère s'est alourdie. Elle semble maintenant imprégnée de crainte et de mystère. Le calme que je croyais trouver là se transforme en inquiétude. Et, pour la première fois, je regrette de m'être ainsi aventurée toute seule.

— Allons, vais-je trembler comme une femmelette!...

J'écarte de mon mieux les perspectives horribles qui n'ont cessé de m'obséder depuis quelques heures. Mon ami le soleil apparaît d'ailleurs de nouveau au-dessus des collines, ses rayons suffisent à transformer en un décor de rêve un paysage qui menaçait naguère de devenir plutôt sinistre.

*C'est un vieux château du Moyen-Age
Avec un fantôme à chaque étage...*

Je chante, j'en viens à rire de ma frayeur, toutefois j'éprouve toujours ce petit serrement de cœur,

cette obsession qui démontre que tout n'est pas fini encore et que le péril subsiste... Quel péril ? Je l'ignore, mais j'ai l'intuition que tout cela ne fait que commencer, que le danger ne tardera pas à se préciser !...

Un moment, j'ai l'idée que mieux vaudrait en terminer avec ce séjour solitaire... Au lieu de la joie que je me promettais d'éprouver, vais-je rencontrer des frayeurs et des déceptions de toutes sortes. Après tout il serait prudent d'en terminer tout de suite, Vichy n'est pas si loin. Pourquoi ne pas rejoindre là-bas mes parents ?

L'amour-propre, ce maudit amour-propre qui vous joue souvent de si vilains tours s'empare de nouveau de ma petite personne. D'autres perspectives se présentent à mon esprit. Vraiment, on rirait bien de moi si l'on savait les véritables raisons de cette volte-face imprévue. Je me rappelle avec quel scepticisme ironique certaines de mes bonnes amies ont accueilli mes projets de solitude... Avec quelle joie elles se gausseraient de ma réticence ! Non, mille fois non ! Je ne leur fournirai pas cette occasion de rire à mes dépens, imitant l'exemple de certain Maréchal de France établi sur la Tour de Malakoff, je murmure quelques mots demeurés depuis longtemps légendaires :

— Ma foi tant pis !... J'y suis, j'y reste !...

CHAPITRE V

UNE CAPTURE INATTENDUE

Ma résolution de rester et le souci que j'ai d'éviter à tout prix le ridicule d'un retour anticipé l'emportent rapidement sur les appréhensions. Le sort en

est jeté, je resterai là coûte que coûte ! Qu'importent les inconvénients de toutes sortes... D'ailleurs j'ai grand tort d'appréhender une agression, je n'ai pas de bijou sur moi, de plus la somme que j'ai apportée pour subvenir, le cas échéant, à mes besoins est plutôt modique !... Il n'y a certes pas de quoi éveiller là la cupidité d'un voleur ou d'un assassin !...

Le soleil brille, il fait bon, c'est un temps idéal pour le camping et, à plus forte raison, pour profiter de ce séjour dans ce pays farouche mais si pittoresque... Comme de coutume, animée d'un courage nouveau, je prends mon petit déjeuner composé de café et de biscottes. Je me sens toute ragailardie et ne cesse de chanter... De pêcheur, tout autour, pas le moindre... Je demeure toujours la reine incontestée de mon royaume, le jour a fait s'enfuir les vilains fantômes qui me hantaient !

Plus dispose, je m'aventure sur l'écluse. Les eaux sont assez basses, il n'a pas plu en effet depuis un certain temps : en sautant de rocher en rocher, on peut assez facilement traverser la Voueize à pied sec sur certaines parties de son cours. Plusieurs fois je m'arrête, reprise par la magie et par l'enchantement du décor qui s'étale à mes yeux ravis... Plus que jamais, les oiseaux, hôtes de ces parages, font entendre leurs gazouillis. Merles, pies, geais, piverts, se manifestent de bruyante façon et il n'est pas jusqu'au martin-pêcheur qui ne s'envole des roseaux pour disparaître après avoir exécuté une longue parabole derrière les noisetiers de la rive...

Dans l'eau claire, se dessinent les formes allongées des poissons. Comme ils sont nombreux !... Pour les mieux observer, je traverse un buisson d'orties, quand, tout à coup, il me semble apercevoir des rides à la surface de l'onde, à plusieurs reprises, un léger clapotis se fait entendre.

Intriguée je m'approche plus près encore de l'écluse, j'ai l'impression qu'un animal est là qui nage ou tente d'aborder... Est-ce la loutre dont j'ai déjà surpris la présence depuis mon arrivée au moulin ?

Est-ce un rat semblable à celui qui me partit entre les jambes tout à l'heure ?

Ce n'est ni l'un, ni l'autre de ces animaux... solidement attachée à la racine tordue d'un chêne, je remarque une ligne, c'est sur son fil que l'on tire ainsi désespérément...

J'étends la main, plus intéressée que jamais... Maintenant, plus de doute possible... Quelqu'un a récemment tendu une ligne... Et la bête qui se débat au fond de l'eau n'est autre qu'un brochet de dimensions respectables !

Tout d'abord, la pensée qu'une main mystérieuse ait installé la ligne à cet endroit ne me vient pas à l'esprit. Une seule chose importe, c'est qu'il ne faut pas laisser échapper cette magnifique capture. Au cours de ma visite dans le grenier, au petit jour, j'ai aperçu une épuisette placée dans un coin, je vais la chercher, elle me permettra de ramener le brochet.

Agile, je cours le long de l'écluse, j'enjambe les broussailles qui s'insinuent çà et là entre les interstices de ses pierres, je rejoins le moulin ; au risque de m'étaler dans ma précipitation, je grimpe jusqu'au grenier... Elle est loin, actuellement, la terreur du fantôme qui m'obséda la nuit pendant des heures !... En quelques instants, je vais à l'épuisette, je la prends, puis je reviens en courant à mon point de départ...

La ligne n'a point cédé, elle est solide, le brochet a beau se débattre, il est pris et bien pris !... Honni soit le rôdeur qui vint braconner sur mon sief !... Je vais m'adjuger sa capture !...

La bête se débat toujours, mais l'hameçon non plus, ne cède pas, agerouillée et penchée au-dessus de l'eau, je prends l'épuisette avec mille précautions, puis je recueille mon brochet... Evidemment, je n'ai pas l'adresse et l'habitude d'un pêcheur endurci, mais en dépit des sauts frénétiques du captif, je parviens à le prendre dans mon filet et à le ramener sur l'écluse...

Tout heureuse, je considère longuement l'animal, les rayons du soleil font étinceler ses écailles, il fait toujours des efforts désespérés pour réintégrer son domaine, mais je le tiens prisonnier, il ne s'échappera plus.

— Superbe pièce !... Il pèse au moins cinq livres !...

Je suis infiniment heureuse, absolument comme si c'était moi qui avais tendu la ligne... Mais le brochet continue la série de ses sauts frénétiques, il risque de déchirer le filet, décidément, il faut en venir aux grands moyens et mettre un terme à cette résistance... J'avise une grosse pierre qui se trouve à ma portée, et à trois reprises, je frappe la tête de mon prisonnier...

Le brochet a la vie dure, qu'importe, je réussis à l'assommer, une telle besogne me répugne, je l'avoue, et je pousse un soupir de satisfaction quand je le vois s'immobiliser tout à fait...

— Eh bien, ce matin, je crois que j'ai gagné mon déjeuner !...

Je prends le brochet par les ouïes et le soupèse triomphalement. Tout à l'heure, je vais le vider puis le faire cuire, et il constituera le plat de résistance de mon repas d'aujourd'hui et de demain !...

Combien je regrette ce matin-là de n'avoir personne auprès de moi pour me photographier avec ma capture !... On constaterait que je ne perds pas mon temps au Moulin de mes Rêves !... Mais qu'importe !... Songeons à allumer le feu pour préparer le déjeuner de midi !...

Ce matin encore, le fourneau se montre récalcitrant, mais comme il fait beau, je me contenterai de mon feu en plein air !... Cela me rappelle ma jeunesse, quand j'étais *girl-scout* et que nous allions camper en bande avec mes amies dans les bois de Ville-d'Avray et de Meudon !

Tout en poursuivant mes préparatifs, je pense à la ligne qui fut tendue sur l'écluse ; à ma satisfaction du début succède un certain malaise. La prise que

je viens de réussir ne peut en effet s'expliquer que par la certitude d'une présence étrangère...

Cette pensée m'obsède de plus en plus et vient raviver des appréhensions qu'avait atténuées l'allégresse de ma capture... La présence de la ligne indique que quelqu'un est venu braconner peu de temps auparavant sans doute... D'un moment à l'autre, cet individu peut reparaître...

Pourtant, je réfléchis. Après tout, peu m'importe, je suis ici chez moi, les écriteaux que j'ai installés font connaître aux étrangers que toute pêche demeure interdite... Dans ces conditions, si l'importun s'avisait de revenir rôder dans ces parages, je saurai lui faire comprendre qu'il n'a plus qu'à aller tendre ses lignes ailleurs !...

D'ailleurs, le calme persiste, me voici de plus en plus persuadée que rien ne viendra troubler ma solitude. Songeons donc uniquement à savourer cette magnifique pièce et à la préparer en conséquence !...

La cuisinière est certes assez embarrassée, par suite de l'état momentané du fourneau, on ne peut décemment point songer à préparer un court-bouillon. Il faudra faire griller le brochet ; cela nécessitera une grande patience et une attention de tous les instants. Par bonheur une pareille besogne ne me rebute pas... A l'ombre des grands arbres, devant mon feu, je fais le nécessaire, et quand le soleil se trouve au zénith, je suis prête... Mon brochet que j'ai embroché après l'avoir vidé soigneusement est grillé à point !...

Ma victime est étendue alors dans un plat, et je me dispose à la découper en tranches, quand j'entends, auprès de la haie, une voix rude qui me crie :

— Bon appétit, la petite demoiselle !...

Aussitôt je me redresse, fâcheusement surprise ; entre deux noisetiers, j'aperçois un visage d'homme. Et, tout de suite, je me sens étreinte par une crainte très vive... Cette physionomie qui se présente à moi, en effet, n'a rien de bien engageant, c'est celle d'un homme d'une cinquantaine d'années, au visage hâlé

recouvert d'une barbe grise vieille de plusieurs jours...

Je fais semblant de ne pas avoir entendu, n'éprouvant évidemment pas la moindre envie d'attirer chez moi le personnage...

— Allons, on n'est guère communicative !... On fait la fière !...

Loin de rebuter le personnage, mon silence l'incite à perévé rer, son accent se fait familier, presque gouailleur... Une seconde fois, je ne dis rien et tourne résolument le dos au gêneur...

— Décidément, je crois que je serai obligé de me présenter le premier !...

— C'est inutile... Je suis ici chez moi !...

Incapable de me retenir plus longtemps, je viens de lancer ces mots à l'importun, mais j'entends sa voix déclarer de l'autre côté de la haie :

— Barbignoché est chez lui partout où ça lui plaît. Il a d'ailleurs l'habitude de séjourner plus souvent ici que vous ne le faites vous-même, ma petite !...

Le ton est devenu plus désinvolte, cependant je ne vois plus l'homme, j'espère donc pendant quelques instants que l'incident en restera là, et que, rebuté par mon attitude distante, l'importun s'empressera de s'éloigner. Hélas, c'est là encore un fugitif espoir... Après quelques instants de silence, je surprends un craquement et un bruit de branches cassées. Barbignoché ne s'est éloigné que pour rejoindre un endroit où il lui sera possible de s'introduire dans l'ouche. Pour l'instant, il est en train d'escalader un échelier et je le vois surgir de la haie entre deux sureaux...

Mon inquiétant voisin a sauté lourdement, puis après avoir poussé une sourde exclamation, il se dirige vers moi d'un pas pesant. Je puis alors me rendre compte qu'il est vêtu d'un costume de chasse en velours, tout râpé et tout rapiécé, quant au chapeau qui le coiffe, il n'a plus de couleur, ses bords sont élimés et tachés...

Certes Barbignoché n'a rien d'attirant, on n'aimerait pas le rencontrer au coin d'un bois, à plus forte

raison dans un endroit désert où l'on s'est retirée toute seule !...

Pendant quelques instants, je regarde autour de moi, instinctivement, à la pensée d'un danger possible, je cherche une arme, mais la hachette est restée au moulin, et ce ne sont pas les deux canifs que j'ai auprès de moi qui me permettront de me défendre en cas d'attaque...

Malgré tout, je m'efforce de faire bonne contenance...

— Vous avez lu les écriteaux ? hasardai-je simplement...

— Lu les écriteaux ?... Alors, vous allez croire que parce que vous avez placé un peu partout ces petits carrés de bois, Barbignoché ne maraudera plus où il voudra ? Vous vous êtes trompée !... Personne ne pourra empêcher Barbignoché de mettre le pied où bon lui semble !...

L'énergumène s'est arrêté à trois pas de moi, les poings sur les hanches, son attitude peut inspirer les plus sévères appréhensions, sous les sourcils broussailleux, des lueurs inquiétantes éclairent ses prunelles...

— Ecoutez, fais-je enfin, la plaisanterie a suffisamment duré ! Je suis ici chez moi !...

— Chez vous, ma petite demoiselle ? C'est bien la première fois que je vous vois !... Vous pouvez aller dans toute la contrée, on vous dira qu'on connaît Barbignoché, qu'il est un enfant du pays !...

— Permettez, cela ne vous accorde point le droit...

— Le droit ?... Faudrait voir !...

La voix de mon interlocuteur devient de plus en plus menaçante, je m'efforce de mon mieux de conserver mon sang-froid, mais j'ai le cœur étreint par une inquiétude des plus vives. A n'en point douter l'énergumène est bien capable de commettre un mauvais coup, d'autant plus qu'il semble avoir bu tout récemment...

— Barbignoché a le droit d'aller partout où il veut, vous entendez bien !...

Cette fois, je fais celle qui n'entend pas, mais le maraudeur s'approche, puis s'installe juste en face de moi...

— Votre impudence dépasse la mesure !...

Je n'y peux plus tenir, j'éclate, étendant la main, je désigne au gêneur l'échalier qui lui a permis de sauter dans l'ouche :

— Allez-vous-en !... Cette plaisanterie a suffisamment duré !...

— Moi, partir?... Pas avant d'avoir goûté à mon brochet !... Si Mademoiselle fait la fière, elle ne se gêne pas pourtant pour s'approprier le bien du pauvre monde...

— Comment, ce brochet...

— Est le brochet de Barbignoché, ma petite Demoiselle !... Prenez-le comme vous voudrez, mais c'est moi-même qui ai tendu la ligne !... Il y a un moment je vous ai vue sur l'écluse... en train de tripoter dans l'eau... Il est donc naturel que je partage votre déjeuner...

Jamais je ne me suis sentie aussi embarrassée, l'attitude désinvolte et menaçante du braconnier me prouve qu'il est capable de tout, si je proteste, ils s'obstinera plus encore... Mieux vaut donc prendre mon mal en patience et le laisser faire, pourtant, pour la première fois depuis que je suis arrivée à mon moulin, je promène autour de moi un coup d'œil anxieux. Comme j'aimerais en ce moment que quelqu'un soit dans le voisinage...

Barbignoché a deviné les craintes qui m'obsèdent, car il reprend, plus ironique que jamais :

— Eh bien ? maintenant, on ne crâne plus !... C'est qu'on ne connaissait pas Barbignoché ! Et je suis bien sûr qu'on ne fera plus la méchante quand nous aurons parlé entre nous, en tête-à-tête !...

Le maraudeur empeste le vin, je suis de moins en moins rassurée, pourtant je sens bien que la moindre tentative de défense de ma part, ne fera qu'exaspérer ce dangereux voisin. Bien que mon irritation

soit grande à son sujet, j'essaie de me dominer. Et je hasarde d'une voix qui tremble un peu :

— C'est vous qui aviez tendu la ligne ?...

— Naturellement, que c'est moi !... Et elle n'est pas la seule, il y en a d'autres aux environs !... Je connais admirablement les endroits !... Et vous parliez de chasser Barbignoché !...

J'esquisse un geste évasif, mais mon voisin, encouragé sans doute par mon attitude plus réservée, poursuit :

— Le moulin, voyez-vous, c'est mon meilleur terrain de pêche ! Dans le grenier, je suis comme chez moi !... Je savais bien votre présence, pourtant, cela ne m'a pas empêché d'aller quérir mes engins la nuit, foi de Barbignoché, et je continuerai aussi longtemps que cela me conviendra !...

Ces paroles suffisent à dissiper le mystère qui m'avait tant intriguée au cours de la nuit... le fameux fantôme, c'est Barbignoché !... Quant au bruit de chaînes, il a dû être produit par les plombs de quelque filet ou de quelque épervier qu'il emportait avec lui... Mais cette explication ne saurait écarter le risque sérieux qui me menace. Etendant la main, mon voisin se taille un bon morceau de brochet qu'il prend à pleins doigts et qu'il porte goulument à sa bouche...

Pourtant Barbignoché doit prendre certaines précautions pour ne point s'étrangler avec les arêtes, et cela me permet de l'observer à la dérobée. Pour l'instant, il semble détourner de moi son attention et la porter sur la bouteille de vin à demi-couchée dans l'herbe...

— Vous permettez, la petite demoiselle ?

Je ne réponds pas, mais sans se gêner, mon commensal s'empare du récipient, le débouche, puis portant le goulot à ses lèvres, il boit avidement à la régálade... Pendant quelques instants, je vois sa pomme d'Adam se déplacer, énorme pendant qu'il pousse de petits gloussements de plaisir...

— Fameux, le pinard !...

La bouteille est déjà à demi vidée, mais ce détail ne m'offusque pas, je préférerais cent fois que le malotru s'adjuge le litre tout entier et qu'il s'empresse de déguerpir, mais il tient absolument à partager mon repas, une fois encore, il se sert de brochet et ses gestes sont si maladroits, ses mains m'apparaissent si sales, que je perds tout appétit...

— Mangez donc, ma petite demoiselle, déclare-t-il en m'invitant d'un geste large à puiser dans le plat... Faites comme chez vous !

— Je vous remercie, je n'ai plus faim !...

— Alors !... On fait la dégoutée ? On a un estomac d'oiseau !... Pourtant, vous n'êtes pas précisément pâlotte !... Et Barbignoché vous trouve gentille tout plein !...

Le braconnier grimace un sourire... Pour ma part, loin de me sentir rassurée par son attitude plus conciliante, je suis de moins en moins à mon aise. Mais j'ai beau regarder en direction du sentier, je ne remarque toujours personne...

Barbignoché surprend l'insistance que je mets à chercher là-bas, il se dresse, inquiet :

— Ah ça ! qu'avez-vous donc à vous démener comme un ver coupé...

— Je n'ai rien... J'attends mes amis...

— Ah ! Vous attendez des amis ?

Les regards du braconnier s'assombrissent, il esquisse le geste de se relever... Durant quelques secondes, j'espère qu'il va me fausser compagnie et que mon stratagème, en le rendant prudent, obtiendra un plein succès, mais à ma profonde déconvenue, il se ravise bien vite :

— A d'autres !... Vous êtes toute seule !... Il ne faudrait pas tout de même en faire accroire à Barbignoché !... C'est le gars le plus malin du pays !

Le malotru étend la main, me prend par le bras et me contraint à m'asseoir.

— Vous êtes une brute, ne puis-je me retenir de protester...

— De quoi ? Une brute?... Répétez un peu !... Cette fois, je ne puis plus me retenir.

— Oui, je n'ai pas peur de le répéter, vous êtes une brute, un malotru !...

Barbignoché pousse un grognement et lève la main... J'attends qu'il me frappe, et m'immobilise, haletante, mais il s'arrête, laissant échapper un gros rire...

— Ah !... Ah !... C'est trop drôle !...

Je ne suis pas du tout de cet avis et me demande comment je pourrai m'évader de cette situation particulièrement délicate, quand les regards du braconnier s'arrêtent de nouveau sur la bouteille de vin. Avidement il s'en saisit et se remet à boire à la régalade ; alors, je tiens à profiter de cette occasion... Esquissant un saut en arrière afin de me trouver hors de portée de mon inquiétant compagnon, je me redresse, puis son attention étant momentanément détournée, je me mets à courir éperdument en direction du sentier...

— Vilaine peste !...

Surpris, le maraudeur se redresse, mais il est beaucoup moins lesté, ses trop copieuses libations l'engourdissent et le rendent maladroit. Quand il se remet à son tour sur pied, j'ai pu déjà prendre une avance d'une trentaine de pas sur lui !...

L'échalier est là, tout proche, agile, mes forces décuplées par mon désir d'échapper à tout prix à la brute, je prends mon élan, j'escalade la haie. Me voilà maintenant dans le sentier, sans héiter, je me lance en direction du moulin, mais Barbignoché a les jambes plus longues que moi, après avoir sauté à son tour, il semble reprendre peu à peu son avance, je l'entends qui jure et m'adresse les pires menaces...

— Maudite péronnelle !... Nous verrons bien !...

J'espère atteindre à temps la cour du moulin, mais par une manœuvre savante, mon poursuivant me devance... Alors, courant à toute allure, je pousse droit devant moi, sur le sentier, dans la direction même où je me suis aventurée hier...

La poursuite se prolonge. Barbignoché n'a pas du tout l'air de se lasser. Il veut me rejoindre à tout prix... Pourtant, infiniment plus légère, j'espère pouvoir facilement lui échapper... Nous parcourons encore une centaine de mètres, quand, brusquement, mon pied bute contre une pierre... Incapable de maintenir mon équilibre, je m'étale de tout mon long !...

La douleur provoquée par le choc est si vive, que je reste quelques instants immobile, étourdie... J'entends pourtant le bruit des sabots de l'ivrogne qui se rapproche de plus en plus... En peu de temps, il sera sur moi... Alors, éperdue, sentant bien que tout est perdu, je me raidis, prête à résister désespérément, quand, soudain, à quelques pas en avant, une voix claire s'élève à l'adresse de mon poursuivant :

— Hôlà, l'individu !... Arrêtez !... Sinon gare !...

Surprise, je me soulève, cette voix ne m'est pas inconnue, et aussitôt, campé au milieu du sentier, j'aperçois un homme que je reconnais tout de suite. C'est mon pêcheur maladroit d'hier matin !

CHAPITRE VI

UN PROTECTEUR PROVIDENTIEL

Je n'ai pas le temps de réfléchir et de m'étonner plus longtemps, Barbignoché, loin de se laisser intimider par l'intervention de ce témoin inattendu poursuit son avance :

— Faudrait voir ! grommelle-t-il furibard... J'aime pas qu'on se mêle de mes affaires !...

Le nouveau venu ne semble pas le moins du monde impressionné par l'attitude de matamore de la brute :

— Passez votre chemin, je vous prie !... Et laissez en paix Mademoiselle !

Mon pêcheur se tient toujours en travers du sentier et paraît résolu à interdire tout passage à mon

poursuivant... Agenouillée, je suis entre les deux et commence à penser que ça va se gâter. Barbignoché grommelle en effet de sourdes menaces, il serre les poings, se replie sur lui-même comme s'il se disposait à bondir...

— Une dernière fois, fait encore mon inconnu, très sûr de soi, je vous ordonne de vous en retourner et de ne point importuner Mademoiselle !

Ces paroles prononcées d'un ton très calme n'arrêtent pas le braconnier bien au contraire. Il se sent plus fort et plus grand que cet importun qui vient contrecarrer ses projets, il ne pense faire qu'une bouchée de cet adversaire inattendu. Il ricane, puis murmure sourdement entre ses dents.

— C'est vous qui devrez décamper, mon petit Monsieur, sinon il va y avoir de la casse !...

Et Barbignoché s'élance en avant, bien certain d'avoir raison en quelques instants de l'importun... Mais avant même que son énorme poing ait pu atteindre mon pêcheur, le bras de ce dernier se détend avec une déconcertante rapidité, son poing raidi atteint le rustre à la hauteur de l'estomac ; arrêté en plein élan, Barbignoché chancelle, pousse un « han » de douleur, puis incapable de conserver son équilibre, s'effondre en arrière, et s'écroule sur le sentier raboteux, agitant éperdument les jambes et poussant des hurlements désespérés...

L'attaque de mon protecteur a été si rapide, que je n'en crois pas mes yeux, et pourtant, à demi-redressée, je puis constater que mon pêcheur est toujours à la même place, ramassé sur lui-même, les deux poings en avant, prêt à repousser toute nouvelle attaque de la part du braconnier...

Pendant quelques instants, Barbignoché demeure immobile, comme assommé. Le « direct » dont l'a gratifié son antagoniste a eu raison en un clin d'œil de sa fougue et de sa fureur combattive... Maintenant, il geint, son chapeau est allé rouler un peu plus loin dans un buisson d'orties, il a perdu un de ses sabots dans sa chute, le masque contracté à la

fois par la douleur et par l'exaspération, il cherche à se relever, mais est-ce l'effet de cette correction bien méritée ou du petit vin d'Anjou, il titube de nouveau, profère quelques paroles inintelligibles, puis retombe...

— Allons, ouste !... Débarrassez le terrain !...

Le braconnier ne s'en fait pas répéter l'ordre, une expression craintive se lit maintenant dans ses regards. Il se trouve en présence de plus fort que lui, et la vigoureuse riposte a fait s'évanouir à jamais tout espoir de victoire... Piteusement, il se relève...

— On se reverra ! grommelle-t-il, en grimaçant...

— Tout de suite, si vous voulez !...

Le pêcheur avance d'un pas, il tend le poing à Barbignoché, mais sans doute le malotru ne tient-il pas à renouveler l'expérience. Il rehausse son sabot en vitesse, ramasse son chapeau, puis sans même prendre le temps de le débarrasser de la poussière qui le recouvre, il déguerpit... D'un pas hésitant, il disparaît au détour du sentier, et je me retrouve seule en présence de mon sauveur, toujours aussi calme que par le passé.

— Monsieur, je suis confuse... Vous venez de me rendre un service dont je vous suis infiniment reconnaissante !...

J'achève de me relever, mais déjà mon courageux défenseur est auprès de moi et me tend une main secourable ; du revers de la main, il m'aide à nettoyer mes vêtements, tout blanchis à la suite de ma chute...

— C'est absurde !... J'ai buté contre cette pierre, je suis une maladroite !...

— Mon Dieu, Mademoiselle, vous êtes payée pour savoir que je suis encore plus maladroit que vous !... Notre double plongeon d'hier...

— Rassurez-vous, réponds-je en riant, cet accident n'eut point de conséquences graves !... Par contre votre courageuse intervention m'a libérée d'un terrible danger ! Serrée de près par cette brute, je me demande ce que je serais devenue !...

— Qui est cet homme ?

— Un rôdeur et un braconnier que les scrupules n'étouffent certainement pas, et, comme il apprécie particulièrement le bon vin, perd facilement la tête et devient méchant !...

Encore tout essoufflée par ma course éperdue, je raconte à mon défenseur providentiel l'aventure dont je viens d'être l'héroïne. Il m'écoute sans mot dire, semblant prendre un grand intérêt à ce que je lui raconte. Et lorsque j'ai terminé, il hoche lentement la tête :

— Savez-vous que c'est très imprudent, ce que vous faites là ! opine-t-il.

— Imprudent ?

— Mon Dieu, oui !... Il faut être intrépide pour s'installer là, dans ces gorges, au cœur de ce pays perdu !...

J'esquisse alors un geste rempli d'insouciance :

— Ce pays n'est pas si perdu que vous le dites. Vous y êtes bien, vous aussi !...

— Ce n'est pas la même chose ! Un homme peut se défendre, vous l'avez pu voir tout à l'heure ! Tandis qu'une femme toute seule s'expose à courir de terribles risques !...

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, j'adore le risque !...

Je me sens encore toute émue de l'aventure qui vient de m'arriver, mais c'est plus fort que moi, la leçon n'a pas servi... J'ai tout à fait l'impression qu'en abondant dans le sens de mon interlocuteur je consentirai une véritable capitulation... Si je l'approuve, adieu ma belle indépendance, mes projets de vacances se trouveront renversés comme un château de cartes. Et combien se gausseront de cette rapide volte-face...

— Le risque s'apparente parfois à l'imprudence !...

— Je suis chez moi dans ce moulin, il me semble donc que j'ai le droit d'y loger quand il me plaît !

— Certes, mais vous constatez les conséquences de votre décision !...

Le ton doctoral qu'emprunte mon défenseur

m'indispose... Je suis une enfant gâtée et jusqu'ici on s'est empressé chez moi à satisfaire mes moindres caprices... Au fond de moi-même, je me dis que cet interlocuteur providentiel a bien raison, et que j'ai poussé l'imprudence jusqu'à l'extrême, mais je refuse de me contredire :

— Vous ne voudriez tout de même pas, fais-je, que pour un froncement de sourcils de ce Barbignoché, je m'empresse de déménager et de quitter une maison qui m'appartient !... On rirait de moi dans tout le pays !...

— Je n'ai aucun conseil à vous donner et vous êtes libre de faire ce que vous voudrez, Mademoiselle, mais vous avez entendu comme moi les paroles de menace que cet énergumène a proférées en s'en allant... Il est de naturel vindicatif et voudra prendre sa revanche !... D'autre part, si la Providence a voulu que je me trouve à ce moment sur le sentier, rien ne dit que vous trouverez encore en temps opportun un autre défenseur... Ce Barbignoché connaît admirablement le pays et il le connaît bien mieux que vous. Il vous épiera et vous surveillera sans cesse, et je crains bien qu'il ne trouve à brève échéance l'occasion de se venger !...

— Qu'il vienne, je n'ai pas peur !... Je déposerai une plainte à la gendarmerie de Chambon !...

— Ce braconnier n'est point de ceux qui craignent les gendarmes ! Il a l'habitude de se soustraire aux lois...

Evidemment, tout cela est très juste, très logique, j'éprouve un petit serrement de cœur en pensant que je pourrais me retrouver en présence de cette brute qui me livra une chasse éperdue... Mais, que voulez-vous, je suis esclave du « qu'en dira-t-on »... On s'amuserait bien à Paris et à Vichy si l'on apprenait que Jacqueline Darfeuil a dû abandonner dans les quarante-huit heures le fameux Moulin de ses Rêves !... Et l'on ferait partout des gorges chaudes de ma déconfiture !

— Vous êtes bien aimable, fais-je donc, et je vous

sais gré de vos conseils de prudence, mais je me méfierai et Barbignoché ne me prendra plus au dépourvu...

— En attendant, vous me permettrez de vous reconduire jusqu'à votre moulin, ce sera plus sûr !...

Impossible de refuser cette offre si obligeante.

— Volontiers, fais-je... Mais je vous avertis, mon moulin n'est pas un palais !...

— C'est ce qui fait son charme ! Evidemment, dans un site pareil, je comprends que vous aimiez vivre, toutefois il faut avant tout se montrer extrêmement prudent !

Nous avançons maintenant côte à côte. Mon défenseur m'a bien offert son bras, mais je refuse en souriant ; je me sens plus forte, et je fais de mon mieux pour dissimuler le reste d'émotion qui m'étreint encore après la dure poursuite engagée peu de temps auparavant...

Pendant un moment, nous restons silencieux l'un et l'autre, nos regards fouillent les alentours. Evidemment la même crainte nous obsède, celle que Barbignoché se soit embusqué quelque part pour nous attaquer une fois encore, mais il est probable que le braconnier ne tient pas du tout à recevoir un *swing* de la part de mon chevalier servant. De lui nous ne trouvons pas la moindre trace. Il s'est enfui sans demander son reste !...

Quand nous atteignons la cour, je désigne les bâtiments vétustes de mon refuge :

— Vous voyez, cela n'a rien de bien princier !...

— C'est tout à fait pittoresque, et je conçois que vous aimiez vivre à cet endroit ! Pourtant, je vous l'avoue, au milieu d'une telle solitude, je n'aurais pas l'impression de me trouver complètement chez moi !...

Pendant quelques instants, je me sépare de mon compagnon et vais à la barrière de l'ouche. L'idée m'est venue en effet que Barbignoché pourrait être revenu à l'endroit même où je me disposais tout à l'heure à déguster le brochet... Mes ustensiles sont

restés éparpillés auprès du feu, mais je n'aperçois nulle part la silhouette de mon bonhomme...

— Il s'est bien volatilisé, et probablement sans espoir de retour !...

— ...Hum ! J'en doute !

Mon compagnon ne paraît décidément point partager mon assurance, il inspecte attentivement les alentours, et comme je me tourne vers lui, la main tendue, afin de montrer par ce geste que je désire prendre congé, il me déclare simplement :

— Je vous trouve bien téméraire en vérité, Mademoiselle Darfeuil !...

Je tressaille aussitôt... Depuis en effet que je me trouve en présence de mon protecteur, je suis bien certaine que je n'ai pas prononcé mon nom, aussi suis-je quelque peu interloquée en surprenant le furtif sourire qui s'allume dans ses regards...

— Comment ! vous me connaissez ?...

— Je vous ai vue plusieurs fois au Palais et au Quartier Latin...

— Comment, vous avez fait votre droit, vous êtes avocat ?...

Mon interlocuteur ne répond pas directement à ma question, bien au contraire, il m'interroge :

— Avez-vous lu les chroniques d'Alain Martial ?

— Alain Martial ? Mais certainement ! Qui ne connaît pas les articles pétillants d'esprit et de malice que publie chaque semaine l'hebdomadaire parisien *Zadig* !...

— Je suis très flatté de l'intérêt que vous voulez bien accorder à Alain Martial, Mademoiselle Darfeuil, d'autant plus que ce journaliste et moi-même ne faisons qu'une seule et même personne !

— Vous êtes Alain Martial !... En voilà une surprise ! J'étais à cent lieues de supposer que je pourrais être secourue par Alain Martial dans ce coin perdu du département de la Creuse... Et je suis surprise qu'il ait prêté la moindre attention à ma modeste petite personne... Surprise, et aussi un peu flattée, je le confesse...

— Mon Dieu, Mademoiselle, vous livrez un sévère assaut à ma modestie !

— Mais non, je dis absolument ce que je pense ! Je suis une lectrice assidue de *Zadig* et vous me voyez positivement ravie d'avoir fait votre connaissance !...

— Dans des circonstances plutôt agitées, n'est-ce pas !... Qu'auraient dit mes lecteurs, et surtout mes charmantes lectrices, si elles m'avaient vu en train de prendre un bain forcé en votre compagnie dans la Voueize !...

Un franc éclat de rire nous secoue l'un et l'autre à ce rappel de la fâcheuse aventure de la veille.

— Il est juste de dire que vous ne vous entendez pas aussi bien pour prendre le goujon que pour écrire un article !...

— Eh bien, Mademoiselle, je ne vous importunerai pas plus longtemps... Mais, je vous le répète, vous avez tort de persister dans vos projets de séjour surtout étant seule !...

— Rassurez-vous, je me tiendrai sur mes gardes, et je vous promets de me montrer prudente !...

— Fort bien, mais me permettez-vous de revenir demain vous rendre visite, je pourrai me rendre compte par moi-même, et si par hasard Barbignoché s'avisa !...

— Il n'osera pas, j'en suis bien sûre !...

— Allons, bonne nuit, et à demain !...

— A demain !...

Nous échangeons une rapide et cordiale poignée de mains, comme si nous étions des amis de toujours. Il a suffi que je sache que je me trouvais en présence, d'Alain Martial pour que l'opinion peu avantageuse que j'avais jusqu'ici de mon pêcheur maladroit subisse une complète évolution. Mais je me suis trop avancée tout à l'heure pour reculer. Je resterai à mon moulin coûte que coûte !

Immobile au milieu de la cour, je vois s'éloigner mon compagnon imprévu. Avant de disparaître au détour du sentier, il se retourne et m'adresse un signe amical de la main, je lui réponds, puis délibé-

rément je vais à la porte de mon domicile et j'entre...

Rien n'a bougé à l'intérieur et les choses sont restées ainsi que je les avais laissées, toutefois, est-ce à cause de l'incident qui vient de se dérouler, est-ce à cause de la rencontre que je viens de faire, je n'éprouve pas la même satisfaction que la veille... Le soleil luit pourtant comme naguère, le décor du Moulin de mes Rêves demeure toujours aussi enchanteur, mais je ne sais, une impression indéfinissable s'empare de tout mon être... Je n'ai plus ce même et ardent amour de la solitude, une impression de regret se mêle aux souvenirs de ma récente conversation. Au fond, ai-je bien eu raison de persévérer dans mes intentions de séjour ? De nouvelles tribulations ne m'attendent-elles point, et Barbignoché ne cherchera-t-il point à prendre sa revanche ?

— Bah !... Je suis stupide ! Vais-je maintenant connaître la peur ? La leçon sévère qu'a reçue le braconnier le fera certainement se tenir à distance. En attendant, allons à l'ouche et ramenons les ustensiles qui s'y trouvent.

Je sors donc, mais, auparavant, je prends cette fois la précaution de me munir de la hachette, seule arme que je possède... En empruntant la grange j'atteins le jardin, puis l'endroit même où j'ai fait la connaissance du peu intéressant Barbignoché... Les alentours sont déserts, en vain observé-je l'échalier par lequel le rôdeur s'est introduit dans mon domaine je n'aperçois pas la moindre silhouette, pas plus d'ailleurs que je ne surprends le moindre glissement suspect...

Pourtant, je marche avec plus de hâte et je ne parviens pas à dominer l'oppression qui me gêne, mes gestes sont fébriles pour récupérer les ustensiles et les restes du brochet.

Au premier coup d'œil, je me rends facilement compte que Barbignoché n'est pas revenu en cet endroit ; nantie de ma poêle, de mon plat, de mes assiettes, je m'en retourne, la hachette sous le bras... Je suis bien encombrée, et si le braconnier s'avisait

de m'attaquer à ce moment, je me sentirais bien en peine pour le repousser !... Par bonheur, rien ne vient troubler le calme des alentours, seuls les merles et les geais s'en donnent à cœur-joie. Un hérisson débouche à quelques pas de moi dans le jardin ; effarouché, il se met en boule...

J'ai laissé échapper un petit cri de surprise, pourtant je me remets bien vite de ma frayeur, et sans le moindre incident, je réintègre mon domicile. Je pousse un soupir satisfait quand tous mes *impedimenta* se trouvent enfin déposés sans la moindre casse sur la table...

Mais, cette fois, il faudra recourir au fourneau. Tant bien que mal, je le remplis de bois, puis je l'allume... Dieu soit loué, il tire cette fois, et ne laisse point échapper ces nuages de fumée épaisse qui rendent l'atmosphère intenable et irrespirable. Pour la première fois, je pourrai faire assez convenablement ma cuisine... Mes trois derniers œufs me suffiront pour dîner, avec eux, je me confectionnerai une omelette bien baveuse !...

Une heure plus tard, je mange à la clarté de ma bougie, la nuit est venue, mais j'ai pris la précaution de fermer solidement la porte. Barbignoché, si l'envie le prenait de nouveau de revenir faire le fantôme dans mon grenier, ne pourrait du moins pénétrer jusqu'à moi...

L'omelette est délicieuse et parfaitement cuite à point, pourquoi faut-il que l'inquiétude vienne constamment atténuer mon plaisir et que je sois contrainte de rester ainsi enfermée ? Au diable ce Barbignoché ! Devrai-je passer toutes mes vacances à prendre des précautions pour éviter de me retrouver en sa présence ?...

A dix heures, je suis au lit, je crois que je dormirai bien, cette nuit, si toutefois mon rôdeur veut bien m'en laisser le loisir. La tranquillité qui a suivi le départ d'Alain Martial est sur ce point d'heureux augure. Barbignoché se serait manifesté déjà si son désir de revanche s'était affirmé aussi tenace !

Pendant un assez long moment je suis en proie à l'anxiété, je tends l'oreille, appréhendant de surprendre de nouveaux bruits de pas, mais tout demeure calme, et seul le murmure régulier de la rivière continue de se faire entendre...

L'engourdissement me gagne, quelques vagues réminiscences persistent encore pendant que je me débats dans cette demi-inconscience qui prélude au sommeil... Je revois la lutte brève engagée entre le braconnier et mon défenseur de rencontre, puis il me semble entendre la voix sympathique d'Alain Martial, mais tout cela devient bien vague, bien confus, je n'ai plus la force de réfléchir, brusquement, j'oublie tout et je sombre dans la plus complète inconscience, enfin vaincue par le sommeil, la fatigue et la lassitude...

CHAPITRE VII

EN CANOTANT

La nuit s'est passée sans la moindre alerte... Quand je me réveille, il est plus de sept heures et déjà les rayons du soleil s'infiltrèrent à travers les volets. Hâtivement, je saute à bas de ma couche, puis je détends mes muscles engourdis... Pendant quelques instants, je bâille à me décrocher la mâchoire...

Enfin, je chausse mes mules et prends ma robe de chambre, toute heureuse que rien ne se soit passé... Ces quelques heures de sommeil m'ont d'ailleurs été très salutaires, cette petite oppression qui m'obsédait hier soir, a complètement disparu. Je me sens tout à fait ragaillardie... Barbignoché ? Je ne pense plus avoir rien à craindre de lui, la leçon doit lui avoir suffi puisqu'il n'a pas même osé revenir la nuit rôder dans le grenier de mon moulin !...

Peu à peu, je reprends contact avec la réalité, elle me paraît infiniment plus souriante que la veille...

Et puis je pense à Alain Martial, il va venir aujourd'hui, ce sera mon premier visiteur...

Pourtant, un scrupule me prend, si avide de mon indépendance que je sois, je songe au « qu'en dira-t-on »... Au fond, est-il bien correct qu'une jeune fille seule reçoive ainsi des visites d'un jeune homme, infiniment sympathique, il est vrai, mais le seul fait d'engager avec lui de telles relations de bon voisinage ne pourrait-il nuire à ma réputation ?

J'écarte bientôt mes appréhensions... A bien réfléchir, je ne dois pas me montrer ingrate envers Alain Martial ! Il m'a secourue à un moment critique, et s'est toujours montré d'une correction des plus absolues. Et puis, après tout, je n'ai de comptes à rendre à personne !

Il est loin, ce matin, mon amour de la solitude ! Mais Robinson a bien trouvé un Vendredi dans son île ! Et puis, de nouvelles perspectives se présentent à mon esprit, Alain Martial, c'est un peu de l'air de Paris qui va pénétrer dans mon refuge... On a beau dire, une Parisienne est toujours heureuse de trouver une occasion de parler de sa ville, si profond que soit son amour de la campagne et son désir de s'isoler...

Tout en faisant ma toilette, je me rappelle certains articles de *Zadig*, j'ai souvent apprécié le style d'Alain Martial, ses vives critiques, toujours acerbes, mais si spirituelles ! Et je me dis que décidément la Providence agit de façon bien déconcertante !... Pouvais-je jamais croire que je ferais connaissance de ce fin critique, surtout dans de pareilles circonstances !...

Maintenant, certains propos de mon protecteur imprévu me reviennent à la mémoire... Je me sens étonnée et un peu flattée à la fois qu'il me connaisse déjà et qu'il m'ait remarquée... Sotte que j'étais de ne point lui accorder attention ! Pourtant j'ai beau chercher à me rappeler, je ne découvre aucune circonstance, je ne me souviens de rien... J'évoque la silhouette et le visage de mon compagnon

d'hier... L'ai-je déjà rencontré ? Peut-être !... On croise tant de gens à Paris !

Dans tous les cas peu importe !... Dans quelques heures, il viendra me rendre visite. Mais pourquoi se perdre en considérations folles, les minutes s'écoulent... Paresseuse que je suis !... Il est déjà sept heures trois quarts !... Et moi qui voulais me lever avec le soleil ! Pour la deuxième fois me voici prise en faute !...

— Si j'allais inspecter l'embarcation ?

Nous avons une barque en effet, elle se trouve enfermée dans le hangar voisin de l'écurie. Avec elle que de parties n'avons-nous pas faites en famille au cours des vacances précédentes... Mais voilà ! serai-je assez forte pour l'amener toute seule jusqu'à la berge et pour procéder à la mise à l'eau. D'ordinaire c'était papa qui se chargeait de ce soin ! Et puis, Barbignoché ne s'est-il pas servi déjà de l'esquif ?...

Ces craintes subites sont par bonheur sans objet... L'embarcation se trouve toujours à la place où nous l'avons laissée, ses avirons sont posés tout auprès. Alors courageusement, je me mets à l'ouvrage, je m'arcboute résolument, puis j'attire à moi par la porte grande ouverte le canot...

Dieu que c'est lourd et encombrant une barque, pourtant, les dents serrées je persévère... Pied à pied, je progresse et j'ai franchi déjà la moitié du chemin qui conduit à la berge, quand j'entends une voix sympathique qui me crie :

— Attendez !... Pas si vite !... Je vais vous donner un coup de main !...

Alain Martial est là... J'étais si absorbée à ma besogne, que je ne l'avais pas vu arriver... Maintenant il s'empresse auprès de moi, et tandis, que du revers de la main, j'essuie mon visage tout trempé de sueur, je constate que mon pêcheur maladroit est mis avec plus de recherche encore que la veille. Il porte un élégant costume de sport...

— Mon Dieu, je ne vous attendais pas si tôt,

ne puis-je m'empêcher de déclarer, toute honteuse d'être surprise dans une tenue « de travail »...

Pour amener la barque j'ai emprunté la salopette de papa que j'avais pris la précaution d'enfourer dans une de mes valises, mais mon visiteur ne semble pas offusqué, bien au contraire, il rit franchement. Et quand il s'avance vers moi pour me serrer la main, je constate qu'il est parfumé au lilas...

— Excusez-moi d'être venu si tôt, Mademoiselle Darfeuil, déclare-t-il, mais je n'ai pu m'empêcher de savoir si cet énergumène ne vous avait point inquiétée depuis hier soir...

Je rassure rapidement mon interlocuteur, Barbinoche est resté bien sagement à l'écart et n'est même point venu faire le fantôme dans mon grenier. C'est là une preuve formelle que la leçon a porté...

— Tant mieux, convient mon visiteur, je vous avoue que je n'ai pas beaucoup dormi, cette nuit... Je songeais aux dangers qui pouvaient fondre sur vous !...

— Eh bien, moi, j'ai dormi à poings fermés et je ne me suis souciée de rien du tout !...

Je souris, triomphante, mais je m'arrête bientôt et pousse une exclamation. Alain Martial emporte en effet un sac de dimensions assez considérables. et je vois émerger deux goulots de bouteille de chaque côté...

— Au risque de paraître importun, Mademoiselle Darfeuil, explique alors mon visiteur, je me suis invité sans façon à déjeuner...

Puis déposant à mes pieds son fardeau, il s'empresse d'ajouter :

— Mais j'apporte le repas !... C'est une condition *sine qua non* !

Je m'immobilise; sérieusement embarrassée; certes, je n'avais pas pensé à cela... Alain Martial poursuit :

— J'espère que le menu sera suffisant... Cela fera un repas froid, mais vous évitera de faire la cuisine !...

Mes prunelles s'allument de convoitise... Tour

à tour mon visiteur me montre le contenu de son sac.
— Un pâté de lièvre !... Un jambonneau !... Une douzaine d'œufs !... Un délectable Saint Nectaire !... Des tartes aux fraises... Et pour compléter, un pot de crème fraîche !... Avec cela une bouteille de Graves et une de Bordeaux !

— Mais ce sera un véritable repas de Sardanapale !
J'applaudis, émerveillée, mais Alain Martial de reprendre aussitôt :

— Et maintenant, au travail !...

Il pose sa veste, puis, deux minutes plus tard, nous voilà fort occupés ensemble à tirer l'embarcation vers la rivière.

Attention ! me confie mon compagnon profitant d'une courte pause, il faut éviter de recommencer le double plongeon d'avant-hier !...

Certes, nous devons nous montrer prudents, aussi choisissons-nous soigneusement l'endroit où la rive est plus plate ; au bout de dix minutes d'efforts presque ininterrompus, nous parvenons à mettre à l'eau le canot. Cela se fait tout tranquillement, et nous poussons une double exclamation de triomphe quand nous sentons enfin flotter la lourde embarcation... Hâtivement Alain Martial attache l'extrémité autour du tronc d'un chêne...

— Ouf ! Cette fois, ça y est !....

Nous pouvons souffler un peu maintenant, assis côte à côte, à l'ombre, au bord de l'eau, nous regardons sans mot dire le décor qui s'étale devant nous... Et l'un et l'autre, nous nous sentons pris par sa beauté grandiose, si bien que mon compagnon ne peut retenir son admiration :

— Quel joli coin...

— Vous comprenez maintenant pourquoi je l'aime tant, mon vieux moulin !

— Oui, je comprends, mais il manque un peu de confortable !...

— On s'y fait rapidement !... C'est là une simple question d'habitude !

La Voueize miroite à nos pieds, des bandes de

poissons passent entre les nénuphars. Un merle vient siffler sur un chêne voisin...

— Tu peux te moquer, mon vieux merle !... La solitaire du vieux moulin a rompu cette fois avec sa solitude !...

J'avoue que j'apprécie ce voisinage. Alain Martial n'a plus cet air emprunté d'avant-hier, quand je grimpais à l'arbre pour libérer son hameçon accroché dans les branches... Pendant un long moment, il parle tandis que je reste silencieuse, paisiblement étendue sur l'herbe qui sent si bon...

Et j'éprouve un grand plaisir à entendre le critique si lettré évoquer complaisamment certains épisodes de la vie parisienne. Il esquisse certains portraits avec une incisive précision. Qualités et travers sont brossés de main de maître, et comme je connais nombre des gens en question, je ne puis me retenir parfois de sourire...

— Vous êtes cruel, opinai-je enfin...

— Cruel mais juste !... Si vous saviez combien j'ai de joie à fustiger ces petits travers de notre société prétendue civilisée !... A son contact, on éprouve souvent des déceptions...

Tel est parfaitement mon avis !... Mon interlocuteur ne vient-il pas d'ailleurs de toucher là une des raisons qui m'ont tant fait apprécier la solitude et qui ont contribué pour une large part à me faire fuir la capitale ! Mais trêve de considérations philosophiques !... Si nous déjeunions maintenant ? J'avoue que la seule vue de toutes ces excellentes victuailles m'a sérieusement aiguisé l'appétit...

— A votre service !...

Alain Martial se lève et s'empresse d'aller chercher le panier laissé un peu plus loin. Cinq minutes plus tard, nous commençons notre dinette au bord de l'eau. Mon visiteur a toujours le mot pour rire, et bien des fois, je m'esclaffe à ses raisonnements amusants...

Le pâté de lièvre est tout simplement délectable, sur un foyer hâtivement allumé au pied d'un chêne,

nous confectionnons ensemble une omelette avec les œufs, puis chaque nouveau plat est apprécié avec faveur... Gâteaux, fruits et surtout crème fraîche déclenchent des exclamations satisfaites. Les vins obtiennent chacun leur succès. Quand le café est à son tour dégusté et estimé excellent par mon voisin, je hasarde :

— Et maintenant, que diriez-vous d'une petite promenade en barque sur la Voueize !...

— J'allais moi-même vous la proposer, car j'imaginais que vous n'avez pas pour rien mis à l'eau cette embarcation tout à l'heure !...

Et c'est en riant comme deux gosses que nous nous installons l'un après l'autre dans l'esquif... Alain Martial s'est empressé de prendre les avirons, c'est lui qui conduira au fil de l'eau, paresseuse, je n'aurai qu'à m'installer à l'extrémité du canot...

— L'embarquement pour Cythère !... fait en souriant mon compagnon...

Et, après avoir rapidement écarté la barque de la berge, il se met à souquer vigoureusement...

— Peste !... Vous savez mieux ramer que pêcher à la ligne !...

— Mon Dieu oui, j'en conviens !...

Le canot file rapidement sur la rivière. L'étendue d'eau qui se prolonge sur une distance de plus de quatre cents mètres, permet de nombreuses évolutions... Toute heureuse, baignée de soleil et d'air pur, je laisse nonchalamment pendre mes deux mains dans l'eau...

Dans le ciel bleu, aucun nuage, des moustiques voltigent par bandes...

— Signe de beau temps, hasarde mon compagnon, qui, lui aussi, a vu les insectes...

— Et c'est tant mieux !...

— Certes, car le pays doit être plutôt triste les jours de pluie !...

Les avirons frappent à intervalles réguliers la surface de l'eau. J'adore entendre le flot clapoter contre mon refuge qui tangue légèrement. Mes yeux

mi-clos observent le décor charmant de mon moulin qui se fait de plus en plus petit à mesure que nous nous éloignons sur la rivière en remontant lentement le courant...

Pourtant, mes regards s'écartent bientôt du paysage pour se porter sur le visage de mon compagnon... Des gouttes de sueur perlent à ses tempes, les mâchoires serrées, il continue de ramer avec vigueur... Tout en faisant semblant de somnoler, je l'observe... Il est très bien ! l'ovale de son visage est régulier, l'éclat de ses yeux trahit l'intelligence pétillante, ses mains soignées et sans bague, sont légèrement halées par le soleil.

Mes paupières se referment presque complètement, la tête penchée en arrière je m'immobilise... Les regards de mon compagnon viennent à leur tour de se poser sur moi... Alain Martial croit certainement que je sommeille, car, tout en continuant de souquer régulièrement, il me considère avec attention...

Est-ce une illusion ? Il me semble qu'une étincelle fait pétiller les prunelles de mon compagnon ; sur son masque s'ébauche une expression d'admiration... Et je me sens profondément troublée... Une telle attitude trahit beaucoup plus que de l'amitié, que de la sympathie ; nerveusement, mes deux mains se crispent aux rebords de la barque...

— Qu'avez-vous donc ? Vous êtes souffrante ?...

Le sang afflue à mes pommettes à cette question inopinée de mon voisin, et je m'empresse de répondre :

— Mais non, je n'ai rien, je vous assure !...

— Il m'avait semblé...

— Je vous remercie, je me sens tout à fait dans mon assiette au contraire... Cette promenade est délicieuse !...

— Au fond je crois que vous m'en voulez un peu de rompre ainsi votre solitude !

— Moi ? vous en vouloir ? Vous voulez plaisanter, après le service que vous m'avez rendu hier !...

— Pardon !... Vous m'aviez devancé et je n'ai fait que vous rendre la monnaie de votre pièce !... Qu'aurai-je fait avant-hier si vous ne m'aviez porté secours !... Je sais ramer, mais non pas nager, et c'est une lacune que je songerai à combler à l'avenir !...

Pendant quelques instants, Alain Martial se tait, ses regards me considèrent plus attentivement que jamais. Je me tiens à quatre pour conserver mon sang-froid et ne rien laisser transparaître de mon émotion. Et voilà que, brusquement, il insinue :

— Gageons que, tout à l'heure, vous pensiez encore à Barbignoché ?

— A Barbignoché !...

— Ne vous défendez pas ! Et d'ailleurs je conçois parfaitement vos appréhensions !... Si encore vous étiez mariée...

— Je ne le suis pas encore, Dieu m'en préserve !...

— Ah ça !... Auriez-vous décidé de prononcer des vœux ou d'entrer au couvent ?

— Je n'ai jamais rien imaginé de pareil !

— A la bonne heure ! C'est très joli l'indépendance, mais il est certaines circonstances dans la vie où la femme ne doit pas demeurer seule... Ainsi, dans le cas qui vous préoccupe...

— Vous n'allez pas insinuer, j'imagine, que je dois me marier, afin de me soustraire à la vengeance de cet ignoble braconnier !...

— Pas exactement, mais imaginez-vous un peu ce que peut penser ce bandit. Il se dit que vous êtes seule, sans personne pour vous protéger. Et il espère avoir plus facilement raison de vous...

Je sens un désagréable frisson me parcourir l'épiderme... Et pendant quelques instants j'évoque l'inquiétante silhouette du braconnier, mais je me redresse bien vite, affecte de sourire puis, haussant les épaules :

— Monsieur Martial, Barbignoché ne me fait pas peur, je vous le répète !

Pour toute réponse mon voisin m'adresse un

sourire narquois. Je vois bien qu'il ne me croit pas et qu'il a su deviner le fond de ma pensée. D'ailleurs il reprend bien vite la conversation :

— Et pourquoi seriez-vous si opposée à la seule idée du mariage ?

J'hésite encore avant de répondre. Cette promenade sur l'eau est délicieuse, certes, mais la tournure qu'emprunte la conversation commence à m'embarrasser sérieusement...

— J'ai bien le temps de m'enchaîner... J'ai vingt ans, j'apprécie particulièrement mon indépendance... Je suis heureuse, pourquoi changer...

— Mais vous n'avez jamais songé à fonder un foyer... Autour de vous, vos amies ne se sont-elles pas mariées ?

— Certaines l'ont fait, pour leur malheur, hélas...

— Pas toutes, j'imagine ?

— Pas toutes, bien sûr !...

— Je suppose en effet que d'autres ont su devenir d'excellentes mère de famille et qu'elles ont rencontré dans le mariage des joies que vous ignorez, joies qui compensent amplement la perte de l'indépendance !...

Les regards d'Alain Martial s'attachent sur moi avec une telle insistance pendant qu'il prononce ces mots, que je ne puis me tenir de lui dire :

— En vérité, notre conversation prend une étrange tournure !... Je vous savais critique, et non point moralisateur !...

— C'est à peu près la même chose, on ne critique que pour faire la morale et pour mieux corriger les excès et les mœurs !...

— Fort bien !... Alors vous croyez que j'ai besoin de corriger !...

Je pince les lèvres, offusquée, mais mon compagnon ne se fâche pas pour cela, il s'exclame :

— Je croyais que vous étiez moins susceptible... Je parlais de mariage tout à fait par hasard !...

— Eh bien, Monsieur le beau parleur, vous qui montrez tant de verve, vous êtes assez mal placé

pour prêcher l'exemple !... Vous n'êtes pas marié que je sache !...

— Pas encore !... Et pourtant, je ne suis pas comme vous, ce n'est pas l'envie de me marier qui me manque !...

— Vous aimez quelqu'un ?

Alain Martial hésite avant de me répondre, ses yeux se posent sur moi de façon plutôt singulière, puis il murmure :

— Je vais me montrer franc avec vous, oui j'aime quelqu'un, mais hélas pour se marier, il faudrait être deux !...

— Alors, celle que vous aimez ne vous paie pas de retour ?...

— La demoiselle en question a votre caractère, elle estime que mieux vaut demeurer indépendante !...

— Elle a tort !... Il me semble que je n'aurais pas honte, bien au contraire, de devenir l'épouse d'un Alain Martial !...

— Il faut croire qu'elle ne partage pas tout à fait votre avis sur ce sujet !...

Mais l'embarcation menace à ce moment d'aller donner contre les rochers qui émergent au milieu de la Voueize...

— Attention ! fais-je aussitôt effarouchée... Nous allons chavirer !...

Mon compagnon s'est brusquement ressaisi, d'un vigoureux coup d'aviron, il fait virer de bord l'embarcation. Il était temps, deux mètres encore et nous allions donner en plein sur l'obstacle...

— Vous voyez, fait-il, les dents serrées, une fois le danger passé. Il est parfois périlleux de parler mariage !...

Je vais répondre, quand, soudain, un cri m'échappe...

— Qu'avez-vous donc encore ? interroge Alain Martial...

— Voyez, là-bas, derrière ce chêne !...

Alain Martial s'empresse de se redresser et de regarder dans la direction que je désigne du doigt...

Aussitôt ses sourcils se froncent, son masque se crispe :

— Barbignoché ! s'exclame-t-il, renfrogné...

Il n'y a pas d'erreur possible, c'est bien là mon braconnier d'hier ! Tout d'abord, il cherche à se dissimuler pendant quelques secondes derrière le tronc noueux, puis voyant que cette précaution est inutile, il fait volte-face et prend ses jambes à son cou. En peu de temps il disparaît derrière la haie qui borde le sentier tout proche.

CHAPITRE VIII

SOLITUDE

La présence du rôdeur jette un froid, je me sens aussitôt remplie d'inquiétude, pourtant, appréhendant une objection de mon compagnon, j'affecte la plus parfaite assurance :

— Vous voyez ! il a déguerpi comme un lapin !...

— Pendant que je suis là, auprès de vous, il ne viendra certainement pas s'y frotter, mais attention quand vous vous retrouverez toute seule !...

— Il ne s'est pas manifesté la nuit dernière !

— Sans doute, mais sa seule présence tout près de nous vous prouve qu'il n'a rien abandonné de ses idées de revanche !...

— Il n'oserait pas !...

— Il ne faudrait pas le mettre au défi !...

— Dans ces conditions, vous croyez qu'il me faudrait constamment un garde du corps au moulin ?...

— Pas précisément !... Les convenances m'interdiraient ainsi qu'à un autre de m'installer dans la demeure de votre choix, toutefois vous feriez infiniment mieux de venir à Chambon, vous loueriez une chambre à l'hôtel. Ce qui ne vous empêcherait pas évidemment de revenir là quand vous le désireriez c'est-à-dire tous les jours !...

— M'installer à Chambon ? Jamais de la vie !...

Cette seule perspective me fait sursauter... Non, mille fois non ! Je suis venue ici pour vivre solitaire, pour me débrouiller dans cette vieille demeure, je ne choisirai pas un autre gîte, ce qui équivaldrait pour moi à un véritable aveu d'impuissance !...

— C'est dommage !... Il me semble que vous courriez moins de risques !...

— Une fois pour toutes, Monsieur Martial, ma décision est prise et bien prise !... Un Barbignoché ne fera pas changer d'avis Jacqueline Darfeuil.

La discussion en reste là, sans doute parce que mon compagnon a compris à mon expression résolue que je ne reculerai plus d'un pas. Et les deux heures qu'il passe encore avec moi ne sont plus ensoleillées comme celle de la matinée... Il existe une gêne entre nous... La franchise d'Alain Martial m'a heurtée... Peut-être fais-je un rapprochement entre moi et celle à qui mon compagnon fit allusion tout à l'heure...

Il est six heures du soir quand mon compagnon prend congé de moi :

— Au revoir, déclare-t-il en me tendant sa main franche...

Je réponds aussitôt à son geste, alors il me dit en hochant lentement la tête :

— Puissiez-vous ne pas avoir à regretter d'avoir persisté dans votre imprudente décision !...

— Allons, bon !... Vous y revenez encore !... Quel rabâcheur vous faites !...

— Accusez-moi s'il vous plaît de sombrer dans le gâtisme, mais je n'en démords point !... En vous obtenant seule ici, vous courez bien des risques !

Je m'efforce de sourire bien que je ne me sente pas positivement rassurée.

— La crainte des gendarmes est le commencement de la sagesse ! Nous sommes en France, pays de liberté...

— De trop grande liberté peut-être, car on pour-

rait avoir la main plus dure pour certains malfaiteurs !...

— Rassurez-vous, je suis sûre que je dormirai aussi bien que la nuit dernière !... Et je n'ai pas besoin de garde-du-corps !... Ce qui n'empêche point évidemment que vous serez toujours le bienvenu quand vous reviendrez au Moulin de mes Rêves !...

— Vous me permettrez donc de revenir ?

— Naturellement, mais à une seule condition !...

— Laquelle ?

— Celle que vous ne penserez plus à me faire la morale, ni à parler de mariage !... Vous avez tant d'autres sujets à aborder !...

— Eh bien, c'est entendu !... J'accepte vos conditions !... Au revoir !...

— A demain !...

Je veux me reprendre, mais tant pis, les mots sont partis. Alors Alain Martial sourit légèrement, puis répète :

— A demain !... Et il est bien entendu que je me chargerai encore du déjeuner !...

Je veux protester, mais déjà mon compagnon s'éloigne en courant sur le sentier... A deux reprises, je l'appelle, il ne se retourne même pas et se contente d'agiter ironiquement la main au-dessus de sa tête. Encore quelques secondes, et il disparaît à mes yeux, dissimulé par la haie trop haute...

Alors je reviens lentement. Depuis que je me trouve toute seule, une impression de mélancolie m'opprime... Si je faisais la courageuse tout à l'heure, c'était évidemment par pure bravade... Maintenant que je me retrouve ici, toute seule, le souvenir de Barbignoché se représente avec insistance à mon esprit...

— Après tout, fais-je, j'aurais peut-être mieux fait...

Un regret me saisit, je serais certainement plus en sûreté à Chambon. Le silence qui, tout à l'heure encore me séduisait, m'effraie, le moindre bruit me fait tressaillir, et, bientôt, incapable de me dominer

plus longtemps, je m'empresse de revenir vers la maison... Une sourde angoisse accapare tout mon être...

— J'avais bien besoin d'engager des relations avec ce Monsieur !...

Je m'en prends à Alain Martial... C'est vrai, j'étais si tranquille auparavant, sans le moindre souci... Maintenant, tout ce qu'il m'a dit tourbillonne dans ma cervelle... Ma tranquille sérénité a fait place aux appréhensions les plus âpres... Hier encore, j'aimais la solitude, maintenant, j'en suis venue à la détester !...

Et c'est étroitement barricadée que je passe les dernières heures de la soirée !... La crainte de Barbi-gnoche qui pourrait tenter un retour offensif m'obsède, je me rappelle le braconnier surpris au moment même où nous nous promenions en barque, faisant demi-tour et s'empressant de déguerpir dès qu'il se vit aperçu... L'insistance que met le malandrin à s'attarder dans le voisinage du vieux moulin autorise évidemment les pires suppositions... Cette attitude prouve en effet qu'il n'a point abandonné ses projets de revanche. Et peut-être attend-il la nuit pour les mener à réalisation...

En vain tenté-je de me répéter les mêmes propos que j'ai opposé à mon compagnon quand il me faisait part de ses inquiétudes... Ils se représentent à moi dans toute leur vanité... Trois fois je pense que mieux vaudrait peut-être aller à Chambon... Mais en pensant à l'accueil que me réservera Alain Martial quand j'arriverai à l'hôtel, je m'arrête dans mon élan !... A aucun prix je ne saurais jouer les petites filles repentantes !...

D'ailleurs, la nuit se passera sans doute aussi paisiblement que la précédente... Pourquoi se mettre ainsi martel en tête !... Demain, je rirai sous cape, quand j'annoncerai à mon visiteur que je suis saine et sauve et que j'ai dormi aussi confortablement que la veille !...

C'est bien entendu, certes, mais il faut la passer,

cette nuit, et j'avoue que j'éprouve encore un petit serrement de cœur... grand Dieu, aurais-je peur ? Eh bien oui !, il faut l'avouer puisque je me retrouve toute seule, j'ai peur. Je me sens en proie à une peur irraisonnée qui s'agrippe et qui se cramponne désespérément à moi en dépit de tous les arguments raisonnables que je cherche pour la faire se dissiper!...

Mon dîner est vite expédié, ce soir-là, je n'ai guère faim, non point que le déjeuner ait été trop copieux, mais les préoccupations m'empêchent d'apprécier ma cuisine, d'ailleurs les restes de notre repas du matin me suffisent ; inutile d'allumer le fourneau, il me faudrait sortir et aller chercher du bois... Prudence est mère de sûreté!...

Mais, bientôt, pendant que je m'organise, une exclamation m'échappe :

— Allons bon, le seau d'eau est vide!...

Je n'ai plus d'eau en effet ! A la rigueur, je m'en passerais au repas, bien qu'il ne me reste plus qu'une bouteille de vin d'Anjou, mais, demain matin, l'eau me sera indispensable pour ma toilette!...

Tant pis, il faut me résigner... Le puits est à vingt mètres de là au bord du sentier... Je prends le seau, j'ouvre la porte, puis je hasarde un coup d'œil investigateur autour de moi...

Le soir commence à tomber sérieusement, dans quelques minutes il fera nuit, raison de plus pour me hâter!... Nantie de mon récipient, je m'aventure donc à travers la cour, puis je file presque en courant vers le point d'eau... En moins de trois minutes, me voilà auprès du puits, je me penche sur la margelle et je vais attacher solidement le seau à la chaîne avant de le laisser aller jusqu'à la nappe d'eau, quand, tout à coup, une grosse voix se fait entendre derrière moi :

— Eh bien, la petite demoiselle ! on se retrouve!...

Interdite, je me retourne... J'ai tout de suite reconnu la voix, et j'aperçois Barbignoché, qui, menaçant et gouailleur, se tient à trois pas et me considère avec une joie méchante...

Ma surprise est si grande, que j'abandonne le seau, il s'effondre avec fracas au fond du puits :

— Ben quoi !... Ça ne vous fait pas plaisir de revoir Barbignoché !...

Sarcastique, le braconnier ajoute :

— C'est que nous avons un petit compte à régler tous les deux !...

Le malandrin donne libre cours à sa joie méchante il sait qu'il me tient à son entière merci, et que cette fois, je ne trouverai pas de défenseur. Sa silhouette se profile auprès de moi, menaçante dans le soir tombant...

Que n'ai-je entendu les conseils de sagesse d'Alain Martial, mais, hélas, il est trop tard maintenant pour récriminer sur le passé ! Je dois payer mon imprudence...

— On n'est plus si fière maintenant, la petite demoiselle, ricane le rustre. Dame ! Il n'y a pas de quoi ! Barbignoché est un bon bougre, mais il n'aime pas qu'on se moque de lui !

Barbignoché est un bavard, et c'est là ma seule sauvegarde ! Tandis qu'il se réjouit ainsi de mon émoi, je me remets quelque peu de ma surprise du début. D'un furtif coup d'œil je constate que le braconnier ne me barre pas complètement le chemin du retour vers le moulin... Alors je paie d'audace, j'essaie de gagner du temps :

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal, dis-je d'un ton pleurnichard.

— Ne me faites pas de mal ! répète Barbignoché en grimaçant et en contrefaisant ma voix...

Cette simple mimique me donne tout le temps d'agir, sans même laisser au braconnier le loisir de poursuivre ses sarcasmes, je m'avance... Et crac !, d'un écroc-en-jambe savamment esquissé, je fais perdre l'équilibre au maraudeur qui s'affale en arrière sur le sol.

Barbignoché n'est pas très solide sur ses jambes, et c'est précisément ce qui me sauve, pendant qu'il se débat, effondré dans la haie et qu'il s'efforce de

se relever, j'enjambe lestement le malandrin, puis courant à perdre haleine, je me précipite vers ma demeure...

Le braconnier se répand en injures à mon adresse, mais je ne m'attarde pas à l'entendre et à lui riposter. Me voici déjà dans la cour... Un claquement de sabots m'apprend d'ailleurs que mon adversaire s'est relevé et qu'il s'efforce de me rejoindre...

La peur me donne des ailes... Déjà mon poursuivant bondit à son tour dans la cour, avant que j'aie pu donner un tour de clef, il va me rattraper, mais j'évite de piquer droit sur la porte de mon refuge, le moulin est là devant moi, je m'engouffre par l'entrée grande ouverte, puis escaladant quatre à quatre l'escalier aboutissant au grenier, je m'enferme dans la pièce, et assure solidement l'énorme barre de bois qui permet à cet endroit de se barricader solidement...

Cloc !... Cloc !... Cloc !... Derrière moi les gros sabots du malandrin font un vacarme infernal, ses poings s'abattent rageusement contre le solide panneau de chêne, mais il est trop tard !... Si fort qu'il soit, il ne parviendra pas à faire céder l'obstacle...

— Vas-tu sortir, petite peste !...

Barbignoe multiplie les menaces à mon adresse, ses poings s'abattent à plusieurs reprises contre la porte qu'il tente également d'ébranler à grands coups d'épaule. Peine perdue !... Bientôt il se lasse de ses efforts infructueux et je l'entends qui souffle comme un bœuf et qui marmotte des paroles de fureur et de menace...

Autour de moi, c'est la nuit, j'aperçois à peine les engins de pêche qui pendent de tous côtés aux poutres du grenier. Mais l'obscurité ne me fait pas peur, je prête toujours l'oreille pour surprendre les mouvements du braconnier. Ce dernier attend hargneusement de l'autre côté de la porte, il ne s'est pas encore consolé de sa tentative manquée...

— As pas peur !... J'arriverai bien à te faire sortir, maudite fille !

Parle toujours mon bonhomme ! Pour ma part, je respire un peu après cette chaude alerte... Je sais bien que je suis actuellement protégée contre les attaques de la brute. De la main je m'assure de la solidité de la barre et de la porte... Et je me sens de plus en plus rassurée !...

Quelques minutes s'écoulent, Barbignoché est toujours là, derrière la porte, je l'entends souffler et grommeler de nouvelles injures...

J'eusse certes préféré m'être réfugiée en bas, dans ma chambre improvisée, n'y ai-je point laissé mes vivres et tout mon nécessaire de toilette... Mais le seul moment passé à mettre la clef dans la serrure et à ouvrir, Barbignoché était sur moi ! Mieux vaut avoir agi de la sorte. Sans doute mon adversaire se lassera-t-il à la longue ! ...

Pour l'instant j'entends mon dangereux voisin aller et venir sur l'escalier. A plusieurs reprises, de nouvelles secousses ébranlent ma porte. On ne dirait pas, cette fois, que Barbignoché songe à enfoncer l'obstacle, mais qu'il accumule contre lui des mardriers...

— Eh ben, puisque tu ne veux pas sortir, tu resteras enfermée, petite, et je te promets d'agréables moments !...

Barbignoché me hurle ces mots et je frémis encore. Plus de doute, cette fois, il m'a tout bonnement barricadée... Dans quelle intention ?

— Amuse-toi bien !...

Le braconnier descend lourdement l'escalier après m'avoir adressé cette dernière phrase. Derrière lui, j'entends la porte du moulin qui se referme avec fracas, comme repoussée avec violence, puis le claquement des sabots recommence sur le pavé de la cour...

Un soupir de soulagement m'échappe. Enfin ! Le rustre abandonne la partie, il s'est lassé de me traquer. Je vais pouvoir jouir d'un certain répit et probablement, trouver un moyen d'échapper à ce nouveau danger, mais cette fois, ma décision est

bien prise, j'obéirai aux conseils de sagesse d'Alain Martial ! Le vieux moulin ne m'abritera pas la nuit prochaine, à moins évidemment que Barbignoché n'ait quitté le pays entre deux gendarmes !...

Pour l'instant, des coups sourds m'apprennent que le malandrin s'attaque à la porte de mon refuge du rez-de-chaussée... Trois minutes durant il s'élance à l'assaut en proférant de sourds jurons... Enfin un craquement assourdissant se fait entendre, aussitôt suivi d'un sourd fracas... Ça y est, la porte du bas vient de céder !...

Immobile contre le lourd panneau de chêne, j'écoute encore... J'imagine Barbignoché faisant intrusion dans mon domicile... Pas de doute, le misérable va mettre tout au pillage, et s'adjuger les dernières provisions qui me restent !... Pourtant, ce n'est qu'un petit malheur en comparaison du terrible danger qui me menaçait tout à l'heure !...

Une idée me vient alors ! si je profitais de ce que Barbignoché est en train de dévaliser mon refuge pour déguerpir ? Avec précaution, j'enlève la barre qui me protégeait si bien contre le bandit, puis, tout doucement, j'essaie de repousser le lourd battant... Peine perdue ! Impossible d'ouvrir !... J'avais bien deviné, il y a un moment, afin de m'interdire toute fuite, le forban a solidement barricadé la porte de ma retraite avec des madriers...

Trois fois je pèse de tout mon poids contre l'obstacle, trois fois il résiste à tous mes efforts... Alors, je m'arrête... Pourquoi me fatiguer ainsi inutilement... Barbignoché m'a enfermée, fort bien !... Mais il se trouve de son côté dans l'impossibilité la plus complète de me rattraper !... J'en serai donc quitte pour une réclusion de quelques heures, demain quand Alain Martial s'en reviendra, il me délivrera sans peine et contraindra le malotru à s'enfuir !...

Après avoir pris la précaution de remettre la barre pour parer à toute nouvelle tentative du maraudeur, je recule à tâtons, bientôt je viens me heurter dans une caisse... Alors je m'assois, puis philoso-

phiquement, j'attends les événements... Il ne me reste plus qu'à m'armer de patience...

Anxieuse je tends l'oreille et tente de surprendre les bruits divers qui me parviennent du bas... Barbignoché se tient toujours dans ma chambre. Il doit être en train de mettre tout sens dessus dessous !... Je surprends en effet un fracas de chaises renversées et de vaisselle brisée, le braconnier se venge sur mes ustensiles et sur mon modeste mobilier !

Décidément l'aventure emprunte un aspect de plus en plus inattendu, pourtant de quelque façon qu'elle s'achève, un fait s'impose : mes vacances sont fâcheusement compromises... La tranquillité et la solitude que j'espérais rencontrer sur mon domaine sont bien loin, hélas !... Et j'en arrive à penser que je devrai me résigner à rejoindre Vichy !

Le temps passe, mais je n'ai pas envie de dormir, je tressaille au moindre bruit venant du bas, mais maintenant, il semble que la fureur de l'occupant insolite du moulin soit entièrement passée... Il chante, de sa grosse voix avinée...

Je ne suis pas longue à comprendre les raisons de cette soudaine allégresse ! Barbignoché a découvert la dernière bouteille de vin d'Anjou, et naturellement, il doit apprécier et savourer le liquide vermeil !...

Les chants se poursuivent pendant un assez long moment, assise sur ma caisse, j'attends, philosophe... J'espère que le gredin va bientôt se lasser et qu'il s'empressera d'abandonner le moulin, en désespoir de cause, à moins qu'ivre, il ne s'étende sur mon lit et qu'il ne s'attarde là jusqu'à demain... Dans ce cas, je ferai de mon mieux pour avertir la gendarmerie et pour le faire pincer chez moi !...

De nouveau, le claquement des sabots sur le carrelage de la chambre, m'annonce que Barbignoché ne s'est pas couché. Je l'entends aller et venir au-dessous de moi, puis sa voix me parvient encore :

— Eh, là-haut, la mignonne !... Tu vas bien t'amuser maintenant... Ah, tu n'as pas voulu sor-

tir !... A ton aise ! Je te souhaite bien du plaisir !... Tu verras qu'on ne se moque pas impunément de Barbignoché !...

Je me garde bien de répondre. Ce sont là propos d'ivrogne, tout d'abord entendant les pas du braconnier qui s'éloigne à travers la cour, je suppose qu'il veut m'effrayer faute de pouvoir me rejoindre... Selon toute évidence il s'éloigne, et bientôt un silence impressionnant succède à ses chants et à ses invectives...

— Enfin, il est parti !...

Un soupir de soulagement m'échappe, mais mon inquiétude ne tarde pas à renaître !... Autour de moi, il me semble surprendre une odeur singulière une odeur de brûlé... On dirait que de la fumée s'insinue sous ma porte.

Alors, anxieuse, je me lève, je hume l'air à plusieurs reprises, la senteur âcre et si caractéristique de fumée s'accroît en peu de temps, dans la nuit par la lucarne, il me semble apercevoir une lueur rougeoyante qui monte le long de la muraille... Eperdue, je comprends l'effrayante vérité !... Avant de quitter le moulin, le braconnier vient de l'incendier, et je reste là, enfermée dans ce grenier, condamnée à une mort horrible !...

CHAPITRE IX

LA VENGEANCE DE BARBIGNOCHE

D'un bond, je me lève, je veux crier, appeler, les sons s'étranglent dans ma gorge tant s'affirme profonde mon émotion !... J'avais envisagé bien des choses, mais jamais je n'eusse pu supposer que Barbignoché pût s'abaisser à commettre un tel forfait !... Ivre de fureur et de vin, exaspéré par son impuissance à m'atteindre, il est devenu incendiaire, et

j'imagine que tout près de là, il doit savourer sa vengeance...

La fumée s'insinue de plus en plus sous ma porte, à plusieurs reprises, je tousse, prise à la gorge, les larmes me viennent aux yeux... Eperdument je tourne autour de moi, cherchant une issue, puis, animée par l'instinct de conservation, je me rue contre la porte que je débarrasse une fois de plus de sa lourde barre...

Le misérable a pris toutes ses dispositions en conséquence !... En vain je me meurtris les épaules et je m'ensanglante les poings... L'obstacle tient bon ! Et, au-dessous de moi, j'entends des craquements et des pétilllements caractéristique... L'atmosphère de mon refuge devient accablante... Au-dessous, le feu doit commencer à dévaster sérieusement les deux pièces où j'avais naguère cherché refuge...

Je frémis de colère et de rage impuissante. De ma vie je n'ai couru un aussi terrible danger... Déjà, à travers les étroits interstices de la porte, j'aperçois des lueurs... Les flammes gagnent rapidement le moulin, le vieux bois et les poutres à demi-vermoulues constituent des aliments faciles pour les flammes... Entre les lames du plancher, s'élèvent des filets de plus en plus larges de fumée...

Cette fois, j'ai l'impression d'être condamnée sans recours. Je vais griller dans ce vieux moulin, si propice à l'incendie... Isolée dans cette vallée et n'ayant actuellement comme proche voisin que l'incendiaire, je me sens irrévocablement condamnée à mort !...

Pourtant en cette circonstance tragique, je ne perds pas de temps à tergiverser. Il me faut sortir de cette prison à tout prix, c'est une question de vie ou de mort... M'évader par la porte du grenier, il n'y faut pas songer, la seule issue qui me reste actuellement, c'est la lucarne, encore est-elle trop haute pour que je puisse l'atteindre !...

Par bonheur la conscience de l'imminent péril rend ingénieux !... Je pense à la caisse sur laquelle

j'étais installée tout à l'heure, en montant dessus, je pourrai atteindre la lucarne en question !

Aussitôt pensé, aussitôt réalisé... Une fois juchée sur ma caisse, j'étends les mains en me haussant sur la pointe des pieds... Victoire !... Je puis atteindre et repousser la vitre de la lucarne... Et, aussitôt, je sens la brise fraîche du dehors caresser mon visage tout luisant de sueur...

Maintenant, il s'agit de se montrer adroite !... Autour de moi le nuage de fumée s'accroît, encore quelques instants et l'atmosphère deviendra absolument irrespirable à l'intérieur du grenier ! Réunissant toutes mes forces dans un suprême effort, je m'agrippe aux rebords de l'ouverture... Un rétablissement rapide, et je parviens à l'issue même, elle est assez large par bonheur pour me laisser passer !...

Ce premier contact avec le dehors me revigore, je respire à pleins poumons, puis je m'installe sur le rebord du toit...

L'incendie fait rage en bas, les nuages de fumée deviennent tels tout autour, qu'il m'est absolument impossible de voir en direction de la cour. De hautes flammes viennent sur ce point lécher le contrefort de la toiture, une pluie d'étincelles et de flammèches retombe vers les communs qui ne tarderont sans doute pas à s'embraser à leur tour !... Décidément !... Il paraît bien condamné le pauvre Moulin de mes Rêves

Maintenant, je suis accroupie sur le toit moussu qui penche en pente douce vers la rivière... Lentement j'avance à quatre pattes... Les tuiles cèdent sous moi à plusieurs reprises, et je risque de tomber à l'intérieur de la vieille bâtisse... Les lattes et le chanlat ont besoin, en effet, d'être remplacés depuis au moins trente ans... J'ai l'impression qu'un accident peut se produire d'un instant à l'autre et que je vais disparaître par une brèche !... C'est pourquoi, en dépit de la hâte que j'apporte à me tirer de là, je dois me montrer prudente !...

Les lueurs de l'incendie éclairent l'endroit où je me trouve comme en plein jour... Les flammes ont gagné le grenier, elles s'échappent maintenant par la lucarne qui me permet de sortir. Tout autour, la chaleur de plus en plus intense fait se dissiper bien vite la fraîcheur nocturne...

Le bief est là au-dessous de moi ; étendue à plat ventre, insensible aux craquements qui se succèdent sous mon poids, je regarde. L'eau du bief passe là, son cours est large d'un mètre au moins, et, tout auprès, la roue se dresse, presque à ma portée...

La roue !... C'est elle qui me permettra de rejoindre le sol !... Prudente, je m'avance encore, mon buste dépasse maintenant le rebord du toit, deux tuiles s'échappent des lattes et viennent tomber à l'eau... Peu à peu, je me penche !... Attention !... Encore un petit effort !... Courage !... Sous ma main droite, je sens une des pales !...

Le ronflement de l'incendie s'accroît, le moulin est entouré presque tout entier par une colonne de fumée, l'atmosphère devient intenable, et quand la brise rabat les nuages noirs dans ma direction, je dois fermer les yeux... Mais mon désir de vivre s'affirme encore plus puissant que ces difficultés sans nombres... Un léger déplacement au bord du toit me permet de laisser pendre mes deux jambes et d'atteindre, avec mes pieds, l'espace situé entre deux des pales de la roue... Cette fois, j'ai trouvé un appui qui va me permettre d'abandonner le toit !...

Un fracas assourdissant se produit à ce moment, des débris tombent à peu de distance... Le plancher du grenier, rongé par les flammes, vient de s'écrouler !... Il était temps !... Calculant mon élan, je m'agrippe de mon mieux à l'armature de la roue, celle-ci, ébranlée par mon poids, bouge un peu, et je me sens précipitée dans l'eau du bief...

Tout d'abord, le froid de l'eau succédant à l'atmosphère suffocante de l'incendie me surprend... Je vais me laisser emporter par le courant, mais instinctivement, je me reprends !... J'étends la main et je

lutte contre la force de l'onde qui vient me plaquer contre la roue, au risque de m'entraîner au-dessous. Pendant quelques instants qui me paraissent interminables, je continue de lutter, les mâchoires contractées, mes mains s'écorchent aux pierres qui bordent le bief... Enfin, épuisée, je réussis à rejoindre la terre ferme et je viens échouer à quelques mètres de là, au pied de l'écluse...

Cette fois, je suis sauvée, mais l'épreuve a été sévère ! Je me sens si anéantie, que je suis incapable d'esquisser le moindre mouvement, mes vêtements trempés collent à mon corps, l'eau dégoutte autour de moi, j'ai l'impression affreuse que mes membres sont rompus et qu'on vient de m'administrer une terrible correction... Mes cheveux dénoués, retombent sur mes épaules, quant à mes vêtements, mieux vaut n'en point parler, accrochés à la roue ou bien au toit au cours de ma dangereuse gymnastique, ils sont en lambeaux, mes chaussures ne valent guère mieux !...

Le fen continue tout près de moi de ravager la vieille bâtisse, une pluie d'étincelles s'abat tout autour, à plusieurs reprises, je risque d'être brûlée, pourtant j'attends, immobile, incapable de la moindre initiative. La secousse a été trop rude !... Si par malheur l'infame Barbignoché s'avisait à ce moment d'intervenir et de m'attaquer, je crois que je serais absolument incapable de réagir et de me défendre !...

— Mademoiselle Darfeuil... Mademoiselle Darfeuil !...

— Ah, ça, je perds la raison, on dirait que quelqu'un m'appelle !... Me voilà victime d'une hallucination !...

Pourtant les appels se renouvellent, dominant les craquements et le ronflement de l'incendie... Pas d'erreur, c'est bien de moi qu'il s'agit, quelque part, dans mon voisinage, quelqu'un me cherche...

— Holà !... Mademoiselle Darfeuil !... Où êtes-vous ! C'est moi, Alain Martial !

Alain Martial !... Je me redresse aussitôt... Dans toute cette catastrophe, j'avais oublié mon compa-

gnon d'hier dont j'eusse dû suivre plus attentivement les conseils !... Comment se trouve-t-il là et a-t-il pu se rendre compte de l'affreux péril qui me menace ?...

Pour l'instant, je n'ai pas le loisir de résoudre le problème, l'important c'est que mon défenseur soit là !... Dominant la lassitude profonde qui m'obsède encore, je me redresse, et je me mets à crier de toutes mes forces :

— Là !... Je suis là !... Au secours !...

— Courage !... J'arrive !...

C'est de l'écluse que ces paroles semblent partir... Encore toute étourdie, je me retourne, et j'aperçois, à la clarté tremblotante et sinistre de l'incendie, une embarcation qui passe lentement au fil de l'eau. Une silhouette se dresse debout au milieu. Et au premier coup d'œil, je reconnais là Alain Martial !...

En me cramponnant aux pierres, j'essaie de m'évader de la muraille de fumée qui s'est élargie considérablement vers moi et qui risque de me dissimuler à la vue du nouveau venu. Par bonheur, Alain Martial m'a repérée, courbé sur ses avirons, il s'efforce de se rapprocher de l'écluse dont il n'est plus éloigné que d'une vingtaine de mètres...

Cette fois, je crois bien que mes épreuves vont enfin toucher à leur terme !... Alain Martial manœuvre admirablement son canot et le fait se ranger contre l'écluse, puis sautant lestement sur la muraille de pierre par-dessus laquelle se déverse la Voueize, il accourt vers moi...

— Monsieur Martial !... Dieu soit loué !...

C'est tout ce que je puis balbutier en raison de ma faiblesse, je me sens sur le point de défaillir, mais Alain Martial m'a rejoint, il se penche au-dessus de moi, en quelques instants, il me soulève entre ses bras robustes ; instinctivement, je m'accroche à son cou...

Deux minutes plus tard, mon sauveteur m'a étendue au fond de l'embarcation, puis, soucieux de fuir la zone dangereuse, il s'empare de nouveau de ses avirons et il m'emmène, remontant vigoureu-

sement le courant de la rivière ensanglantée par l'incendie...

Pour la première fois depuis le début du sinistre, j'éprouve une sensation de sécurité et de bien-être ! Je n'ai pas sombré dans l'inconscience, mais ma faiblesse demeure telle, que je ne puis parler, je n'ai même pas la force de remercier le courageux garçon qui, pour la deuxième fois, est intervenu en ma faveur en un moment critique !

En peu de temps Alain Martial atteint la zone tranquille des nénuphars. L'odeur de fumée se fait moins âcre, et moins forte également la rumeur de l'incendie ! La brise qui souffle très douce, me caresse et me procure une sensation bienfaisante... Il me semble que je m'évade peu à peu de ma léthargie... Mes yeux s'arrêtent sur Alain Martial... Les mains crispées sur ses avirons, mon compagnon regarde en direction du moulin en flammes. Son masque tendu exprime à cet instant une indignation profonde et je l'entends bientôt qui murmure entre ses dents :

— Le misérable !

Alain Martial a en effet tout de suite deviné l'auteur de la catastrophe ! Il a reconstitué le drame qui vient de se jouer et qui faillit me coûter la vie en détruisant mon pauvre vieux refuge, si rempli de poésie et de souvenirs...

Mais, déjà, mon sauveteur se penche vers moi :

— Eh bien, interroge-t-il tout en dirigeant l'embarcation vers la rive, vous sentez-vous mieux en forme ?

— Beaucoup mieux, je vous remercie !...

C'est à peine si ma voix a pu dominer le clapotis de l'eau contre notre esquif, mais Alain Martial m'a comprise et hoche la tête en souriant.

— Je vais vous étendre sur l'herbe, tout près de là, vous serez mieux !...

J'acquiesce. Alors rapidement, mon compagnon achève sa manœuvre, le canot va accoster contre la berge... Très lesté, Alain Martial saute à terre, puis

assujettit solidement à un arbuste la corde attachée à l'extrémité de l'esquif...

Je veux tenter de me redresser, la voix amicale de mon voisin se fait de nouveau entendre :

— Laissez-moi faire ! Vous n'en pouvez plus !...

Il me semble, en effet, que je suis redevenue une toute petite enfant, pourtant, quand Alain Martial me prend dans ses bras pour me porter à quelques pas de là, j'éprouve un sentiment de sécurité sans borne, j'admire son mâle visage qui exprime tant d'énergie et de sang-froid. Il est loin le pêcheur maladroit de l'autre jour ! Nos regards se croisent à la capricieuse clarté des flammes déjà lointaines.

Je m'attends à cet instant, à essuyer des reproches cuisants, et j'avoue un peu mérités, mais mon compagnon ne dit rien de semblable. Avec de multiples précautions, il m'emporte à quelques pas de la rive, puis il me dépose très délicatement sur l'herbe...

— Et maintenant, déclare-t-il, je vais aviser la gendarmerie !...

— Mon Dieu !... Ne partez pas, je vous en supplie !...

Une expression d'angoisse burine ma physionomie. Et mon compagnon de me répondre aussitôt :

— Pourtant, vous n'allez pas laisser un pareil crime impuni !...

— Sans doute, mais je ne puis rester seule désormais...

— Vous qui adoriez la solitude...

Alain Martial n'achève pas sa phrase, je surprends dans ses regards une lueur ironique... Les événements lui donnent raison, mais par bonheur, il n'a pas le triomphe cruel :

— Entre nous, j'étais inquiet à votre sujet, m'explique-t-il... Je pensais à ce Barbignoché, et c'est pourquoi, après le dîner, j'ai quitté l'hôtel et je suis venu rôder dans ces parages... Cela peut vous paraître bizarre, mais je me sentais assailli à votre sujet par de sinistres pressentiments, j'étais bien certain que ce bandit n'en resterait pas là, et, comme

la bravoure n'est pas sa qualité principale, je songeais qu'il profiterait de mon absence pour s'en prendre de nouveau à une femme sans défense ! Il était si facile de se venger sur vous !...

Alain Martial s'explique, très calme, et je me sens envahie par un sentiment de profonde reconnaissance. Instinctivement, je lui tends la main :

— Je suis une enfant, Monsieur Martial !... Pourquoi suis-je demeurée sourde à vos conseils de prudence ?

— Pourquoi ? Bien fin sera celui qui pourra expliquer parfaitement les raisons qui font agir les femmes ! Mais qu'importe, vous êtes là, saine et sauve, c'est l'essentiel !... J'ai eu chaud, je vous l'assure, et j'ai bien cru quand je suis accouru, attiré par les lueurs des flammes qui éclairaient toute cette partie de la vallée, que vous aviez succombé dans votre moulin !...

— Pauvre vieux moulin, ne puis-je m'empêcher de soupirer en regardant la demeure dévorée par les flammes...

L'incendie continue de faire rage, et la brise légère qui souffle précipite ses progrès... Une véritable gerbe d'étincelles fuse maintenant du toit qui vient de s'effondrer avec un sourd fracas, et je ne puis me retenir de frissonner quand je pense que je pourrais être actuellement enfermée à cet endroit !... Il s'en est fallu de peu que je sois ensevelie sous les débris ardents de mon refuge !...

— Il vous sera facile de le reconstruire ! hasarde alors mon voisin.

Et je sens la pression de sa main qui s'accentue, il ne m'a pas abandonnée, sa voix me semble plus émue encore que tout à l'heure...

— Certes, mais ce ne sera pas la même chose !... Que de vieux souvenirs d'enfance et de jeunesse sont actuellement en train de se volatiliser au milieu des flammes et de la fumée !...

— Alors, vous préférez que je n'aille pas donner

l'alerte à Chambon et que je reste ici, auprès de vous ?

— Oui !... Je le préfère !...

Cette fois, c'est la pression de ma main qui se fait la plus forte autour des doigts de mon compagnon, instinctivement, je m'approche encore plus près de lui, ma tête va donner contre son épaule...

— Oh, pardon !... fais-je alors, confuse...

— Il n'y a pas de quoi vous excuser, je vous assure !... Si vous saviez combien, moi aussi, je me sens soulagé... J'ai vécu de bien vilains moments... Toute entrée par la cour demeurant impossible, j'ai pensé que j'aurais plus de chances de vous rejoindre en empruntant l'embarcation... Vingt fois, je vous ai appelée sans succès, aussi jugez de ma joie quand j'ai enfin reconnu votre voix dominant le fracas de l'incendie !...

L'accent de sincérité et d'émotion avec lequel ces paroles ont été prononcées, me touche infiniment... Mais bientôt, je me redresse, tendant l'oreille :

— Il me semble qu'on appelle, n'entendez-vous pas ?

Alain Martial se redresse à son tour, puis je le vois se lever :

— Vous avez raison !... J'aperçois plusieurs silhouettes aux alentours du moulin !... On accourt de Chambon !...

Sans doute les habitants de la petite ville ont-ils été alertés et quelqu'un a-t-il aperçu les lueurs du sinistre, dans tous les cas, un groupe important d'habitants arrive sur les lieux, avec les gendarmes...

— Emmenez-moi, hasardé-je alors, plus que jamais désireuse de ne pas rester seule...

Une fois de plus, Alain Martial se penche pour me soulever entre ses bras, mais je l'écarte d'un geste :

— Soutenez-moi seulement ! Je crois que je serai assez forte pour marcher, ce repos m'a été salutaire !...

Alain Martial me tend une main secourable...

Pendant quelques instants, je suis prise d'une sorte d'éblouissement, mais je me raidis et réussis à me mettre sur pieds, puis, m'appuyant de mon mieux contre lui, je commence à marcher en direction du moulin en feu...

De nouveau l'odeur insupportable de fumée m'entoure, m'obsède, m'imprègne, mais déjà des cris s'élèvent... Des gens sautent la haie et viennent à notre rencontre... Aux lueurs du sinistre, je reconnais les uniformes des gendarmes, les représentants de l'autorité accourent, suivis de quelques habitants de Chambon.

En peu de temps, les nouveaux venus nous ont rejoints : ils s'informent s'il n'y a pas de victime, impressionnés par ma tenue... Les cheveux collés contre mon front, le visage noirci, les vêtements en loques, j'évidemment pas belle apparence... Mais Alain Martial s'empresse de rassurer ses interlocuteurs. Et mon épuisement s'affirme tel que je ne puis réagir plus longtemps. Incapable de résister, je perds connaissance...

CHAPITRE X

LES CAPRICES DU DESTIN

Il est bon de se retrouver dans un lit, après de telles aventures. Encore toute engourdie, j'ouvre les yeux... Je les referme bien vite... Il fait jour et le soleil qui s'infiltré entre les volets m'éblouit...

Une impression de calme et de silence s'empare de moi tout entière. Où suis-je ? La pièce dans laquelle je me trouve m'est inconnue. Les draps fleurissent bon la lavande... Le papier qui recouvre les murs s'agrémenté de guirlandes de fleurs très simples...

Peu à peu, je cherche à m'évader de l'engourdisse-

ment qui me paralyse tout entière. Il semble que ma volonté se soit complètement annihilée, une odeur insinuante de brûlé qui s'accroche encore à moi, me rappelle bien vite à la réalité.

— Grand Dieu !... m'exclamai-je... Le Moulin de mes Rêves !...

Maintenant, tout se représente à ma pensée. J'évoque le drame dont j'ai été l'héroïne, je revis ses angoissantes péripéties et je ne puis m'empêcher de trembler en revoyant la silhouette menaçante de Barbignoché !...

Mais bientôt, un autre nom vient à mes lèvres :

— Alain !... Alain Martial ?...

Qu'est devenu mon sauveur ?... A n'en point douter, c'est lui qui m'a fait transporter dans cette chambre à l'hôtel de Chambon... Je le revois encore discutant avec quelques personnes au moment où, si stupidement, j'ai perdu connaissance... Selon toute évidence, mon courageux compagnon ne doit pas être bien loin...

J'ai hâte d'être fixée maintenant... En quelques minutes je dissipe l'engourdissement qui me retient immobile... La poire d'une sonnette pend à la portée de ma main... Je sonne...

Je n'ai pas longtemps à attendre... Deux minutes plus tard, on frappe à ma porte, et sur mon invitation, quelqu'un entre... C'est une jeune fille d'une vingtaine d'années à la mine avenante et agréable...

— Mademoiselle se sent-elle mieux ? interroge-t-elle...

Et comme je réponds de quelques vagues paroles, elle insiste tout en ouvrant mes volets :

— Désire-t-elle que j'aille chercher le Docteur ?

Une fois de plus, je ferme les yeux, éblouie par la lumière qui pénètre à flots dans mon refuge.

— Je me sens tout à fait bien, protestai-je, je n'ai pas besoin du Docteur... D'ailleurs, où suis-je ? Où m'a-t-on transportée ?...

— Mais, Mademoiselle, vous êtes à l'hôtel de Chambon. Après l'incendie...



— M. Martial m'a fait conduire ici ? coupai-je, impatiente d'obtenir enfin des précisions.

La petite bonne qui se penche compatissante à mon chevet, penche affirmativement la tête.

— Et... Ce monsieur est toujours là ?

Je n'ai pu m'empêcher d'adresser cette question à ma voisine. En pareille occurrence, j'éprouve le plus vif désir de revoir celui à qui je dois tant, mais la petite bonne esquisse un léger hochement de tête...

— C'est que, hasarde-t-elle, passablement embarrassée, Ce Monsieur ne pourra pas venir... Il est parti par le train du matin pour Paris !...

— Parti ?...

Je semble de plus en plus stupéfaite, et mon interlocutrice de préciser alors :

— Il a dû quitter Chambon sans délai... Il avait reçu un télégramme...

Mais elle s'empresse d'ajouter avec un léger sourire :

— Il m'a priée de vous remettre cette lettre...

— D'un geste machinal, je prends l'enveloppe que me tend ma voisine ; d'un geste, je lui fais signe que je n'ai plus besoin d'elle...

— Mademoiselle prendra bien un petit déjeuner ?... Un café au lait avec du beurre ?...

— C'est cela !... Un café au lait avec du beurre !...

Cette inconscience prolongée m'a donné de l'appétit ; je mangerai avec plaisir, mais la petite bonne sortie, j'ai hâte de me retrouver seule pour prendre connaissance de la lettre qu'Alain Martial a laissée à mon intention.

J'éprouve à ce moment une impression indéfinissable de regret et de dépit. L'annonce du départ de mon compagnon de rencontre m'est profondément désagréable. Après tout ce qui vient de se passer, j'eusse aimé le voir pour lui témoigner ma sincère gratitude. Maudit soit le télégramme qui le rappela si rapidement à Paris !...

Impatiente, je déchire l'enveloppe, en quelques instants, je déplie la lettre. Quelques lignes d'une

écriture fine et soignée s'y étalent... Tout d'abord, les caractères tremblent un peu sous mes yeux, mais je parviens à lire :

« Excusez-moi, Mademoiselle, d'être contraint de vous quitter aussi vite. D'impérieuses obligations exigent mon retour immédiat dans la capitale. J'eusse préféré demeurer plus longtemps auprès de vous. J'ai fait aviser vos parents à Vichy, et je crois qu'ils ne tarderont pas à venir vous retrouver. L'isolement vous devient néfaste. De tout cœur j'espère que l'avenir nous permettra de nous retrouver en présence. En attendant, je vous prie de croire à mes sentiments de sympathie les plus sincères. ALAIN MARTIAL... »

A deux reprises, je relis ces lignes tracées au stylo avec un peu de hâte. Je fais la moue. Ce départ au moment même où j'aurais si besoin d'une présence amie me procure l'impression d'une véritable désertion...

Mais la petite bonne revient avec son plateau bien garni. Aussitôt, je m'efforce de sourire... Je me sens encore la tête un peu vide, mais, j'entame avec appétit les tartines de beurre que je plonge dans un excellent café au lait... Et à peine viens-je d'achever qu'on m'apporte un télégramme. Il est conçu en termes très brefs :

Arrivons midi. Affectueusement, papa...

Cette fois, il faut s'y résigner, c'en est fini des vacances solitaires ! Après l'aventure dont je viens d'être l'héroïne bien malgré moi, je vais être contrainte d'abandonner mon beau projet !... Adieu, Moulin de mes Rêves, il me faudra achever mes vacances dans le décor banal d'une station thermale !...

Ah, certes, tu n'as pas le sourire aujourd'hui, Jacqueline !... Les choses ne se sont pas passées selon ton gré !... Qu'importe, il convient de te montrer bonne joueuse !... Si décevant que soit pour toi le départ d'Alain Martial, tu dois en prendre ton parti !...

D'ailleurs, à peine me suis-je levée et ai-je fini de m'habiller qu'on me demande en toute hâte dans le

salon de l'hôtel ; c'est le brigadier de gendarmerie. D'un pas encore un peu incertain, je descends, et j'aperçois alors dans le couloir du bas un homme qui attend entre deux gendarmes. Aussitôt un nom me vient aux lèvres :

— Barbignoché !...

Il n'y a pas de doute possible, c'est bien Barbignoché qui attend là, menottes aux poings !... Ah, certes, ce n'est pas là l'énergumène menaçant que je retrouve, c'est une pauvre loque effondrée, menottes aux poings...

— Ah Mademoiselle !... Mademoiselle !... geint-il en m'apercevant...

Le prisonnier veut se lever, mais ses deux gardiens implacables le contraignent à se rasseoir, le brigadier se lève et me salue :

— Nous sommes venus recueillir votre déposition, Mademoiselle, déclare-t-il...

— Ma déposition ? fais-je, interloquée...

— Mais oui, ce coquin a fait des aveux complets... Nous avons réussi à le rejoindre et à lui passer les menottes. Il n'a cessé de geindre et de pleurer pendant toute la nuit qu'il a passée au violon !...

— Mademoiselle !... Je vous en supplie, Mademoiselle !...

Barbignoché est décidément lamentable. En le voyant, j'éprouve à son égard beaucoup plus de pitié que de rancune... Entre deux hoquets, il déclare :

— J'avais trop bu, Mademoiselle... Je n'avais pas ma tête à moi !... Quand je pense au crime que j'ai commis...

Evidemment, le braconnier ne doit pas être fier de son exploit, je ne puis dominer un profond malaise quand je pense aux mauvais moments que j'ai passés dans le moulin en flammes... L'affaire eût pu s'achever pour moi de façon fort tragique...

Pourtant j'écarte bien vite tout sentiment de rancune, j'intercède en faveur de l'incendiaire... Ses yeux, humides de larmes, se fixent sur moi, il prend

ma main, la porte à ses lèvres et les gendarmes doivent intervenir pour mettre fin à ces effusions.

— C'est un incorrigible braconnier, déclare le brigadier... Pourtant je m'étonne qu'il se soit porté à une telle extrémité... Il n'est pourtant pas méchant... Mais il mérite une leçon !...

Barbignoché assure avec force qu'on ne l'y reprendra plus et qu'il se fera remarquer par une conduite exemplaire, à plusieurs reprises, il m'affirme son profond remords. Je me fais conciliante et ma déposition ne contribuera certainement pas à aggraver son sort, mais il a quelques peccadilles sur la conscience et doit acquitter une dette vis-à-vis de la loi. Il s'éloigne étroitement encadré par ses deux gardiens et jure qu'on ne l'y reprendra plus...

Cette scène m'a quelque peu distraite de mes préoccupations, mais à peine le petit groupe s'est-il éloigné que je me sens de nouveau en proie à une profonde mélancolie... Il est dix heures... Deux heures encore à attendre avant l'arrivée de mes parents. Je vais les passer à parcourir la petite ville... Cette atmosphère d'hôtel me pèse... Je préfère m'écarter...

Hélas !... A peine me suis-je aventurée dans la rue que je deviens le point de mire des regards de tous les habitants... On me salue, on m'interpelle ; c'est à qui obtiendra quelques détails de l'incendie qui ravagea le Moulin de mes Rêves !... Non sans mal j'essaie d'échapper à cette curiosité et je me réfugie dans la vieille abbatale qui dresse à l'extrémité de la rue sa tour fortifiée du quinzième siècle...

Dans l'ombre tutélaire de la vieille église, je m'agenouille et je cherche à rassembler mes pensées... Tous ces incidents se sont succédé à un rythme tel depuis mon arrivée que je ne sais plus trop où j'en suis... Je commence de prier, mais à plusieurs reprises, un souvenir s'impose à mon esprit, celui d'Alain Martial !... A mon regret de son brusque départ se mêle un certain dépit. J'essaie en vain de me raisonner...

Décidément, ma petite Jacqueline, tu es bien sotté !... Comment, voilà un Monsieur que tu ne connaissais, ni d'Eve, ni d'Adam avant-hier, et voilà que tu te tracasses à son sujet aujourd'hui absolument comme s'il occupait la première place dans ta vie !... Il a été courageux, certes, il t'a rendu service, mais somme toute, il n'a fait que te rendre la monnaie de ta pièce !... C'est un passant comme tant d'autres dans ta vie !...

Comme tant d'autres ?... Jacqueline, tu vas prier, tu vas essayer de voir un peu clair... Toi, jusqu'ici indifférente, toi qui repoussais tout récemment encore l'idée d'un mariage, eh quoi, tu aurais senti battre ton cœur ? Quelle ironie du destin !...

La prière m'a fait du bien, pourtant, en sortant j'ai beau chercher à me raisonner, il n'y a plus de doute possible : c'est effarant la place que le dénommé Alain Martial a prise chez moi... Je ne puis me consoler de son départ, et pourtant, si l'intervention de ce Monsieur me fut fort utile quand je campais au Moulin de mes Rêves, je ne m'explique pas très bien ce qu'il pourrait faire dans mon existence !... Le seul fait qu'il ait écrit des chroniques intelligentes et spirituelles dans *Zadig* n'implique évidemment pas qu'il soit un prince charmant... Décidément, papa et maman riraient bien s'ils pouvaient soupçonner en ce moment quelle peut bien être la nature de mes pensées, et j'entendrai certainement parler de nouveau de la candidature de René Courtières !...

René Courtières !... Comme c'est vieux tout cela !... Il me semble décidément que se sont écoulées des années depuis la discussion qui nous mit si récemment aux prises, papa et moi, avant mon départ pour la Creuse !...

Chambon est bien joli, mais que ses habitants sont curieux !... Je dois encore m'arrêter à plusieurs reprises avant de revenir à l'hôtel. On s'informe de mon état, on voue aux pires châtiménts l'infâme Barbignoché, la plaie du pays !... Je m'efforce de mon mieux d'être aimable, mais un nom chante cons-

tamment à mon oreille... Un nom accapare à tout moment mon esprit ALAIN MARTIAL !... ALAIN MARTIAL !...

Fort heureusement, l'arrivée d'une auto, un peu avant midi, vient rompre avec l'inquiétude qui m'obsède... D'une Renault dont la silhouette m'est depuis quelques mois familière, je vois surgir maman et papa, le visage inquiet.

— Alors, comment vas-tu ?...

— Que t'est-il arrivé ?...

Je m'empresse de rassurer mes parents. Qu'ils soient tranquilles, je me tire saine et sauve de l'aventure en mettant à part quelques brûlures sans importance... Mais mes équipements sont réduits en cendres et ma garde-robe réduite au stric minimum.

— Nous allons déjeuner ici, et nous te ramenons à Vichy !... Tu achèveras là-bas la saison avec nous !... J'ai eu tort de te laisser venir seule dans la Creuse, d'ailleurs, ta place était tout indiquée auprès de nous !...

Que pourriez-vous répondre à cela ? C'est l'évidence même, d'ailleurs papa et maman sont si heureux de me retrouver intacte, l'un et l'autre, que je n'éprouve pas la moindre envie d'engager avec eux la moindre discussion... La Providence a voulu qu'il en soit ainsi, je m'incline... Nous partirons et je quitterai ce gentil petit coin de Creuse où je m'étais promis de passer de si bons moments !...

Naturellement, dès que nous voilà attablés dans la grande salle, mes parents s'empressent de me demander des détails... Très simplement, je leur raconte mon aventure, mon installation au Moulin de mes Rêves, l'intervention intempestive du sieur Barbignoché, et l'apparition salutaire d'Alain Martial...

— Cet Alain Martial, déclare alors mon père, c'est le signataire du télégramme que nous avons reçu à Vichy ?... Où est-il donc ? Tu me présenteras à lui, je serais enchanté de faire sa connaissance et de lui témoigner notre profonde gratitude...

— Alain Martial est parti ce matin pour Paris sans même me laisser l'occasion de le remercier !...

J'ai laissé tomber ces mots non sans manifester quelque amertume. En vérité je ne sais trop quelle attitude adopter, je sens les regards de papa et de maman rivés sur moi... Mieux vaut donc affecter l'indifférence, ce sera plus prudent...

— Après tout, hasardai-je, ce qu'il a fait pour moi, d'autres auraient pu le faire.

— N'empêche qu'il t'a sauvé tout bonnement la vie !... J'espère que l'avenir me permettra de lui dire de vive voix toute l'admiration que j'éprouve de son attitude courageuse !...

A ce moment, je me sens terriblement embarrassée.. Vais-je faire allusion aux autres moments que j'ai passés avec Alain Martial ? A notre double baignade ? à la partie de canot que nous avons faite ensemble et dont je conserve un si agréable souvenir ?...

Je sens le rouge me monter aux pommettes... J'évite donc de fournir d'autres précisions et de laisser deviner mon trouble à mes voisins. La conversation bifurque sur les dommages causés aux bâtiments vétustes du moulin incendié...

— Il faudra que cet incendiaire paie les frais, maugrée papa...

— Barbignoché ?... Lui, payer la reconstruction du moulin ?... L'hypothèse me paraît si absurde que je ne puis m'empêcher de sourire, et comme mon interlocuteur semble vouloir insister :

— Au prix où en sont les choses, aujourd'hui, insisté-je, vous ne parviendriez pas à vous faire rembourser la centième partie de votre dû... Le braconnier n'a pas un sou !... D'ailleurs il est impossible de faire revivre le Moulin de mes Rêves ; c'était sa vétusté qui en faisait son charme... Maintenant, ses ruines feront mieux dans le paysage que la moindre bâtisse exécutée à grands frais !...

— Tu as raison, nous venons si peu souvent en Creuse !...

Papa semble convaincu par mes propos, et la conversation s'aiguille sur une autre voie. On parle de Vichy, des agréments de la reine des villes d'eaux où séjourne actuellement une clientèle des plus éclectiques.

— Représentations, galas, conférences se succèdent, déclare maman qui est une habituée fervente du Casino...

Et mon père de surenchérir :

— A propos de conférence, il est question que Courtières en fasse une prochainement à Vichy sur « Raymond Poincaré avocat »...

En entendant prononcer le nom de Courtières, je ne puis réprimer une grimace et je déclare en regardant fixement mon interlocuteur dans les yeux :

— Ecoute, papa, après ce qui vient de se passer, je suis enchantée de partir avec vous à Vichy !... Mais, au préalable, j'exige de vous deux une promesse formelle !...

— Une promesse ? interroge maman qui s'est penchée vers moi avec inquiétude.

— C'est bien entendu, entre nous, il ne sera jamais question de mariage ?...

Mes parents se regardent l'un et l'autre... La condition imprévue que je leur pose semble les avoir passablement interloqués :

— C'est à propos de Courtières que tu nous dis cela ? hasarde papa non sans ironie...

— A propos de Courtières si vous voulez... Je ne suis pas disposée du tout à entendre de nouveau vanter les mérites étincelants du dénommé René Courtières !...

— Entendu, nous n'insisterons pas, sois-en sûre !...

Ce René Courtières !... C'est curieux, je n'éprouvais aucune sympathie à son égard, il m'était tout à fait indifférent, mais c'est singulier, depuis qu'Alain Martial s'est trouvé sur mon chemin, la moindre allusion à ce prétendant inconnu m'horripile... En vérité, je crois bien que mes parents feront mieux de

ne plus faire allusion à sa candidature, ce serait le seul moyen de me le faire prendre en grippe !...

— Il fait un temps magnifique, déclare mon père... Si nous faisons un petit détour avant de rejoindre Vichy... La région est si belle ?...

— Passons par Pionsat et Montaigut ? insinue ma mère...

Mais j'interviens, une fois de plus :

— Vous passerez où vous voudrez, déclarai-je, toutefois, avant de partir, je voudrais bien encore une fois revoir le Moulin de mes Rêves !...

— Entendu !... Nous irons faire un petit crochet vers le moulin, répond aussitôt mon père... J'en profiterai pour me rendre compte exactement de l'importance des dégâts !...

Après le café, nous nous levons... Mon séjour à Chambon touche à son terme, mais tandis que mes parents discutent avec l'hôtelière, je m'empresse de me préparer avec le contenu de la valise que maman a eu l'excellente idée de m'apporter, et toujours, lancinant, le souvenir d'un absent s'impose à mon esprit :

Alain Martial !

CHAPITRE XI

CENDRES DU PASSÉ

— Attention ! Impossible d'aller plus loin !...

L'auto s'est arrêtée à l'entrée du petit chemin de traverse qui débouche sur la route nationale. De part et d'autre les haies font une voûte de verdure, les ronces sont nombreuses et s'accrochent perfidement aux vêtements. Nous descendons, mes parents et moi, car la voie n'est plus carrossable et nous voilà bientôt qui descendons ensemble la pente de plus en plus raide qui aboutit à la vallée de la Voueize.

Le soleil darde ses chauds rayons, à peine les haies ont-elles cessé pour laisser place à de petits murs en pierre sèche, qu'un décor splendide s'offre à nos yeux. La ruine du château de Leyrat se détache en grisâtre sur la végétation verdoyante qui l'entoure de toutes parts. La gorge d'où émergent quelques groupes de rochers semble être drapée d'un manteau où s'étale toute la gamme des verts.

A mesure que nous avançons tous les trois, en silence, impressionnés par la majesté farouche des lieux, une large plaque noire se précise au fond de la vallée, auprès de l'écluse où se jette la Voueize. Le Moulin de mes rêves est là, ou plutôt ce qu'il en reste !...

Pauvre vieux moulin !... Je l'avais quitté dans de dramatiques circonstances. Maintenant, le cœur serré, je puis constater l'étendue du désastre ! Ses apparences sont telles que celles des ruines voisines de la demeure de Barbe-Bleue ! Des pans de murs noirs se dressent encore au milieu de la verdure, mais le toit s'est effondré. Une vague odeur de brûlé plane encore au-dessus du théâtre du drame.

— Le misérable ! ne peut s'empêcher de murmurer Papa... Comme tu as été sotte, Jacqueline, de ne pas maintenir ta plainte... Il mériterait un châtiment exemplaire !... Quand je pense que tu as failli succomber là !...

Evidemment, en ce moment, interdite devant ce tableau de ruine et de désolation, je regrette de m'être montrée aussi indulgente à l'égard de Barbi-gnoche ! Le coquin eût mérité un châtiment exemplaire !... Mais je revois ses yeux pleins de larmes, il me semble encore entendre sa voix pitoyable et tremblotante... Il regrettait amèrement son acte, les pires représailles ne parviendraient pas maintenant à faire reconstituer mon vieux moulin tel qu'il était !... Un entrepreneur si habile qu'il soit ne réussira jamais à restituer le charme vétuste de cet aimable site !...

Nous voilà dans la cour, nous enjambons les tas

de pierres noircies d'où émergent des débris de poutre calcinés et des amoncellements de tuiles brisées... La senteur âcre de l'incendie nous enveloppe toujours et nous prend à la gorge. Mon père, secoué d'une petite toux sèche marmotte quelques mots que je ne puis comprendre. Maman, elle, ne dit rien, mais à son air désolé je comprends aisément combien profonde s'affirme son affliction !

Notre visite se poursuit rapidement, des déblais sont tombé dans le bief qu'ils obstruent, mais tout autour, le décor demeure le même. Les oiseaux, effrayés par les lueurs sinistres de l'incendie, sont revenus aux alentours. Leurs chants s'élèvent sous les branches. L'eau poursuit son murmure en tombant de l'écluse. La vie continue !...

Mélancolique, je hoche la tête... Dans quelques mois, au prochain printemps, la végétation aura repoussé tout autour, un tapis de verdure recouvrira les ruines et mon vieux moulin empruntera une parure romantique. Il sera mieux certes qu'une bâtisse toute neuve et ses ruines ajouteront au charme du paysage !... A quelque chose, malheur est bon !...

Pourtant mon cœur se serre quand j'aperçois tout près de là le canot encore amarré. Il se balance tranquillement, comme si rien ne s'était passé, et, tout en le regardant, il me semble voir une silhouette sympathique, celle de mon compagnon de quelques heures. Une fois de plus j'évoque la promenade faite ensemble... Les nénuphars sont toujours là, tout doucement agités par l'eau tranquille. Mais hélas, mon rêve est brisé par ce départ stupide... Le roman que j'avais ébauché a pris fin !... Peut-être relirai-je encore les chroniques si spirituelles d'Alain Martial, mais jamais je ne pourrai goûter avec lui le charme de l'heure fugitive, le plaisir de ce tête-à-tête dont je ne puis me souvenir sans ressentir un trouble profond !...

Une heure plus tard, nous filons de nouveau sur la route en direction de Vichy, ma pensée vagabonde plus que jamais. A plusieurs reprises, je tente de

-réagir : eh quoi, serait-ce toi, Jacqueline, toi qui te gaussais des intrigues sentimentales de tes amies !... A t'entendre on eût dit vraiment que ton tour n'arriverait jamais, que tu n'étais pas une personne comme les autres. L'amour ? C'était pour toi un accessoire de roman-feuilleton bon tout au plus à figurer dans un livre ou dans un film... La réalité te semblait bien différente !

Hélas, il faut déchanter désormais... Sournoisement, le même souvenir s'impose à mon esprit... Mon cœur se serre... Il n'est pas jusqu'à la vibration régulière du moteur qui ne semble murmurer un nom tandis que se poursuit notre voyage :

— ALAIN MARTIAL... ALAIN MARTIAL...
ALAIN MARTIAL !...

Bonté divine, que n'ai-je écouté naguère les conseils de prudence de Papa, que ne suis-je allée à Vichy tout de suite !... Cette intrigue ne se serait pas engagée... Je serais toujours la jeune fille insouciant et gaie, tandis que maintenant !... mon cœur bat la chamade !

Que dirais-je si mes parents pouvaient lire le fond de mes pensées !... Par bonheur, papa s'affaire à conduire, et maman semble s'intéresser beaucoup au paysage qui défile de chaque côté de nous. Les décors tourmentés de la Combraille, puis ceux plus opulents de la Limagne bourbonnaise accaparent ses regards ! Et chaque fois qu'elle se retourne vers moi, je m'efforce de sourire, mais d'un sourire bien pâle, bien contraint !...

Enfin, voici l'Allier coulant paresseusement entre ses deux rives. Vichy s'étale sous les caresses d'un chaud soleil qui fait miroiter l'or de ses dômes et rend presque aveuglante la blancheur des façades de ses palaces ! En vérité c'était bien la peine de tant me défendre pour en arriver là !...

La circulation est intense, nous sommes au plus fort de la saison, les baigneurs sont nombreux et s'empressent, la plupart nantis de petits paniers d'osier qui protègent leurs verres de cure. Des

affiches multicolores s'offrent aux regards des passants, annonçant les attractions multiples et diverses que la Reine des Villes d'eaux offre à ses villégiateurs !...

Soudain, se détachant sur une affiche jaune, un nom s'offre à mon attention au moment même où papa ralentit à un carrefour :

COURTIÈRES...

Et, au dessous, je puis lire très nettement en caractères plus fins :

CONFÉRENCE SUR RAYMOND POINCARÉ
GLOIRE DU BARREAU FRANÇAIS...

Patatras !... Il a fallu qu'à sa manière, Courtières me souhaite la bienvenue au moment même de mon arrivée à Vichy !... En vérité, j'avais bien besoin de sa présence !... Jusqu'ici, encore sous le coup de l'émotion provoquée par l'incendie du Moulin de mes Rêves, je n'avais accordé qu'une attention distraite aux propos de mes parents, maintenant, j'imagine sans peine ce qui m'attend dans un avenir immédiat... Il nous faudra assister à cette fameuse conférence, entrer en contact avec les Courtières qui doivent faire, eux aussi, une cure à Vichy !... De là à parler du fils, il n'y aura certainement qu'un pas, et j'ai d'excellentes raisons de penser qu'on voudra profiter de l'occasion pour mettre ces deux jeunes gens en présence !...

Eh bien non !... Instinctivement je me redresse... Naguère, je n'éprouvais déjà aucune envie d'entrer en relations avec René Courtières, mais aujourd'hui, je sens que je ne saurais éprouver la moindre sympathie pour ce Monsieur ! Serait-il un futur bâtonnier, son physique s'affirmerait-il irrésistible, ferais-je sur lui une considérable impression, peu m'importe !... René Courtières ne saurait être pour moi qu'un indifférent depuis que je connais Alain Martial !...

Car, il serait vain de chercher à me défendre et à le nier désormais, j'aime Alain Martial !... L'agrément que je prends à évoquer les rares heures passées en

sa compagnie, l'émotion qui m'étreint quand je revis les minutes angoissantes au cours desquelles il me sauva la vie, le dépit que j'éprouve à la suite de son départ précipité de Chambon, tout cela constitue tout un faisceau de preuves devant lesquelles il est inutile de chercher à dissimuler la vérité : j'aime Alain Martial et tout incite à croire que je ne le reverrai jamais de ma vie !...

Une brusque secousse m'arrache soudain à mes pensées. L'auto vient de stopper devant l'hôtel où sont descendus mes parents. Je me lève, encore un peu engourdie... Le portier et un garçon s'empres-

sent... — On va te conduire à ta chambre, déclare maman... Dans une heure, tu me rejoindras au salon... J'ai mis à ta disposition une valise où tu trouveras l'essentiel... Après, nous irons ensemble aux magasins et nous achèterons ce qui te manque...

Ma chambre est gaie, claire, elle donne sur le vieux Parc, pourtant mes pensées demeurent toujours aussi mornes. Les accords assourdis d'un orchestre me parviennent. Machinalement, je m'assieds devant ma glace. Et sur mon visage tendu, je puis lire une profonde émotion...

Au bout d'un moment, j'essaie une fois de plus de réagir :

— Allons, ma petite Jacqueline... Ce n'est pas sérieux !... Il faut réagir, tu ne vas pas faire tout de même cette figure de carême !... La conférence de Maître Courtières ne constitue certainement pas l'unique attraction de la saison, tu auras des concerts, des pièces de théâtre, des opérettes pour te distraire. Tu pourras excursionner aux environs, la région est agréable et pittoresque !...

Une heure plus tard, je rejoins maman, comme convenu au salon. Cette fois, je suis beaucoup plus présentable et je n'ai plus cette figure d'enterrement... Aurai-je la force et le courage de dissimuler

mon état d'âme pendant les heures et les jours qui vont suivre ?

— Tu es prête ? interroge ma mère avec un bon sourire...

— Je te suis, maman... Nous irons où tu voudras !...

— Aux magasins, naturellement !...

J'emboîte le pas, docile... Ces magasins !... Que ce soit à Paris ou à Vichy, maman passerait volontiers tout son temps auprès des étalages, à acheter telle ou telle bagatelle, à comparer tel ou tel modèle...

Pendant un moment nous allons ensemble sans mot dire. L'animation me surprend un peu tant elle contraste avec la solitude et la quiétude du Moulin de mes Rêves !... Vichy est bruyant et animé, les terrasses des brasseries sont bondées, il y a foule aux concerts du Parc et du Casino !...

Soudain, au moment même où nous allons nous engager dans la rue Sornin, ma mère s'arrête et pousse une exclamation de surprise :

— Ah par exemple, ma chère amie !... Vous à Vichy !... Et vous aussi, Cher Maître...

Un couple vient de surgir, une dame qui semble avoir dépassé la cinquantaine, fort élégante, et un petit Monsieur nanti d'un pantalon de toile blanche et coiffé d'un panama, barbiche poivre et sel, les regards pétillants dissimulés derrière un binocle, il considère ma mère avec une surprise non dissimulée...

— Chère amie et vous Cher Maître, permettez-moi de vous présenter ma fille, Jacqueline !...

Et comme j'attends, un tantinet interdite, Maman précise en me désignant nos compagnons de rencontre :

— Madame Courtières !... Maître Courtières dont ton père nous vanta si souvent le talent !...

Patatras !... Nous y sommes !... A peine ai-je commencé de circuler à travers Vichy qu'il faut précisément que je tombe sur les inévitables Courtières !...

Madame minauda et m'accabla de sourires plus

aguichants les uns que les autres, quant au Maître, je ne m'étonne plus qu'il fasse une conférence sur Raymond Poincaré !... De l'ancien Président de la République, il possède la barbiche, la petite moustache, la démarche de chasseur à pied et la petite taille. Il s'exprime en esquisant quelques gestes, les prunelles pétillent d'intelligence derrière les verres de ses binocles... Certes, Maître Courtières ne doit pas être le premier venu, il est empreint, sympathique, mais je préférerais le savoir à cent lieues de là !...

La conversation se poursuit entre ma mère et le ménage Courtières, j'en profite pour demeurer légèrement à l'écart, mais ces dames parlent haut et je puis entendre aisément leurs propos.

— Figurez-vous que nous venons d'arriver ce matin même, fait M^{me} Courtières. Emile était pris par ses occupations au Palais... C'est effrayant ce qu'il y a de divorces en ce moment à Paris... Nous en venions à nous demander si nous pourrions faire notre saison !... D'autant plus que demain, Emile avait cette fameuse conférence qu'il avait depuis longtemps promise...

M. Courtières esquisse quelques mots, puis j'entends de nouveau la voix de maman qui interroge :

— Et votre fils ? Ne devait-il pas venir lui aussi à Vichy ?...

Pan !... Ça y est !... Maman ne cherche même pas à se dissimuler, et j'imagine, pendant qu'elle prononce ces mots, qu'elle pense à moi... L'association d'idées est inévitable... Pourtant mon visage s'épanouit quand me parvient la réponse de M^{me} Courtières :

— René n'est pas à Paris en ce moment... Il voyage quelque part en France, mais il nous a promis d'être à Vichy pour assister à la conférence de son père...

Le sourire que j'esquissais au début, se transforme en une vague grimace... Cette fois, impossible de me dérober !... Il faudra faire la connaissance de ce

Monsieur !... Et mes parents semblent y tenir tellement, que je devrai en passer par là !...

Ma foi, tant pis... René Courtières en sera pour ses frais !... L'affaire en restera là... Je me montrerai aussi guindée, aussi réservée que possible. S'il est intelligent, comme son père, il comprendra et j'espère pouvoir, après cette inévitable épreuve, passer en paix le reste de mon séjour.

Dix minutes plus tard, on se sépare... M^e Courtières doit aller prendre son premier verre à la Source de l'Hôpital... Echange de poignée de mains, promesse de se revoir le lendemain à la fameuse conférence, puis je reprends avec maman la direction des magasins. A peine avons-nous franchi quelques pas que ma compagne se tourne vers moi :

— Ils sont charmants, ces Courtières, ne trouves-tu pas ?...

— Evidemment...

— Et quand tu verras leur fils...

— Ecoute, maman, je crois que tu ferais bien de ne pas te nourrir d'illusion !...

Je n'ai pu m'empêcher de répondre et d'interrompre ma compagne. Nous ne saurions, en effet, demeurer plus longtemps dans l'équivoque. Nous sommes appelés à revoir fréquemment les Courtières au cours de notre séjour, aussi serait-il urgent de faire comprendre que ces gens peuvent être pour nous des relations, un point, c'est tout !... De mariage entre moi et leur fils, il ne faut certainement être question !...

Maman paraît offusquée par mon attitude :

— Tu ne connais pas ce jeune homme, Jacqueline !... Attends au moins de l'avoir rencontré... Puisque je te dis qu'il est charmant... Tout à fait le portrait de son père !...

— Serait-il mieux encore, que je ne changerai pas d'idée à son sujet... Je ne veux pas me marier, et je te serais reconnaissante de ne fonder aucun espoir sur un tel projet !...

— Grand Dieu !... Voudrais-tu donc entrer au couvent ?...

J'avoue n'avoir pas envisagé encore semblable éventualité, alors maman de reprendre, plus inquiète que jamais :

— Voyons, ce n'est pas possible !... Tu dois avoir certainement une idée de derrière la tête !... Tu nous caches quelque chose !...

— Je ne vous cache rien !... Pour l'instant, je n'éprouve aucune envie de me marier, voilà tout !...

J'affecte le plus grand calme, et pourtant je sens le rouge me monter aux joues !... Par bonheur, l'affluence est grande sur le trottoir, et nous arrivons auprès des magasins. Maman est trop bousculée et trop préoccupée pour s'apercevoir de mon trouble. Quand elle me rejoint, j'ai pu enfin reconquérir mon sang-froid.

— Je t'en prie, maman, fais-je alors seulement, après tout ce qui s'est passé, j'ai besoin de calme et de repos !...

Ma compagne n'insiste plus, d'ailleurs nous nous sommes engouffrés à l'intérieur du magasin, entraînées par le flot de la foule. Je suis bien certaine maintenant d'être en paix pendant un certain temps. Les étalages retiennent l'attention de ma mère... Elle s'adresse aux vendeurs, elle me désigne des articles qui lui paraissent avantageux...

— Cette petite robe... Quel chic !... N'est-ce pas, Jacqueline !...

J'aime mieux parler robes et chiffons. Nous nous livrons alors à différentes emplettes. Je puis reconstituer ma garde-robe que l'incendie du moulin avait quelque peu compromise. Maman tient à ce que je puisse passer décemment la saison. Quand nous sortons, une heure plus tard, nous sommes encombrées de paquets, et ce retour fait lever les bras au ciel à papa qui nous attend en lisant son journal, assis dans un fauteuil, à l'entrée de l'hôtel.

— Décidément, fait-il, vous avez acheté tout le magasin !...

— Tu ne voudrais décemment pas que Jacqueline soit vêtue ici comme une mendicante !...

Je profite de cette courte discussion pour gagner aussitôt l'ascenseur, en quelques instants, je rejoins ma chambre et je referme la porte sur moi en poussant un soupir de satisfaction !... Mes parents n'ont pas reparlé des Courtières !... C'est toujours autant de gagné !...

CHAPITRE XII

LA SURPRISE

— Tu es prête, Jacqueline ?... Nous allons partir !...

Maman vient frapper à ma porte. Je lui dis d'entrer, et elle me trouve toute parée pour me rendre à la fameuse conférence qui doit avoir lieu ce soir dans le Hall du Grand Casino, au bénéfice de l'Enfance malheureuse...

Depuis la rencontre d'hier, rue Sornin, ni papa, ni maman ne m'ont fait la moindre allusion à la famille Courtières. J'imagine pourtant qu'ils ont dû aborder en tête-à-tête un sujet qui leur tient à cœur. Ce silence prolongé ne saurait signifier évidemment l'abandon de leurs espoirs. Ils attendent que je sois mise en présence de René Courtières, après, je suis bien certaine qu'on parlera de nouveau du jeune homme accompli et de l'avenir des plus brillants qui lui est destiné !...

— Dépêchons-nous !... Papa attend en bas !... Tu sais bien que c'est un homme qui aime l'exactitude... Tout à l'heure, pour mettre son habit, il était d'une humeur exécrable !...

Un dernier coup de houppette devant la glace, et nous y sommes. Je suis correcte et la robe achetée la veille me sied à merveille !... Tant pis si René Courtières me trouve à son goût, je saurai sans doute

lui faire comprendre que nous ne pourrions avoir ensemble rien de commun !...

— Enfin, vous voilà !... Ce n'est pas trop tôt !...

A la sortie de l'ascenseur, nous sommes accueillies par papa qui se promène de long en large dans le hall et qui commence à s'impatienter singulièrement. En quelques instants, nous le rejoignons, puis nous voilà tous les trois en route pour le Grand Casino, assez proche de notre hôtel.

Le gala organisé au profit de l'Enfance malheureuse a réuni une assistance des plus *select*. Le grand hall organisé, pavoisé et décoré pour la circonstance, est presque plein quand nous arrivons. Papa a retenu les places. Nous sommes au tout premier rang, à peine l'ouvreuse nous a-t-elle conduits à nos trois fauteuils, que j'entends une voix s'écrier :

— Ma chère amie !... Nous sommes voisins !... Quelle bonne surprise !...

Paf !... C'est M^{me} Courtières !... Je l'ai reconnue tout de suite... Alors, je fais en sorte pour m'asseoir la dernière, afin de me trouver suffisamment éloignée d'elle, mais papa me prend par le bras et insiste :

— Passe... Je préfère être là avec ta mère !...

M^{me} Courtières de reprendre, plus empressée que jamais :

— Figurez-vous que René vient de nous arriver !... Il a eu tout juste le temps de passer son habit pour venir ici !... Figurez-vous qu'il avait trouvé bon de revenir quarante-huit heures à Paris avant de nous rejoindre à Vichy !...

Je pince les lèvres. Il va falloir s'exécuter, l'instant solennel de la présentation va sonner !... Je me sens de nouveau poussée vers la droite... Ça y est, j'en étais sûre !... On va me placer auprès de René Courtières !...

Résignée, je laisse faire... Si ce Monsieur espère que je vais lui dire des choses aimables, il se trompe !... Je baisse les yeux... Je voudrais bien ne pas le voir, mais sa mère est là qui insiste :

— Ma petite Jacqueline, permettez-moi de vous présenter mon fils René !

Cette fois, impossible de me dérober !... Il faut saisir la main qu'on tend vers moi... Et voilà que, comme dans un rêve, j'entends quelqu'un déclarer :

— Enchanté de vous rencontrer, Mademoiselle !...

Un brusque tressaillement m'agite... Ah ça ! aurais-je la berlue !... Ce n'est certes pas la première fois que j'entends cette voix !... Tout récemment déjà, dans des circonstances inoubliables...

Tout autour de moi, c'est le bourdonnement des voix dans la salle, de jeunes et jolies artistes vendent des programmes... Le décor brillamment éclairé semble exécuter une ronde hallucinante... Ecarquillant les yeux, je regarde celui qu'on me destine pour voisin... Une sourde exclamation m'échappe : c'est Alain Martial qui se trouve auprès de moi, Alain Martial qui me tend en souriant une main que je saisis, toute tremblante...

Enfin, le premier instant de surprise passé, je ne puis m'empêcher d'interroger :

— Vous êtes René Courtières ?... Je croyais...

Je n'ai pas le temps d'achever ma phrase, mon voisin s'empresse de me donner la clef de l'énigme :

— Je suis bien René Courtières, mais j'écris mes chroniques sous le pseudonyme d'Alain Martial... Dans le journalisme on m'appelle ainsi... Alors, vous comprenez...

Certes, je comprends, mais ma surprise est si grande que je ne sais trop quelle contenance observer !... M^{me} Courtières minaude inlassablement et se déplace pour me laisser bavarder avec son fils... L'émotion que j'éprouve s'affirme telle que je ne sais quoi dire... Je m'attendais si peu à retrouver mon compagnon du Moulin de mes Rêves !...

Mais M^e Courtières vient d'apparaître et de rejoindre la chaire où il va faire sa conférence. Des applaudissements nourris éclatent bien vite arrêtés... Quelques auditeurs tous ent encore, puis la voix grave et sèche du Maître se fait entendre. Il commence

d'évoquer la carrière du grand patriote que fut Raymond Poincaré...

Je dois avouer que je n'ai plus du tout la tête à moi... Comme dans un rêve, j'entends les phrases se succéder sans que je fasse seulement un effort pour les approfondir et les comprendre... Dans le grand hall, on entendrait voler une mouche, M^e Courtières a le don d'empoigner son auditoire. A ma droite, son fils croise les bras et paraît prendre un profond intérêt à la conférence, toutefois je constate que ses regards se détournent fréquemment de l'orateur pour s'arrêter sur moi à Ta dérobée.

Grand Lorrain... Digne représentant de la France... Parfait républicain... Gloire du Barreau... Maître de l'éloquence... Les épithètes se succèdent, je les entends comme dans un songe... La réalité me paraît si incroyable que je doute encore... Mon cœur ne cesse de battre à coups précipités ! Comment, René Courtières et Alain Martial ne constituent qu'un seul et même personnage !...

J'ai l'impression de vivre en plein roman ! Et pourtant, il n'y a pas de doute possible, c'est bien mon sauveur de l'autre jour qui se trouve assis à mon côté !... Aussitôt les questions les plus diverses se présentent à mon esprit enfiévré : la rencontre auprès du vieux moulin n'a-t-elle point été organisée au préalable ?... Mes parents et les Courtières ne se sont-ils pas mis d'accord pour nous faire ainsi entrer en relations, René Courtières et moi ? Le drame dont je m'étais crue jusqu'ici l'héroïne n'était-il qu'une simple comédie habilement organisée ?...

En vérité, je ne sais trop quelle attitude observer !... Il me semble, pendant qu'il parle, que le Maître me considère avec une certaine ironie... Sans doute s'est-il aperçu de l'impression profonde que j'éprouve. Mes parents et M^{me} Courtières ne bronchent pas. Ils boivent littéralement les paroles de l'orateur, et mon voisin demeure toujours aussi imperturbable...

Profond est mon embarras !... Quelle attitude vais-je désormais observer vis-à-vis de René Courtières

alias Alain Martial ? Devrai-je faire allusion aux circonstances au cours desquelles nous nous sommes connus et rencontrés au Moulin de mes Rêves ? Serait-il au contraire préférable de passer l'aventure sous silence ?

Grand Dieu !... Il est fort loin de mon esprit, le Grand Lorrain dont l'orateur vante les grands mérites, l'admirable probité et les étonnantes facultés de travail !... Mon imagination vagabonde ailleurs !... Je me dis que si René Courtières s'est rendu dans la Creuse en sachant parfaitement que je me trouvais là-bas, le rôle qu'il a joué est infâme... Il a indignement abusé de ma confiance !... Les paroles qu'il a prononcées ne const tuaient qu'une indigne duperie !... Dans de telles conditions, si profonde que fût l'émotion éveillée chez moi par ce Monsieur, je ne saurais me résigner. Je n'accepterai jamais d'être sa dupe !...

Mais, si la rencontre était le fait de la Providence, d'un simple hasard ? Cette autre hypothèse m'obsède, je conviens que, dans ces conditions, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes... Dieu que cette conférence est longue !... J'ai hâte de savoir, d'obtenir de mon voisin toutes les explications nécessaires !...

Enfin, après un exorde dithyrambique, la conférence s'achève... Des applaudissements éclatent. Le visage tout luisant de sueur, M^e Courtières s'incline d'un geste machinal, il essuie les verres de son binocle avec son mouchoir. De toutes parts fusent les approbations enthousiastes.

— Admirable !...

— Merveilleux !...

Chacun se lève, on parle des autres conférences que l'orateur a faites au cours de l'hiver à Paris, à la salle Gavault... D'aucuns émettent le vœu qu'il répète sa conférence au cours de son séjour à Vichy... M^{me} Courtières est très entourée ainsi que mes parents... C'est à qui viendra serrer la main de la femme de l'orateur et lui dire toute son admiration...

Je me lève à mon tour, un peu abasourdi... Les

oreilles me bourdonnent, la tête me tourne... Mais mon voisin se penche vers moi, et profitant de ce que l'attention se détourne momentanément de nous :

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous dire toute mon heureuse surprise ! Quand j'ai quitté Paris ce matin, j'étais bien loin de penser que j'allais retrouver ici l'agréable compagne des bords de la Voueize !...

Je ne puis dissimuler plus longtemps l'étonnement que me causent ces paroles :

— Comment !... m'exclamai-je... Vous ne saviez pas ?...

— Comment pouvais-je savoir ? J'avais bien entendu parler par mes parents d'une certaine demoiselle Hamelle, mais j'ignorais qu'il s'agit de vous, je vous assure... Et comme vous ne m'avez dit que votre prénom en Creuse...

Le ton est sincère, les regards me considèrent franchement, et je comprends tout de suite qu'il ne saurait s'agir là d'une indigne comédie... J'insiste :

— Alors, vos parents ne se doutent de rien ?

— De rien, absolument !... Ils savaient que je voyageais au hasard de ma fantaisie dans le Centre, mais je n'ai pas pris le temps jusqu'ici de leur fournir le moindre détail... D'ailleurs, si j'avais pu me douter...

Le visage de mon interlocuteur s'éclaire d'un bon sourire... Alors, je me sens à mon tour libérée d'un grand poids. La glace est rompue :

— Mes parents ne savent pas non plus, m'empressai-je de préciser... Ils ont bien appris qu'un touriste de passage m'avait porté secours, mais là se sont bornées les indications qu'ils ont réussi à recueillir...

— Voulez-vous que nous leur disions...

René Courtières va parler, je l'arrête d'un geste :

— Je vous en prie, fais-je... Il me semble que mieux vaudrait garder pour nous seuls notre aventure !...

— Mon Dieu !... Comme vous voudrez !... Après tout, vous avez raison !...

Un furtif sourire accompagne ces derniers mots... Je me sens rougir aussitôt, mon interlocuteur m'a regardée avec un indéniable intérêt... J'ai même l'impression qu'un certain trouble...

Mais M^{me} Courtières, libérée des admirateurs de son mari se retourne, et s'adresse à moi :

— Eh bien, demande-t-elle, vous avez fait connaissance ? Vous semblez bien vous entendre tous les deux !...

— Mais parfaitement, s'empresse aussitôt de répondre René Courtières. Il se trouve précisément que M^{lle} Hamelle et moi, nous avons un ami commun !

J'aperçois à ce moment mes parents qui ouvrent de grands yeux étonnés. Ils doivent se demander évidemment s'ils ne rêvent pas !... Maman a encore à la mémoire les propos péremptaires que je lui ai adressés au sujet de René Courtières !... Et voilà qu'elle nous surprend, le visage épanoui, enchantés de voisiner...

A la sortie, nous rejoignons M^e Courtières. L'orateur a grand'peine à se libérer de la foule d'admirateurs qui s'est abattue autour de lui à la sortie. Il pousse un soupir de satisfaction en nous apercevant :

— Vite, à l'hôtel !... Je n'en puis plus, déclare-t-il...

Nos deux groupes se séparent, mais avant de me quitter, René Courtières se penche vers moi, et tout en me serrant longuement la main, il me demande :

— Je serais enchanté de faire plus ample connaissance avec vous, Mademoiselle... Si vous vouliez... Demain matin... Vers onze heures... A l'Aviron, au bord de l'Allier... Nous pourrions faire un peu de canotage ensemble !...

Mes parents froncent les sourcils, leurs regards anxieux s'arrêtent sur moi. Ils s'attendent à un refus net et catégorique... Ils ne sont pas au bout de leurs étonnements...

— Mais avec grand plaisir, fais-je... Comptez absolument sur moi !... Je serai exacte !...

Les Courtières paraissent enchantés... J'ai l'im-

pression que le Maître serre la main de papa beaucoup plus longuement qu'il ne sied... Maman est dans la jubilation... Pourtant, est-ce de l'appréhension, est-ce de la prudence, tandis que nous rentrons à l'hôtel, nul ne cherche à me faire la moindre allusion à René Courtières !... On dirait qu'ils ont peur l'un et l'autre de compromettre l'excellent résultat obtenu. De ma part, je me garde bien d'aborder un sujet trop délicat, et je m'empresse de regagner ma chambre afin de pouvoir tout à loisir réfléchir à la situation...

Cette fois, je passe une nuit blanche !... Je n'éprouve pas la moindre envie de dormir !... L'aventure qui m'arrive me semble aussi déconcertante qu'un film de cinéma... Je crois encore rêver, pourtant je constate que la réalité est bien là... La Providence a veillé sur moi... Adieu soucis, inquiétudes, embarras... Je ne me sens plus la même !... Et je sais maintenant que mon compagnon du Moulin de mes Rêves m'aime, qu'il partage mes sentiments !...

Je me lève très tôt et je descends dans le hall pour prendre mon petit déjeuner... Une bonne heure de *fooling* dans le Parc avant de rejoindre René Courtières, une heure au cours de laquelle je laisse vagabonder tout à loisir ma folle imagination... Je me sens heureuse et légère infiniment... Tout en marchant je chantonne sous les grands arbres... J'ai le visage si épanoui que des passants se retournent pour me regarder... Qu'importe !... Ils feraient de même s'ils étaient à ma place !...

Je n'ai pas vu mes parents, ils faisaient la grasse matinée... Que doivent-ils penser de moi ? A n'en pas douter ils s'imaginent que je n'ai plus les idées bien arrêtées !... Peut-être plus tard sauront-ils le mot de l'énigme, pour l'instant, mieux vaut observer la plus complète réserve !...

Onze heures !... Me voilà à l'« Aviron »... Déjà quelques canoteurs souquent ferme sur l'Allier... René Courtières est là qui attend. En m'apercevant, il se lève et se porte à ma rencontre...

Une rapide poignée de mains, puis nous nous dirigeons vers le canot amarré à proximité... René prend les rames... Une rapide secousse, nous nous éloignons de l'embarcadère...

Pendant un long moment, mon compagnon se courbe sur ses avirons, je le considère avec insistance, et ma pensée s'envole à ce moment vers un autre décor. J'évoque notre récent tête-à-tête au Moulin de mes Rêves... C'est la même silhouette qui se dressait devant moi, se relevant et s'abaissant d'un mouvement régulier de va-et-vient...

Enfin René s'arrête de ramer pour reprendre son souffle, je me penche, la surface tranquille de l'eau me renvoie mon image, par-dessus mon épaule, j'aperçois le visage de mon compagnon... Et sa voix se fait bientôt entendre, grave, presque caressante...

— Jacqueline... J'ai quelque chose à vous demander... C'est très grave !...

J'éprouve un petit choc au cœur, pourtant je m'efforce de dominer mon trouble, j'essaie de sourire :

— Quelque chose ? demandai-je, feignant la surprise...

— Voyons, Jacqueline, vous soupçonnez bien de quoi il s'agit ?...

Le sang afflue à mes pommettes. J'ai beau faire de mon mieux, les regards investigateurs de mon voisin qui s'attardent sur moi avec insistance deviennent aisément le trouble profond auquel je suis en proie...

— Figurez-vous, Jacqueline, que mes parents s'étaient mis dans l'idée de me faire épouser certaine demoiselle que je ne connaissais pas... Hier, en rentrant, ils m'ont fait part de ce projet... Je n'ai pu m'empêcher de sourire, car j'allais précisément leur parler de la même jeune fille et leur confier l'impression profonde qu'elle avait produite sur moi !...

Je dois être rouge écarlate. J'esquisse un geste de protestation, mais les paroles de mon compagnon

chantent si agréablement à mes oreilles que je baisse la tête, vaincue...

— Jacqueline, insiste René... Depuis que j'ai quitté Chambon, en toute hâte — car j'avais peur de vous laisser deviner mon émoi — je demeure sans cesse hanté par votre souvenir... Sans vous je ne saurais concevoir l'existence... Je ne puis résister plus longtemps... C'est pourquoi je viens vous demander si vous consentiriez à m'accorder votre main?

Dans le miroir de l'eau tranquille, j'aperçois le visage inquiet de mon interlocuteur, je sens la pression de ses doigts fébriles qui se referment autour de mon poignet, sans doute mon silence prolongé, ma réserve, lui inspirent-ils de sévères inquiétudes, car il laisse échapper une exclamation de regret...

— Grand Dieu !... Je me suis trompé, Jacqueline, soupire-t-il... Je croyais que vous m'aimiez comme je vous aime !...

Sa détresse semble si profonde que je m'empresse aussitôt d'intervenir :

— Rassurez-vous, René... C'est de tout cœur que je répons oui à votre demande !...

Cette fois, mon roman s'achève, le roman si gentiment commencé au Moulin de mes Rêves !... Le soir même, nous avons tenu à avertir nos parents. Papa et maman n'en sont pas encore revenus !... Ils comparent mon attitude empressée envers René avec la réserve et l'hostilité dont je faisais preuve naguère, et tout à l'heure, quand je les rejoignais dans leur chambre, il m'a bien semblé entendre maman qui déclarait à papa :

— Ces jeunes filles de maintenant !... Quelles écervelées !... Elles ne savent même plus ce qu'elles veulent !... Elles changent d'idée avec une désinvolture !...

En y réfléchissant bien, n'a-t-elle pas raison ?...

FIN-

1953 bis. — Imp. « La Semeuse »
Etampes. — C. O. L. 31.1258 —
Dépôt légal: N° 245-4° trim. 1948.

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA FEMME

“ LES ŒUVRES LITTÉRAIRES FÉMININES ”

Derniers volumes parus :

JEUX DU HASARD

par Claude JAUNIERE (*Lauréat de l'Institut*).

LA DETTE DE M^{me} DE BISCAR

par Dominique RENOARD.

LES PORTES DE TÉMACINE

par Madeleine LEPAGE.

LE LAC AU SORTILÈGE

par Denyse RENAUD.

TROIS AMOURS

par Léo DARTEY.

LA COLLECTION “ PARISIENNE ”

1 volume chaque mois

Derniers volumes parus :

184. **Fatale Emprise**

par Annie-Pierre HOT

185. **Le Secret de Marigny**

par Frédéric SAISSET.

186. **Tragédie Madrilène**

par François TERBEEN.

187. **Ne jouons pas avec l'amour**

par Noré BRUNEL.

188. **La princesse des Neiges**

par Clarence MAY.

189. **Pauvre Mime**

par Raoul LE JEUNE.

LES ÉDITIONS MARCEL DAUBIN

S. E. P. I. A., 94, RUE D'ALÉSIA, PARIS-XIV

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS

Prix net : 40 fr.